Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

ŒUVRES

DE

Georges Lafenestre

POÉSIES

(1864-1874)

LES ESPÉRANCES — PASQUETTA

IDYLLES ET CHANSONS

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC LXXXIX

ŒUVRES

DE

Georges Lafenestre

ŒUVRES

DE

Georges Lafenestre

POÉSIES

(1864-1874)

LES ESPÉRANCES — PASQUETTA

IDYLLES ET CHANSONS

PARIS

ALPHONSE LEMERRE. ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC LXXXIX

LIBRARY
APR 9 1
UNIVERSITY OF TORONTO
79u34

LES ESPÉRANCES

(1864)

AU LECTEUR

Je suis de ces fous qui s'en vont rêvant
De printemps sans fin, d'amours éternelles;
Mes erreurs, tu vois, ne sont pas nouvelles,
Le père au tombeau les lègue à l'enfant.

Qu'y faire, après tout? Nous suivons le vent
Comme la poussière et les hirondelles;
Mon corps a des pieds, mon âme a des ailes:
Parfois je m'envole, et rampe souvent.

Dans ces vers troublés, si tu veux les lire,
Tu dois retrouver plus d'un franc sourire,
Les pleurs y sont vrais et tombés des yeux.

L'auteur, pour le reste, est bien jeune encore;
Ne demande pas de fruits à l'aurore :
L'homme qui grandit demain fera mieux.

LA CIGALE

Quand la terre, éveillée à demi par l'aurore,
Écarte en hésitant ses brouillards assoupis,
Quand les sillons obscurs sentent glisser encore
Le froid de la rosée aux tiges des épis,

La Cigale, en son coin, sous quelque branche assise,
Ses ailerons pliés, engourdie, et sans voix,
Écoute prudemment passer la douce brise
Qui vient essuyer l'herbe aux lisières du bois.

Elle attend. Sous la feuille immobile du hêtre
Les nids silencieux sont encore endormis;
Hier soir, en mourant, le jour n'a rien promis,
Et le monde inquiet doute s'il va renaître.

Des hauteurs, tout à coup, glisse un bouquet d'éclairs
Sur le cours blanchissant d'une alerte fontaine,
Le sol brille, un soupir s'échappe de la plaine,
Les bois ont secoué leurs oiseaux par les airs.

C'est lui! C'est le Soleil! La chanteuse enhardie
Fait craquer les anneaux de son corselet bleu,
Et folle, et sautillant sur la mousse attiédie,
Vibre sous les traits d'or lancés du ciel en feu;

Et tout le peuple épars de ses vives compagnes
Se relève, s'accorde et se répond en chœur :
Comme un fleuve bruyant descendu des montagnes,
Le grand concert d'été s'étend dans la chaleur.

Chantez aussi, chantez, ô mes jeunes pensées,
Dans mon âme sonore où s'allume le jour,
D'un cliquetis ardent de notes cadencées
Saluez l'Espérance et saluez l'Amour!

Comme l'insecte maigre en son rocher qui pleure,
Assez longtemps cachés et peureux du Destin,
Nous avons en silence, attendant qu'il fût l'heure,
Interrogé d'en bas le brouillard incertain :

L'astre enfin s'est levé! Dans le ciel de ma vie
La jeunesse qui monte éclate en chauds rayons,
Et, comme une forêt de sa sève étourdie,
J'ai tressailli, tout plein de nids et de chansons!

On m'a dit, je le sais : « L'aurore est mensongère,
Le rêve des enfants n'a pas de lendemain,
Le bonheur n'est qu'un mot répété par la mère
Pour abréger au fils la longueur du chemin ;

« Tout amour est de neige et toute gloire est d'ombre,
De la pensée auguste on a fait un métier,
Le plus vaillant finit par s'asseoir, pâle et sombre,
Aux portes de la Mort qui l'attend tout entier. »

Que m'importe ? A mon tour, je veux chercher ma route.
Je suis homme, je passe où tout homme a passé,
Je croirai si l'on croit, douterai si l'on doute ;
Pour se coucher sans honte, il faut s'être lassé.

Si les blêmes Douleurs, mes premières nourrices,
Me reviennent trouver, je les attends sans peurs :
Leur mamelle brutale a d'étranges délices,
Le ciel nous sourit mieux au travers de nos pleurs.

Puisque aujourd'hui tout rit, tout fleurit, tout verdoie,
Qu'entr'ouvrant leur ceinture à mes yeux embrasés,
La troupe, entière encor, de mes rêves de joie
M'entoure et tourbillonne en jetant des baisers ;

Et puisque l'Avenir, tout semé de lumières,
Comme un beau carrefour ouvrant mille chemins,
Laisse trembler, au fond de toutes ses clairières,
Le mystère attirant des horizons lointains ;

Soleil qui fais aimer, Soleil qui mûris l'âme,
Comme l'herbe vivante où dans tous les buissons
S'éveille une voix grêle au toucher de ta flamme,
Je laisse en moi courir d'harmonieux frissons;

Dans ton ciel triomphant dont la grandeur m'enivre,
Monte; la Mort est loin, je ne la connais pas;
L'ardeur qui me dévore est une ardeur de vivre,
Tiens-moi prêt à l'amour, tiens-moi prêt aux combats.

La blanche Liberté, la Gloire, l'Espérance,
Dans leur robe de vierge accourent m'escorter :
A demain, s'il le faut, la plainte et la souffrance!
Soleil de mes vingt ans, monte, je veux chanter!

DANS LES BLÉS

A ANDRÉ LEMOYNE

Comme un aigle agitant des éclairs sur ses ailes,
Plane un large soleil sur les coteaux brûlés;
Sous le vol transparent des vives sauterelles
La moisson pousse en chœur ses vagues solennelles...
Oh! les beaux blés!

J'aperçus les amants derrière un sycomore,
Embarrassant leurs pas dans les sillons voilés,
Lui vingt ans sur le front, elle plus jeune encore;
Autour d'eux pétillait la cigale sonore...
Oh! les beaux blés!

De quels ardents frissons, murmurant à voix basse,
Les caressait la mer des épis étoilés,
Quand la blonde à son bras s'arrêta, fière et lasse,
Pour aspirer l'amour à plein cœur plein l'espace!
Oh! les beaux blés!

Bien seuls! Ils le croyaient. Dans les champs solitaires
Rien qu'un ruminer sourd des bœufs agenouillés,
Un fin cri d'alouette au-dessus des clairières,
Le babil d'un ruisseau frétillant dans les pierres...
Oh! les beaux blés!

Rien que le ciel qui rit et le bois qui sommeille!
Amants, mêlez sans peur vos longs regards troublés.
Elle rougit pourtant, rougit jusqu'à l'oreille
Quand frémit le baiser sur sa lèvre vermeille...
Oh! les beaux blés!

Et l'ondulation des plaines indiscrètes
Ouvrant et refermant ses sillons affolés,
Dans les coquelicots, les bluets, les clochettes,
Roula joyeusement deux têtes inquiètes...
Oh! les beaux blés!

Sait-on quand peut finir un baiser qui commence?
Les refrains en font peur lorsqu'on les a chantés.
Je changeai prudemment de chemin en silence;
On peut avoir besoin de la même indulgence...
Oh! les beaux blés!

SONNET

S'IL est des cœurs étroits où sans jeter d'échos
Passent matin et soir tous les bruits de la terre,
Où se hasarde à peine un amour éphémère,
Tel qu'un enfant craintif marchant sur des tombeaux ;

Il en est de profonds comme ces belles eaux
Dormant, parmi les bois, dans la paix d'un cratère
Que l'Apennin d'azur dresse vers la lumière,
Muettes sous le vol tranquille des oiseaux.

Qu'il y tombe une pierre ou qu'un baiser s'y donne,
Tout tressaille alentour, tout tressaille et résonne ;
La voix des sapins verts double la voix des flots,

La montagne en ses plis l'égare et la répète,
Et l'on entend au loin la cadence inquiète
Tournoyer, et mourir en traînant des sanglots.

BAISER LOINTAIN

Le soir, devant ma bûche en cendre,
Les yeux mi-clos, le cœur lassé,
Quand je me prends à redescendre
L'étroit sentier de mon passé,

A travers le cloître sévère
Du vieux collège aux bancs étroits,
Et ma chambrette, chez mon père,
Nichée au soleil, sous les toits,

Parmi les beaux rires sans causes
Derrière un pupitre malin,
Et les pleurs des rêves moroses
Au chevet froid de l'orphelin,

Comme en été dans l'herbe en flamme
La source qu'on entend jaser,
Tout à coup chante un frais baiser
Dans le silence de mon âme,

Un baiser dont le son lointain
M'est toujours resté dans l'oreille,
Comme un refrain appris la veille
Et qui vous revient le matin.

J'avais bien quinze ans, elle treize,
Treize à peine de l'autre mois;
Elle était brune; aux jeunes bois
Déjà se hasardait la fraise.

Nous cheminions dans les taillis;
C'était partout l'aube éveillée,
Des rayons et des gazouillis
Dans nos cœurs et sous la feuillée;

Et le tremble et le pommier rond
Nous saluaient sur les collines,
Semant au vent de perles fines
La transparence de son front!

Ma main tenait sa main mignonne;
Ses boucles couraient sur mes yeux;
Nous ne nous cachions pour personne:
On ne rougit pas d'être heureux.

La folâtre se prit à rire;
Pourquoi? Je n'en sais rien, ma foi;
Elle riait comme on respire,
Comme on vit, sans chercher pourquoi.

Je sais pourtant que ce beau rire
N'était pas un rire moqueur,
Qu'elle me tendit sans mot dire
Sa bouche où tremblait tout son cœur;

Je sais que ma lèvre embrasée
Y but longuement à la fois
Des pleurs mêlés à la rosée
Qu'égouttaient sur nous les grands boi ;

Et, me retournant, dans l'allée
J'entendis fuir un oiseau bleu :
C'était mon enfance envolée
Qui m'envoyait son clair adieu!

L'amour venait de nous surprendre:
J'en restais tout épouvanté,
Comme la feuillée encor tendre
Au premier rayon chaud d'été!...

Dans mes écoles buissonnières
J'ai depuis, sous l'âpre chaleur,
Cueilli plus d'un baiser en fleur
Sur des tiges tendres ou fières.

Le mépris m'a gâté les uns,
Et les autres la jalousie;
Pitié, remords, hypocrisie?
La plupart furent sans parfums.

Toi seul as pris toute mon âme,
O mon baiser de collégien!
Quel malheur que l'enfant soit femme
Et ne se souvienne de rien!

Le cœur n'est donc qu'une eau courante.
Une eau sans sommeil et sans port?
En glissant vers la grève ardente,
Sa couleur change avec son bord.

Je sentirai les hivers pâles
Neiger lentement sur mon front,
Et je descendrai sous les dalles
Sans en avoir pris un second.

PÉTRARQUE

L'AME la plus virile est parfois épuisée:
La splendeur du soleil, le silence des bois,
L'accablent tout à coup et lui sont des effrois
Comme les grands orgueils de la mer embrasée.

Elle préfère alors suivre sous la rosée
L'odeur d'une verveine en des sentiers étroits;
Pour lui donner son rêve il suffit de la voix
D'une fauvette en cage au bord d'une croisée.

C'est alors qu'on a peur des orages sanglants
Que Job, Shakspeare ou Dante enflent d'un cri sonore,
Qu'on fuit les profondeurs des poèmes troublants,

Et qu'on va respirer, ô doux amant de Laure,
L'éternelle fraîcheur de ton âme d'aurore
En effeuillant à l'ombre un de tes sonnets blancs !

LES VIOLETTES

C'ÉTAIT grand'fête au ciel; les branches inquiètes
Tremblaient de peur encore au départ des longs froids,
Quand nous sommes allés cueillir les violettes
Qui levaient doucement leurs corolles discrètes
Vers le jeune soleil égaré sous les bois.

La belle en pilla tant que sa pleine corbeille
Nous embaumait au soir le sentier du retour;
Depuis, à mon balcon, le cher bouquet sommeille,
Pâlit, et s'ouvre à peine au vent frais qui réveille
Toutes ses sœurs des champs au jour.

Là, quand l'aube rougit, je vais et je l'arrose,
Et me penche longtemps, cherchant de tous mes yeux
Comment se déplira chaque fleurette close,
Frêle nid odorant où s'abrite et repose
Le fugitif essaim des souvenirs heureux.

J'ai beau faire! Demain ces feuilles épuisées
Qui semblent me compter les sourires d'hier,
Loin de l'herbe natale et des vives rosées,
Tomberont en poussière entre mes doigts brisées,
Comme au retour d'un brusque hiver;

Ces calices pâlis que nos mains enlacées
Poursuivaient si gaîment au fond des gazons d'or,
Quand tremblait le printemps à nos lèvres pressées,
Se fermeront demain sur leurs tiges blessées,
Comme des yeux d'enfant que la fatigue endort;

Je n'aurai qu'à jeter au vent railleur qui passe
Ces débris sans parfum, sans vie et sans couleurs;
De nos belles amours il ne restera trace
Que dans ce cœur mouvant où la poussière efface
Le pas de tous les voyageurs.

Certe, il est beau d'être homme et de lever la tête
Vers cet immense espoir du ciel illuminé,
De faire sonner haut, en chantant sa conquête,
Son pied retentissant sur l'univers en fête
Qui sourit dans les fleurs devant nous prosterné;

Il est beau d'être rois, et surtout de le dire,
De penser qu'on commande en ce large palais
Où l'Océan nous berce, où la forêt soupire
Pour nous, les petits dieux, pour nous en qui respire
Ce grand Dieu qu'on ne voit jamais;

De croire en cheminant que la brise lointaine
Prend un souffle plus doux pour nous baiser au front,
Tandis qu'à la même heure au travers de la plaine
Son vol indifférent emplit de cendre humaine
La glèbe impatiente où les blés jauniront ;

Qu'aux lilas embaumés le rossignol balance
Son chant désespéré sur les traces du jour,
Que le sourire lent de la lune devance
L'essaim des astres clairs tournoyant en silence,
Pour faire un rêve à notre amour !

Que penses-tu pourtant, Nature souveraine,
De notre vantardise et de tout cet orgueil ?
Comme tu nous sais bien, impitoyable reine,
A chaque heure assourdir du bruit lourd de la chaîne
Qui nous tient tout entiers et nous tire au cercueil !

Comme tu nous sais bien, de ton refrain morose,
Sans pitié rappeler que toi seule es sans fin,
Et qu'en ce chemin rude où nul ne se repose,
Les dieux, les tristes dieux ne font pas une rose
Qui se passe de ton matin !

Qu'ils ne pourraient pas même, avec leur vie entière,
Conserver une fleur quand tu ne le veux pas,
La moindre de ces fleurs qu'avril dans la fougère
Vide sans les compter de sa robe légère,
Comme l'enfant qui jette un rire à chaque pas !

Nous ne garderons rien de notre court voyage,
Rien ; tout fuit devant nous, la brise et les oiseaux,
Les hommes et les flots, les cœurs et le nuage ;
La main saisirait mieux le rayon blanc qui nage
Au clair de lune sur les eaux.

Nous n'arrêterons rien dans cet air qui promène,
Avec le soleil tiède et le frelon chanteur,
Les rires et les cris de la mêlée humaine,
Pas plus que dans notre âme où la joie incertaine
Se meurt fatalement auprès de la douleur.

Nos grandes passions vivent à peine une heure ;
L'effort est impuissant qui les veut retenir.
Il faudra que demain la violette meure ;
Après-demain peut-être il faudra que je pleure
Sur mon amour prêt à finir.

En vain je sentirai glisser la pâle femme,
Ses bras toujours ouverts, près de mon cœur lassé ;
Comme un désespéré qui souffle encor sa flamme,
En vain j'irai chercher jusqu'au fond de mon âme
L'étincelle perdue et le rêve éclipsé.

Ni ses grands yeux profonds, plus doux qu'aux heures folles,
Car ils riaient alors et pleurent maintenant,
Ni ses longs abandons, ni ses caresses molles,
Ni ses baisers rêveurs où tremblent des paroles
Que le cœur achève ou surprend ;

Ni les beaux souvenirs, ni la reconnaissance
De sa beauté pour moi cueillie à peine en fleur,
Ne sauront retarder cette heure qui s'avance,
Où l'on sent tout à coup la froide indifférence
Envahir lâchement tous les replis du cœur.

Je la regarderai sans la plus reconnaître,
Celle qui prit mon âme et qui fut tout mon bien,
Dormeur hagard qui voit son rêve disparaître...
Des sanglots me prendront à la gorge peut-être,
Mais les sanglots n'y feront rien.

LA RUINE

L'AIR était chaud, le coteau vert,
Quand j'entrai dans la vieille église
Qu'effeuillent la pluie et la bise
Comme une fleur morte à l'hiver;

Quand j'entrai, les vieux saints de pierre,
Décapités, boiteux, manchots,
N'ont pas secoué leurs manteaux
D'herbe folle et de froid lierre:

Nulle vierge n'a pris son vol
Vers l'abri des niches pudiques,
Les cuirasses des preux antiques
N'ont pas tressailli sous le sol.

Seul, sous la ronce envahissante,
Le vieux Christ fit un lent effort
Pour ressaisir sa croix sanglante :
Le Christ brisé retomba mort.

Un lourd silence emplit l'enceinte
Et je me sentis le cœur gros :
La mousse étouffait une plainte,
Le vent retenait des sanglots.

J'étais pris de la rêverie
Du passé, des gens d'autrefois,
La plus douce mélancolie
Et la plus amère à la fois !

Tout à coup je dressai la tête :
Dans la nuit des croulants arceaux
Tintait un carillon de fête,
Comme un babil de gais ruisseaux.

Était-ce vous, cloches fidèles,
Qui jetiez là votre sommeil ?
Non. Dehors flambait le soleil,
Dedans jasaient les hirondelles.

Les lichens, les iris fleuris
Tremblaient au flanc noir des tourelles,
Dans le tourbillon de leurs ailes,
Dans le tourbillon de leurs cris.

Oh ! le vif, le doux bavardage !
L'hymne naïf aux jours nouveaux !
La nef réveillait ses échos
Pour écouter leur caquetage ;

Moi-même, je regardai mieux
Dans mon âme muette et vide
Où le vent de ce siècle aride
A trop tôt balayé les Dieux :

Mes vieilles, mes chères croyances
A terre y gisaient pour toujours ;
De pâles débris d'espérances
Dormaient sur des débris d'amours.

C'était l'âcre odeur de la tombe
Avec un sourd gémissement
A chaque illusion qui tombe
Lourde au fond du gouffre dormant ;

Mais au faîte de la ruine,
Malgré les doutes épineux,
Chantait aussi, fuyant aux Cieux,
Chantait l'hirondelle divine,

Une pensée aux ailes d'or
Qui ne meurt pas de nos blasphèmes,
La seule qui revienne encor
Poser sur nous, malgré nous-mêmes.

Salut, chansons, salut, printemps;
Salut, ô mon âme immortelle,
Je m'envole où ta voix m'appelle!
A genoux, mon Dieu, je t'entends!

Puisque tu fis le temps mobile
Tyran de ce triste univers,
Faut-il pas que sa faux agile
Moissonne les temples déserts?

Faut-il pas qu'il pousse à l'abîme
La fleur morte et les bois fanés,
Les aigles tombés de leur cime,
Les dieux quand ils sont détrônés?

Puisque au courant de sa pensée
L'homme abandonné par ta main
Devra flotter jusqu'à la fin
Sur cette eau sourde et courroucée,

Faut-il pas qu'il pousse en avant,
Qu'il chante, et qu'il ouvre ses voiles
Au sourire ardent des étoiles,
Au tumulte orgueilleux des vents?

Tout finit, mais tout recommence.
Le monde un jour est dévasté;
Qu'importe à ton Intelligence,
Qu'importe à ton Éternité?

Ton soleil dans son ciel immense
N'a qu'à pencher ses urnes d'or,
Vers toi la Nature s'élance,
La Vie a jailli de la Mort.

Les hirondelles lumineuses,
En tournant dans les froids débris,
S'embaumeront aux fleurs joyeuses
Qui s'échappent des piliers gris.

Aux lèvres des maigres statues
L'air du soir va rire en passant,
Le blé se lève en frémissant
Dans les chapelles abattues;

L'homme à son tour se sent souffrir,
Il sait qu'il vit, il sait qu'il pense,
Qu'il faut au moins une espérance
A ceux qui vont bientôt mourir;

Sa pensée agite son aile
Dans le silence de son cœur,
Comme une colombe rebelle
Qui glisse aux doigts de l'oiseleur;

Le vent fait tomber la poussière
Dont son plumage était flétri;
Au large! Elle a peur de la terre,
Dans la nue on entend son cri,

Le regard du vrai Dieu la dore,
Tout est joyeux, tout est béni :
Elle monte, elle monte encore :
Son repos est dans l'infini.

FEMMES ET SOLEIL

A JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

Dans l'air frais du matin il pleut des hirondelles,
Sur les foins verts tressaille une blanche vapeur,
Des soupirs incertains, mêlés à des bruits d'ailes,
Courent le long des bois secouant leur torpeur.

Comme un soldat surpris qui jette bas sa tente,
Le Soleil, en sursaut, se dresse au fond du ciel :
Dans l'herbe molle, au pied des buissons noirs, serpente
Un fleuve de lumière ardente,
Où roulent des essaims de fleurs couleur de miel.

Des taillis, pour le voir, le daim sur les clairières
S'élance, oreille au guet, l'œil clair, le pied tendu ;
Et les hautes forêts, se dressant tout entières,
Ont salué gaîment le vainqueur attendu.

C'est par un jour pareil qu'aux rives de la Grèce
La mer, la mer d'azur, prise de volupté,
Enfanta, tout en pleurs, l'amoureuse déesse
Qui, deux mille ans, sous sa caresse,
Fit pâmer dans ses bras la jeune Humanité :

C'est par un jour pareil que les nymphes pourprées,
Le désir sur la lèvre, et pressant leur sein nu,
Épiaient, au travers des branches éclairées,
Sur le sentier les pas du jeune homme inconnu !

Avec ses cheveux d'or Vénus est descendue
Dans la tombe implacable où s'en vont tous les Dieux ;
Sans peur le berger boit à la source perdue ;
Mais dans la tranquille étendue
Rit le même soleil au fond des mêmes cieux.

Des feuillages pareils, avec la même joie,
S'entr'ouvrent aux ardeurs de ses puissants rayons ;
Avec le même éclat la rose se déploie
Sons des vols aussi gais d'aussi beaux papillons.

Et le chêne et l'ormeau couronnés de lumière
Comme autrefois au loin regardent derrière eux
Traîner les plis fuyants de leur ombre légère ;
Pour entendre chanter la terre,
Le nuage toujours s'arrête au bord des cieux !

Et des femmes encor, des femmes aux fronts roses,
Vont passer, qui suivront le rêve de leurs cœurs,
Bouquet éparpillé de vierges frais écloses,
Aussi belles ici que dans Paphos en fleurs.

Oh ! venez, pas légers ! venez, robes coquettes !
C'est aujourd'hui grand jour, c'est aujourd'hui l'été :
Tous les oiseaux déjà tiennent leurs ailes prêtes,
Le gosier plein de chansonnettes
Pour faire un doux cortège à la douce beauté.

L'hiver est bien parti ! Laissez manteaux et châles
Dormir dans les parfums de vos boudoirs profonds,
Oubliez les longs bals, et, sous les lustres pâles,
La valse languissante et qui flétrit les fronts ;

Oubliez les grands airs, les attitudes mièvres
Que donne la fatigue, et qu'on prend pour l'amour,
Les sourires fardés n'effleurant que les lèvres,
Les aveux menteurs, courtes fièvres
Prenant avec la nuit, tombant avec le jour.

Pour se parer l'un l'autre à la fête éternelle,
Dieu fit la Femme belle et fit beau le Soleil ;
Tous deux, regardez-vous. La terre maternelle
En va frémir d'orgueil sous son manteau vermeil.

Venez; les bois mouvants sur les épaules blanches
Ont d'éclatants reflets à bercer en chemin,
Les ruisseaux d'argent clair, tout bordés de pervenches,
Promènent des voix sous les branches
Qui font rougir la joue et qui gonflent le sein;

Le gazon a séché ses larmes embaumées,
Des chants, dans tout le ciel, commencent à courir;
La chaleur étourdit les fleurs demi-pâmées;
Vos lèvres, malgré vous, vos lèvres vont s'ouvrir!

Car toute grande, enfin, soulevant sa paupière,
L'œil superbe du monde emplit l'horizon bleu:
Passez, femmes, passez dans la sainte lumière,
Laissez au-dessus de la terre
Avec l'astre divin planer votre âme en feu.

Un rêve est doux la nuit sous les forêts plaintives;
Mieux pourtant vaut le jour, la joie et la beauté,
Le jour qui fait jaillir en étincelles vives
Un cœur ivre d'amour au grand soleil d'été!

Si.....

Si le vent ce soir-là, dans les tièdes verdures,
Avait moins doucement promené ses murmures,
Si moins d'astres s'étaient allumés dans la nuit,
Si la fraîcheur tombante et la forêt déserte
N'avaient pas fait pencher comme une rose ouverte
La bouche de l'enfant sous ma bouche sans bruit ;

Ailleurs, quelque autre jour, elle eût aimé sans doute :
Pour mener à l'amour il est plus d'une route ;
Un autre eût recueilli ce sourire en sa fleur ;
Un autre en chuchotant dans ses bras l'eût pressée,
Toute rouge au seul bruit de sa jeune pensée,
Qui mieux que moi peut-être eût connu son bonheur.

Que fallait-il ? un livre, un souvenir morose,
Un rien, pour m'enfermer dans ma chambre à nuit close :
Que de fois l'on s'endort sans un rêve d'amour !
Si je n'avais dehors trouvé tout ce silence,
Dans son pas égaré cette chaste indolence,
Sa main près de la mienne et tant d'ombre à l'entour...

A quoi tient notre sort ? Dans cette main chérie
Ne s'effeuilleraient pas ma jeunesse et ma vie,
Je n'aurais pas pleuré, j'aurais bien moins souffert ;
J'irais, riant tout haut dans mon sentier sonore,
Pour aimer au hasard ne demandant encore
Qu'une lèvre allumée et l'abri d'un bois vert !

La brise fut trop calme et la nuit fut trop belle,
Tous les souffles des fleurs m'ont entraîné vers elle,
Toutes les voix du ciel m'ont dit de succomber ;
Comme des fruits d'automne aux branches vacillantes
Frémissaient nos aveux sur nos bouches tremblantes :
Un bruit d'aile a suffi pour les faire tomber.

Caprice inattendu de la route embaumée
Qui conduisis vers moi ma pâle bien-aimée,
Vallon qui nous perdis, beau vallon, sois béni !
Toi qui pouvais dormir sans regarder la terre,
Étoile au pas discret, merci de ta lumière,
Voyageuse penchée au bord de l'infini !

Bien que nos coupes d'or de fiel se soient ternies,
Malgré les désespoirs, les pleurs, les insomnies,
Je ne veux pas me plaindre et je n'accuse pas;
Les grillons ont bien fait de presser leur cadence,
La luciole en feu de ramper en silence,
La nuit de nous surprendre et d'enlacer nos bras.

Car ce n'est pas ta faute, ô Nature adorée,
Si notre âme sans fond reste encore altérée,
Si d'insensés désirs renaissent de l'amour,
Et si tous nos bonheurs, dans leur course rapide,
Entraînent derrière eux quelque douleur stupide,
Nuit aveugle enchaînée aux pas joyeux du jour;

Ton Dieu t'a faite belle et t'a dit de sourire;
Tu souris, tu fus belle : allons-nous te maudire
D'avoir fait ton devoir en éveillant nos cœurs ?
Si j'ai souffert, qui donc n'a pas eu sa souffrance ?
Le cri des siècles morts n'est qu'une plainte immense;
Dans le gouffre commun j'ai jeté mes douleurs.

J'aimai, je fus aimé; beaucoup sortent du monde
Qui ne purent goûter cette ivresse profonde.
Le mal est si divin qu'on en peut bien mourir!
Douces nuits, fraîchissez; chantez, larges feuillées :
Le prix n'est pas trop cher dont vous êtes payées;
Je veux aimer encor, je puis encor souffrir.

MEMORIA

Comme un chêne aux longs bras, vêtu d'amples feuillées,
Dont le sombre ouragan, dispersant ses oiseaux,
A courbé tout un jour les cimes effrayées
Sous le ruissellement plaintif des grandes eaux,

Longtemps après la fin de la rude tempête
L'homme, qu'ont flagellé l'amour ou le malheur,
Sent vaguement encor frissonner sur sa tête
Les souvenirs pesants de sa longue douleur;

Le doux soleil en vain, courant sur les ramées,
Promène son sourire aux feuilles embaumées,
Les nids dans une gamme ont oublié leurs peurs;

Qu'un chariot s'ébranle ou qu'un souffle survienne,
On entend aussitôt retomber sur la plaine
Le reste de la pluie et le reste des pleurs !

LE VENT DE MARS

Le vent de mars, ouvrant ses ailes
D'où tombent de pâles flocons,
Dans un nuage d'hirondelles,
Vient semer les roses nouvelles,
Et rôde autour de nos balcons.

Dans une chambrette mal close
Se contemplent deux beaux enfants,
Fillette douce à lèvre rose,
Jouvenceau pâlissant qui n'ose
Serrer trop fort des doigts tremblants.

Devant la croisée indiscrète
Le vent malin s'en vient tout bas,
Souffle un grand coup, et la fillette
Grelotte et faiblit; lui la guette :
La voilà qui glisse en ses bras !

On rougit : les cœurs vont bien vite,
Les yeux se baissent lentement ;
Il sourit, se penche, palpite ;
Le doux mot sur sa lèvre hésite.....
« Je t'aime, » chuchote le vent.

La frémissante tourterelle
Croit voir les quatre murs danser :
« Je le savais, » murmure-t-elle ;
Le vent redonne un gai coup d'aile
Qui bruit comme un long baiser.

Un vif parfum des violettes
Qui se lèvent au bord des bois
Monte en même temps à leurs têtes ;
Longtemps deux bouches inquiètes
Perdent la parole à la fois.

Leur adolescence est sonnée :
L'amour les garde de malheur !
Des roses qu'entr'ouvre l'année
Plus d'une s'incline fanée
Avant l'automne au fond du cœur.

Et le vent de mars dans les chênes
Chantonne d'aise à son retour ;
Un rayon blanchit les fontaines ;
Le bon vent aux maisons prochaines
Va souffler ses conseils d'amour.

———

BALLADE ANTIQUE

Bonsoir, lune; quelle folie
T'arrache si vite au sommeil ?
Il fait grand jour encor, ma mie !
Tu vas te heurter au soleil ! »

Au ciel clair pâlit la déesse :
« Cavalier, passe et ne dis rien;
J'ai l'âge d'être ma maîtresse;
Vos gros savants le verront bien.

« Si tu veux que je le confesse,
Avant l'heure, au pied d'un buisson,
J'ai vu mon pâle Endymion
S'étendre au frais dans l'herbe épaisse.

« Il est dans ce premier repos
Où les baisers sont doux à prendre,
Je l'aime et ne puis pas attendre.
Peu m'importent les sots propos ! »

Peste ! la gaillarde vieillesse !
On reconnait bien là ces dieux
Tombés du ciel chaud de la Grèce :
Peu moraux, toujours amoureux,

Braves gens qui savaient comprendre
Les désirs de l'humanité !
Avec eux on pouvait s'entendre.
Merci, lune, de ta clarté ;

Je vais là-bas dans la vallée
Baiser deux beaux yeux comme toi,
Diane pudique et voilée,
Je serai discret ; guide-moi.

NOUS N'IRONS PLUS AU BOIS

Dès le matin, quand la nuit envolée
Laissait encor trainer au bord des cieux
Quelque lambeau de sa robe étoilée,
Nous égarions dans la mousse emperlée
Nos rêves d'amoureux.

L'été dormait sous les feuilles muettes,
Et dans ses yeux riait la vie en fleur :
Comme un essaim babillard d'alouettes
Les clairs baisers aux lèvres indiscrètes
Venaient s'abattre en chœur.

Et nous courions, brisant les jeunes branches,
Faisant des peurs aux grillons dans leurs trous;
Elle adorait, la folle ! les pervenches,
Elle en cueillait, cueillait plein ses mains blanches
Pour me battre à grands coups.

Nous cheminions, regardant nos pensées,
Courant limpide et qui laissait tout voir,
Sein contre sein, et les têtes baissées.....
A l'horizon, en vapeurs courroucées
Montait l'orage noir.

Il tonne, il pleut ! La forêt qui chancelle,
Pliant le front sous le fouet de l'éclair,
Penche en pleurant ses longs bras, tout ruisselle :
« Que faire ? Où fuir ? Mon chapeau de dentelle
Et ma robe d'hier ! »

Dans le fouillis des brumeuses clairières
Fumait au loin un village aux toits gris ;
Nous voilà donc sautant les fondrières,
Éclaboussés, glissant dans les ornières
Avec rires et cris.

Vint à passer, cahoteuse et grinçante,
Une charrette au retour des labeurs,
Portant couchés dans la gerbe odorante,
Œil demi-clos, bras nus, jambe pendante,
Ses robustes faneurs.

Voyant l'Amour dans ce maigre équipage
Tous les beaux gars éclatent à la fois,
Et la montagne errante de fourrage
Siffle une ronde, et nous chante au visage :
« Nous n'irons plus au bois ! »

Surprise au nid, la pauvre tourterelle,
Rouge, à mon bras se vint serrer plus fort,
Laissant glisser, comme un frôlement d'aile,
Sa fraiche voix : « Va ! je suis encor belle,
Et l'été n'est pas mort ! »

Mais j'étais sourd à sa jeune espérance,
Et comme un glas qui réveille un dormeur
L'écho plaintif de ma ronde d'enfance
Tintait encor, tintait dans le silence
De mon premier bonheur.

J'avais senti me toucher dans l'orage,
En ricanant, le spectre des adieux ;
Je la trainai sous l'humide feuillage,
Je la pressai sur mon cœur avec rage,
Des larmes dans les yeux.

Qui sait ? Qui sait ? La verte demoiselle,
Est-elle sûre, en effleurant les eaux,
D'aller dormir dans la rose nouvelle,
Sans déchirer la gaze de son aile
Aux frissons des roseaux ?

Combien de bruits, un ramier qui s'affole,
Un souvenir que l'on n'attendait pas,
Quelque passant, le son d'une parole,
Peuvent surprendre un baiser qui s'envole
Et désunir deux bras ?

Quand l'écolier, sous le bois solitaire,
Parmi les joncs voit un ruisseau dormir,
Il se détourne, il rit, prend une pierre,
A tour de bras la lance dans l'eau claire
Qu'il écoute gémir;

Le beau miroir qui montrait aux nuées
Le front penché des grands saules blafards,
En mille éclats se brise, et par bouffées
La vase monte aux robes étoffées
Des tremblants nénufars;

Puis quand l'enfant, courant la sauterelle,
S'est enfoncé dans l'ombre du bois noir,
Ridant la source avec leur patte grêle,
Les moucherons bien longtemps pêle-mêle
Y glissent sans s'y voir.

Embrasse-moi ! Comme cette eau troublée,
Mon âme encor frémit toute à leur voix;
Tes longs baisers ne l'ont pas consolée,
J'entends, j'entends leur chanson désolée,
Nous n'irons plus au bois !

SILENTIA LUNÆ

PAR les cieux endormis, comme de blanches voiles
Qu'un souffle frais du vent gonfle et mène sans bruit,
A leur poupe blafarde allumant des étoiles,
Les nuages pressés voyagent dans la nuit.

Seuls, ils veillent encor dans l'immense nature,
Et la cime des bois où le vent s'est perdu
Semble avec ses réseaux d'indécise verdure
Un brouillard immobile à l'horizon tendu.

L'œil inquiet au fond des formes effacées
Cherche des visions qu'il ne retrouve plus,
L'esprit, laissant tomber le poids de ses pensées,
S'enfonce lentement dans un rêve confus.

Un invincible effroi plane sur la bruyère,
Le sable du sentier craque lugubrement,
L'homme s'est senti seul, il se tourne en arrière
Et des frissons de mort l'ébranlent par moment.

Lorsque j'étais enfant, lorsque ma jeune mère,
Dans mon âme entr'ouverte aux rayons de ses yeux,
Envoyait gazouiller comme en une volière
Ballade aux ailes d'or, chansons et contes bleus,

Quand j'entendais glisser chaque soir sur ma couche
La ronde aux grelots clairs des gnomes querelleurs,
Que les vierges d'azur, quittant leur ciel en fleurs,
De leurs baisers divins me parfumaient la bouche;

Par cette fraîche nuit si l'on m'avait laissé
Seul ici, grelottant sous les chênes antiques,
Qui dressent en longs rangs leur profil hérissé,
Comme des rangs muets de géants fantastiques,

Les pieds cloués, le front blême, l'oreille au guet,
N'osant fixer les yeux de la lune hagarde
Qui par instants se cache et par instants regarde,
Passante curieuse au sourire inquiet,

Ayant peur d'éveiller, en froissant les fougères,
La troupe des lutins nichés dans les buissons,
Les farfadets, luisant aux fissures des pierres,
Les maigres revenants couchés sous les gazons;

De quel fourmillement de fantômes et d'ombres,
De follets bleus, de nains, de spectres aux cris sourds,
J'aurais d'un seul coup d'œil peuplé ces déserts sombres,
Plus vivants dans la nuit qu'au grand soleil des jours !

Soulevant lourdement leurs croupes insoumises,
Là, soudain j'aurais vu dans les houx desséchés
Les rocs silencieux trainer leurs masses grises,
Mastodontes pensifs au déluge arrachés,

Les ormeaux grimaçants aux carrures de braves
Brandir leurs mille bras sur les horizons clairs,
Les gros genévriers faire des saluts graves
Aux balais du sabbat qui sifflent dans les airs,

Les bouleaux maladifs pris dans les marécages
Secouer leurs pieds blancs sur les roseaux brisés,
Les magiciens piquer leurs brumeux attelages,
Et tout l'enfer jaillir des halliers embrasés;

La chouette eût gémi ! Dans la vieille carrière,
Sous la profonde nue ossuaire béant,
Le squelette se fût dressé comme un géant,
Immobile, debout aux plis du blanc suaire !

Comme j'aurais eu peur à ces étranges cris !
Comme j'aurais senti ma poitrine étouffée,
Et, me laissant aller sur mes genoux meurtris,
Murmuré bas le nom de quelque bonne fée !

Elle serait venue, elle eût séché mes yeux
Dans son sein pâle, avec sa blonde chevelure,
M'eût conduit par la main, sous la hêtrée obscure,
Vers sa source bavarde et ses grands palais bleus !

Elle eût cueilli pour moi ses roses les plus belles
Qui rendent invisible et qui durent cent ans,
Et ses sœurs, s'éveillant dans leurs calices frêles,
En rond, m'eussent conté des combats de géants;

Puis, enfin ramené sur son aile vermeille
A mon berceau jaseur, ma mère, au grand matin,
M'aurait surpris cherchant encor, dès qu'on m'éveille,
Le regard de la fée et son rire divin !

Oh ! que vous êtes loin, terreurs de l'ignorance,
Impostures du cœur, charmantes peurs d'enfants,
Hirondelles d'avril que notre impatience
Fait si vite envoler pour les pleurer longtemps !

Tout mon cortège blanc d'illusions sereines
S'abaisse lentement sur l'horizon noirci ;
Le vent m'apporte encor quelques chansons lointaines :
Demain tout se taira, je serai seul ici.

Qui donc, qui donc viendra sur les molles bruyères
Mener à son refrain le bal des farfadets,
Et faire sous la lune accroupir les sorcières,
Aux sanglantes lueurs des trépieds inquiets ?

La raison est venue et la nature est vide,
Je cherche au lieu de voir, pense au lieu de sentir,
Tout le sol de mon cœur devient un sable aride
Où l'arbre des amours ne saura plus verdir.

Aucun bruit ne rompra ce lugubre silence :
Tout est mort, je suis seul, mon pied marche sans peurs,
Pour peupler le désert je n'ai plus mes terreurs,
Je vais, partout s'étend la solitude immense.

Si c'est là le destin, je saurai le subir,
Et laisser comme un autre à la roche, à l'épine,
Des lambeaux douloureux de mon âme enfantine,
Quelque chaste croyance ou quelque souvenir,

Quitte à trouver au bout de la pénible route,
Sur les débris fanés de nos rêves d'un jour,
Hideux et ricanant, le fantôme du Doute
Qui tend sa main crochue à chaque carrefour;

Quitte à crier trop tard que cette expérience
Qui nous coûta le cœur, le repos et le sang,
N'est qu'un mensonge encor, que toute la science
Était dans un baiser de la mère à l'enfant!

Mais l'ombre dort si calme aux pentes des vallées,
La lune a des regards si vagues et si froids,
Les eaux parlent si bas, et si bas les feuillées,
Le mystère est si doux qui mène au fond des bois!

Comme le souvenir des mortes bien aimées
Qu'évoque tout à coup un rayon du matin,
A l'heure où s'entr'ouvraient leurs lèvres embaumées
Au vague embrassement du réveil incertain,

En retrouvant la sœur de ces nuits recueillies
Où vous veniez troubler mes yeux épouvantés,
J'aime à vous réveiller, ô mes chères folies !
Erreurs qui valiez mieux que bien des vérités.

L'absence a pu pâlir votre frêle visage,
Autour de moi pourtant, dansez jusques au jour;
Des bonheurs envolés vous n'êtes que l'image,
Mais l'image en est douce à défaut du retour.

REFLET

Aux rayons obliques du soir,
Toit branlant, muraille empourprée,
Avec sa treille délabrée
Qui l'enlace de raisin noir,

Avec sa lucarne entr'ouverte
Où le long lierre aventureux
Va secouer sa tige verte
Sous le nez d'un marmot peureux,

Accroupie au bord de l'eau claire
La maisonnette du pêcheur,
En se mirant à la fraîcheur,
Semble y descendre tout entière.

Dans la sérénité des cieux,
Dans la limpidité des ondes,
Côte à côte, deux petits mondes
Se répondent, jumeaux joyeux.

Dès qu'en haut une leste abeille
Furette le feuillage à jour,
Vite on voit glisser la pareille
Au rosier d'en bas à son tour.

Même pose et même lumière,
Tous deux dorment dans la clarté;
Laquelle est l'ombre passagère?
Laquelle est la réalité?

Sauriez-vous une blanche femme,
Lèvre candide et front rêveur,
Qui réfléchirait bien mon âme
Dans le doux miroir de son cœur?

Bienheureux qui sent sa pensée
Rencontrer un instant sa sœur,
Comme la hutte renversée
Au fond du fleuve voyageur!

Mais le soleil d'or va trop vite
Se coucher au bout du guéret,
L'âme oublie et le flot s'agite,
L'ombre se brise et disparaît.

Le chaume isolé sur sa grève
Frissonne à l'approche du vent,
Le cœur abandonne son rêve
Et reste veuf comme devant !

POURQUOI ?

A ALBERT DECRAIS

Dans le sentier humide où la forêt se penche,
Avec tous ses caquets d'oisillons sur la branche,
Dès l'aube, aux dos voûtés des porteurs en grand deuil,
Lentement, au soleil, descendait un cercueil.
Des files de sanglots l'escortaient par derrière;
Et l'enfant qui jouait se serra sur sa mère,
Lâchant tous ses bluets et tremblant à le voir.
« Que porte-t-on, fit-il, dans ce long coffre noir ? —
C'est notre vieux voisin : on va le mettre en terre. —
Pourquoi donc? — Il est mort. — Que veux-tu dire, mère,
Mort ! quel est ce mot-là ? je ne l'ai point appris.
— Nous naissons pour mourir et tout meurt, ô mon fils.
Les joyeux boutons d'or, les folles pâquerettes
Seront mortes ce soir, quand tu verras leurs têtes

Pâlir en se penchant au roulis des grands blés;
Le chêne, en craquant, meurt sous les bois désolés;
Quand se fermaient ses yeux, quand se glaçait son aile,
Entre tes doigts, hier, mourait ta tourterelle :
Mourir, c'est s'en aller. Le vieillard pâle et doux
Ne te prêtera plus, en jasant, ses genoux
Pour chevaucher, l'hiver, au feu des longues veilles;
Ses yeux rieurs sont clos, et closes ses oreilles.
Et sous le lourd rocher qui va couvrir son corps,
S'il peut avec quelqu'un s'entretenir encor
Dans le gazon qui lève et la neige qui tombe,
Ce n'est qu'avec Dieu seul descendu dans sa tombe.
— Combien de temps alors va-t-il rester là-bas ?
Reviendra-t-il bientôt ? — Il ne reviendra pas.
— Sa fille va l'attendre : il faut bien qu'il revienne.
— Sa fille va pleurer; mais la douleur est vaine :
Le sillon refermé ne rend plus que des fleurs. »
L'enfant se tut, laissant aller avec terreurs
Ses grands yeux étonnés, où pétillait la vie,
Du long cortège noir qui tournait la prairie
Au sourire inquiet du doux front maternel.

Des flocons transparents traversaient le beau ciel;
Le vent frais balançait dans l'herbe printanière
Toute une floraison de gouttes de lumière,
Des tourbillons chanteurs d'insectes diaprés,
Des ailes sous les bois, des parfums sur les prés;
Le ruisseau chuchotait sous la haie éveillée
Qui le jonchait au loin de sa neige effeuillée,

En bas, c'était la joie, en haut, c'était la paix :
L'enfant tranquillisé courut à ses bluets,
Les ramassa, sourit au beau soleil paisible
Qui cheminait gaiment dans sa route impassible ;
Puis revint à sa mère, et, montant dans ses bras :
« Mort ! fit-il doucement, mort ! je ne comprends pas ! »

LES PASSEREAUX

La cellule où je suis ermite
Est étroite, nue et petite;
Bien qu'elle touche au firmament,
Le soleil ne lui jette guère
Comme une aumône à sa misère,
Qu'un regard terne en s'endormant.

L'œil, amoureux d'air et d'espace,
Sans fin de tous côtés embrasse
Des horizons peints à la chaux,
Et des bataillons de fenêtres
Sur des murs de quarante mètres
Bâillant au jour en rangs égaux.

Comment dans un site assez triste
Pour rendre à vingt ans réaliste,
Est-il venu des passereaux,
Des passereaux aux vives ailes,
Qui peuvent aux saisons nouvelles
Nicher à l'ombre des coteaux ?

Un matin, toute la volée
En caquetant s'est installée
A l'angle du vieux toit fumeux,
Les nids ont éclos sous la paille.
Les fils ont chéri la muraille
Où leur père fut avant eux.

Ils ont donc oublié la plaine,
Les parfums dont l'herbe était pleine,
Les cieux tout ruisselants de jour
Qui doraient l'aigle plus agile !
Que leur manque-t-il à la ville ?
Ils ont leur chant, ils ont l'amour.

Mieux qu'au bercer des hautes branches
Qui pleurent des étoiles blanches
Parmi les vergers odorants,
Mieux qu'au bruit des vents, la famille
Sous son pignon gris s'égosille
A chanter l'hymne du printemps.

Ils cadencent avec emphases,
Perlent des sons, filent des phrases,
Ils babillent comme des fous;
Dans leur frais gosier qui roucoule
La note fuit, revient et roule
Comme l'onde entre les cailloux.

Tour à tour traînante ou badine
Leur naïve chanson domine
La voix lointaine de Paris.
Si je tombe en un triste rêve,
Mon âme soudain se relève
Au pétillement de leurs cris:

Je crois voir de chaudes lumières
Sur l'épais tapis des clairières
Semant à flots les graines d'or,
Les feuilles au vent bruissantes
Comme des lèvres frémissantes
Où la parole vibre encor;

Et j'entends dans le chêne en fête,
Du tronc moussu jusques au faîte,
Les mille voix des nids joyeux
Monter en louange infinie
Aux cieux qui leur versent la vie,
Au Dieu qui fit briller les cieux!

[illegible]

[illegible]

[illegible]

CHANTEUR DES RUES

Toute porte s'est close et toute main fermée :
L'enfant maigre, sans gîte, et sans mère, et sans pain,
Jaloux, sous ses haillons, du nid dans la ramée,
S'accroupit sur la borne et dort près du chemin.

Les bourgeois attardés, devisant du prochain,
Heurtent d'un pied distrait cette ombre inanimée ;
On tire prudemment les verrous du voisin.
Seule, une brise accourt, de jasmins embaumée,

Baise au front l'orphelin, et frôle en hésitant
Sa mandore inutile en ses bras étendue :
Et l'instrument gazouille, et le dormeur entend

Des chérubins chanteurs se ranger dans la nue :
La table d'or sourit, devant Dieu suspendue,
Et le pauvre s'assied au festin qui l'attend.

SAULES ET CYPRÈS

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.

A. DE MUSSET.

PAR un rayon de lune au fond des cimetières,
Les saules pâlissants, les cyprès dépouillés,
Semblent des spectres noirs au bord des larges pierres
Dans l'ombre agenouillés.

Depuis quand sont-ils là ? Nul ne saurait le dire :
Au chevet des cercueils immobiles veilleurs,
Comme il fit dans les prés les roses pour sourire,
Dieu les fit pour les pleurs.

Combien de pauvres morts allongés sous les dalles
N'ont jamais entendu d'autres gémissements
Que les brusques soupirs des lointaines rafales
Dans ces rameaux dormants !

Combien n'ont eu de pleurs sur leurs cendres glacées
Que la rosée errante au long du bourgeon vert,
Ni d'autres souvenirs que les feuilles froissées
Sous le pied de l'hiver !

Honte au monde où tout rit ; honte au monde où tout passe
L'âme y jette ses deuils plus vite que le corps ;
Les arbres attristés y prennent notre place
Pour penser à nos morts.

Qui de nous a souci de l'épaisse poussière
Que jettent sous ses pieds les squelettes jaloux ?
Chacun pourtant voudra qu'on aille sur sa bière
Gémir à deux genoux.

Pleurez, saules, pleurez ! Quand l'ouragan s'allume,
Si les pâles dormeurs allaient se réveiller,
Qu'ils ne se croient pas seuls, qu'ils sentent dans la brume
Près d'eux quelqu'un prier.

Les fils chantent : pleurez ! Les veuves oublieuses
Valsent en chuchotant sous les lustres dorés,
L'amour prend tout le cœur de leurs filles joyeuses !
Pleurez, cyprès, pleurez !

SONNET

Comme une caravane en marche dans le sable
Que poursuit sans relâche, aux longs jours de l'été,
L'œil fixe et grand ouvert d'un soleil implacable
Fatiguant l'horizon de sa sérénité,

Dans la paix des baisers, près d'un amour durable,
Quand l'homme au cœur joyeux s'est longtemps arrêté,
Son bonheur tout à coup l'épouvante et l'accable ;
Il n'en redoute plus que l'immobilité.

A la morne étendue il réclame un nuage,
La fraîcheur d'une brise, un grondement d'orage,
Sous sa paupière sèche il appelle des pleurs :

Car la souffrance seule, hélas! nous désaltère,
Et la pluie odieuse, en flagellant la terre,
Fait seule entre ses bras monter l'essaim des fleurs!

PAYSAGE

A PABLO MARTINEZ DEL RIO

Sur l'humide plateau des grèves découvertes
Où se traînent en pleurs les débris d'algues vertes
Que la vague oublieuse abandonne au départ,
Taureaux aux durs fanons, vaches au front hagard,
Génisses que le vol d'un courlis épouvante,
A pas lents, balançant leur tête nonchalante
Qu'alourdit dans la marche un reste de sommeil,
Descendent, précédés de leur ombre au soleil.
Autour des noirs récifs rangés au bord de l'anse,
Le troupeau dispersé s'agenouille en silence,
Et vers le vent salé qui gonfle ses naseaux,
Tourne avec volupté ses grands yeux demi-clos.

Comment dans un site assez triste
Pour rendre à vingt ans réaliste,
Est-il venu des passereaux,
Des passereaux aux vives ailes,
Qui peuvent aux saisons nouvelles
Nicher à l'ombre des coteaux ?

Un matin, toute la volée
En caquetant s'est installée
A l'angle du vieux toit fumeux,
Les nids ont éclos sous la paille.
Les fils ont cherché la muraille
Où leur père fut avant eux.

Ils ont donc oublié la plaine,
Les parfums dont l'herbe était pleine
Les cieux tout ruisselants de jour
Qui doraient l'aigle plus agile !
Que leur manque-t-il à la ville ?
Ils ont leur chant, ils ont l'amour.

Mieux qu'au bercer des hautes branches
Qui pleurent des étoiles blanches
Parmi les vergers odorants,
Mieux qu'au bruit des vents, la famille
Sous son pignon gris s'égosille
A chanter l'hymne du printemps.

Ils cadencent avec emphases,
Perlent des sons, filent des phrases,
Ils babillent comme des fous;
Dans leur frais gosier qui roucoule
La note fuit, revient et roule
Comme l'onde entre les cailloux.

Tour à tour traînante ou badine
Leur naïve chanson domine
La voix lointaine de Paris.
Si je tombe en un triste rêve,
Mon âme soudain se relève
Au pétillement de leurs cris:

Je crois voir de chaudes lumières
Sur l'épais tapis des clairières
Semant à flots les graines d'or,
Les feuilles au vent bruissantes
Comme des lèvres frémissantes
Où la parole vibre encor;

Et j'entends dans le chêne en fête,
Du tronc moussu jusques au faîte,
Les mille voix des nids joyeux
Monter en louange infinie
Aux cieux qui leur versent la vie,
Au Dieu qui fit briller les cieux!

LES SAPINS

L'OCÉAN écumeux hurle en battant la côte :
« O sapins orgueilleux, soumettez-vous au sort!
Nul arbre ici ne doit porter sa tête haute,
Mon haleine jalouse est un souffle de mort.

« Que n'alliez-vous au bord des paisibles rivières
Ombrager le sommeil calme de verts îlots?
La fauvette eût niché sous vos branches légères. »
Les géants sans plier répondent aux grands flots :

« Courbe-nous, mer grondeuse, effeuille nos verdures,
Nos rameaux obstinés attendent les blessures,
Les jardins ne sont bons qu'aux rosiers paresseux;

« La souffrance est la force, et le combat la vie;
Souffle! Nous jetterons, malgré ta tyrannie,
Notre fraicheur à l'homme et nos parfums aux cieux! »

FOLIE

Mon âme, où t'en vas-tu ? — J'ouvre, j'ouvre mes ailes
Vers le pays du Tasse endormi sous ses fleurs ;
Les soirs y sont plus longs et les femmes plus belles,
Les amours, plus qu'ici, n'y sont pas éternelles,
Mais le ciel énergique y sèche mieux les pleurs.

« Que cherches-tu, mon âme ? — Au bord de la rivière
S'abrite un jardinet, je m'en puis souvenir ;
En paix, ses oliviers rêvent dans la lumière,
Trois oiseaux prisonniers chantent leur oiselière
Qui sourit quand j'arrive, et sent quelqu'un venir.

« Mon âme, que vois-tu ? — Sous la fraîche dentelle
Je vois battre le cœur de la pudique enfant ;
Comme un parfum d'avril l'amour flotte autour d'elle ;
Les papillons, surpris aux feux de sa prunelle,
Viennent dans ses cheveux s'abattre étourdiment.

« Mon âme, que veux-tu? — Je méprise le monde,
Je donne l'avenir pour l'éclair d'un baiser;
Je veux, je veux dormir au bercement de l'onde
Sous le souffle indolent de cette tête blonde;
Quand la fleur est le miel, l'abeille y va poser.

« Que penses-tu, mon âme? — Hélas! que je suis folle.
La vie est une mer qui nous fait tous sombrer;
Aux naufragés sans mâts qu'importe une boussole?
Je pense que la mort seule ici-bas console.
Qu'il est dur de penser, et que tu vas pleurer! »

RETOUR DE CHASSE

Comme un cheval criblé de mitraille lointaine
Quand le soleil recule et saigne à l'horizon,
Un silence étonné s'empare de la plaine;
Pensif, le vieux chasseur s'assied sur le gazon.

Dans le sommeil du ciel il entend mieux la terre;
Vers lui du fond des prés, sous les tièdes vapeurs,
Accourent de plus loin le chant de la rivière,
Le carillon des bœufs et le pas des faneurs :

Avec le jour il voit sa jeunesse qui tombe,
Son cœur déjà muet sous le vent de la tombe,
Et dans son crépuscule il écoute à leur tour

Monter plus tristement vers sa mémoire sombre,
Comme ces voix des champs qui grossissent dans l'ombre,
Les rires de l'enfance et les pleurs de l'amour !

LA DORMEUSE

Sur la berge en fleurs où l'eau murmurait,
Au sourire doux qu'à travers les branches
Lui jette en passant un soleil discret,
Nous étions assis; la brise entr'ouvrait
Au loin les pervenches.

Elle avait laissé courir si gaiment
Ses pieds blancs dans l'herbe, et sa causerie
Au caprice ailé de son cœur charmant,
Qu'au milieu d'un beau sourire l'enfant
S'était endormie!

Oh! le doux sommeil! oh! le doux printemps!
Bien m'en souviendra l'hiver, aux gelées,
Quand seront fanés nos buissons chantants,
Bien m'en souviendra, sous mes cheveux blancs,
Des jeunes feuillées!

Quand je la tenais ainsi sur ma main,
Comme un lis tranquille où boit une abeille,
Sur sa joue en fleurs au tendre carmin
Respirant avec l'amour de demain
L'amour de la veille;

Quand sur son cou pâle et ses tresses d'or
Allait et venait une ombre attendrie,
Comme un bras qui berce un enfant qui dort,
Poussant çà et là l'insensible essor
De ma rêverie;

Nuages de neige au ciel transparent,
Pourquoi pressiez-vous ainsi votre course,
Pareils aux chevaux que fouette le vent?
Au bois sourd pourquoi tomber si souvent,
Sanglots de la source?

Puisque l'oubli seul est bon ici-bas,
Pourquoi nous compter, Nature inquiète,
Tous nos mouvements, nos rires, nos pas,
Comme une marâtre à des enfants las
Les fruits qu'elle jette?

Pourquoi ne savoir jamais t'endormir
Lorsqu'il nous survient quelque amour profonde,
Pour qu'on perde enfin peur et souvenir,
Qu'on n'entende plus ni la mort venir,
Ni marcher le monde?

L'enfant, cependant, toujours sommeillait,
Et laissait frémir ses lèvres vermeilles
Comme un nonchalant calice d'œillet :
En tourbillons d'or autour babillait
L'essaim des abeilles.

Je l'écoutais vivre, et je contemplais
Son rêve flottant sur sa tempe rose;
L'âme est un feu vif qui ne dort jamais :
On en voit courir les plus doux reflets
Au front qui repose.

A quoi rêvait-elle? Aux premières peurs?
Aux baisers peut-être, aux baisers qu'on vole
En se poursuivant dans les bois trompeurs?
Aux frissons à deux parmi les vapeurs
Du jour qui s'envole?

Voici que soudain, comme en un gazon
La fraise au soleil séchant sa rosée,
Se mit à rougir sa joue embrasée;
Je vis tressaillir, battant sa prison,
Sa gorge écrasée.

Lentement elle ouvre et tend ses beaux bras
Vers sa vision qu'elle veut surprendre;
Son corps se soulève : à sa lèvre tendre
Hésite un doux mot qui ne finit pas,
Mais je crois l'entendre.

Plus rapide alors qu'à jaillir au vent
Devant le chasseur la caille effrayée,
Qu'à jeter ses pleurs l'humide feuillée,
Partit de ma bouche un baiser brûlant
Qui l'a réveillée :

« Oh! mon doux trésor, referme tes yeux!
La vie est mauvaise : endors ta pensée;
Par ton rêve aussi mon âme est bercée.
L'aile qui retombe aux bois épineux
Est vite blessée. »

Mais le ciel joyeux pétilla soudain :
D'étincelles d'or le coteau ruisselle,
L'arbre entier parut battre au loin de l'aile;
Riante et penchée, à son pâle sein
M'enlaça la belle :

« Non, ne rêvons pas! Assez tôt vieillis,
Nous nous coucherons dans la nuit épaisse
Où ne chantent plus amour ni jeunesse,
Demandant à peine aux songes pâlis
L'ombre d'une ivresse.

« Le vrai, c'est la vie et non le sommeil.
J'ai peur de la nuit en voyant l'aurore.
Mon cœur qui battait bat plus vif encore,
Le baiser profond qu'on prend au réveil
Est seul bien sonore.

« Il n'est rêve doux qui vaille l'amour,
Le printemps du cœur, le printemps des choses,
Et dans l'herbe fraîche où s'ouvrent les roses,
Les frémissements ardents du grand jour
Sur deux lèvres closes;

« Je veux te bien voir, t'entendre, t'aimer;
La terre au loin chante, ardente et ravie,
Dans l'avenir froid la mort nous envie :
Respirons la fleur qui peut embaumer,
La fleur de la vie! »

GAIETÉ

Sur la terre exigeante, ouvriers de la vie,
Tour à tour, volontiers, nous faisons carnaval.
Affublés d'oripeaux, et la face rougie,
Ivrognes trébuchants sous les portes du bal!

Dans un tonneau d'écus l'un cherche sa folie,
L'autre la boit brûlante au fond d'un long baiser;
Pourvu que la nuit passe, et pourvu qu'on oublie,
La bouteille est trop bonne où l'on s'en va puiser;

On chante, mais voici qu'une horloge murmure,
Un cri d'agonisant tombe d'une masure.....
Les masques dégrisés s'observent avec peurs;

Chacun, à pas de loup, tout honteux de sa joie,
S'esquive, et va reprendre, avant qu'on ne le voie,
Ses haillons de travail, alourdis par les pleurs.

ATTENTE

Dans le ciel diaphane où l'oiseau s'assoupit,
Quand tourbillonne au soir la poussière des mondes,
La nuit, quand l'Océan traine au loin, sans répit,
Les sanglots obstinés de ses vagues profondes,

Partout où la nature aux aspects inconstants
De ses immensités me tourmente et m'attire,
Devant le bois épais qui brille et qui soupire,
Comme un homme attardé je tressaille et j'attends.

J'attends! Qui donc? Hélas! j'attends, joie et souffrance,
La forme de mon rêve et de mon espérance,
Le Dieu qui peut venir, ses yeux, ses pas, sa voix.

Qu'importe si les jours ont trompé mon attente?
Prenez, jetez vers lui mon âme haletante,
O profondeurs des cieux, de la mer et des bois!

BILLET DOUX

Le village est trop près encore.
Plus loin! quand je n'entendrai plus
La fanfaronnade sonore
Des coqs blancs sur les verts talus,

Ni les charrettes éloignées
Craquant sur le sable des cours,
Ni les coups tristes des cognées
Haletant au fond des bois sourds.

Plus loin! plus loin! au fourré sombre,
Sous les châtaigniers murmurants
Qui laissent monter dans leur ombre
Les touffes de thyms odorants!

Secouez vos couronnes blanches,
Arbres qu'Avril a fiancés,
Écartez ces voiles de branches,
Regardez, brillez, bruissez;

Vous qui rafraîchissez nos âmes
Dans le silence et dans la paix,
Qui restez pensifs et muets
Quand à vos pieds s'asseoient des femmes,

Vous me garderez le secret.
Ce matin, je puis vous le dire,
J'ai reçu d'elle un doux billet,
Et près de vous je viens le lire.

Il est plié coquettement
Comme une tulipe endormie;
La violette épanouie
N'a pas de parfum plus aimant.

Je veux le lire et le relire,
Le toucher et le contempler;
Je le baise et je le respire,
Je sens mes larmes y couler.

Le ciel ouvert sait nous comprendre;
On peut lui montrer tout son cœur;
On n'a pas crainte ici d'entendre
Ricaner le buisson moqueur.

Comme dans ces villes de boue,
On n'a pas d'ami raisonneur
Qui vous surprenne et qui bafoue
Un pauvre amour rouge de peur.

Les longues fougères froissées
Jettent sous le pied négligent
Des essaims de folles pensées,
J'entends rire un flot indulgent.

La guêpe, le merle, la mouche,
Qui babillent à l'unisson,
Accompagnent de leur chanson
Les soupirs tombés de ma bouche.

Elle m'aime, ô feuilles des bois,
Elle m'aime! Je sens la vie
Bondir dans mon âme ravie
A chaque trace de ses doigts.

Elle m'aime! O Dieu de la terre,
Toi qui nous as prêté le jour,
Un peu de ta grande lumière,
Un peu de ton immense amour,

Je te bénis et je t'adore;
Sur ses nuages éclatants
Éternise l'ardente aurore,
Laisse-moi toujours mes vingt ans!

LE PLONGEUR

Comme un marin hardi que la cloche aux flancs lourds
Sous l'amas des grands flots refoulés avec peine
Dépose, en frémissant, dans la terreur sereine
Des vieux gouffres muets, immobiles et sourds,

Quand le poète pâle, en descendant toujours,
A heurté tout à coup le fond de l'âme humaine,
L'abîme étonné montre à sa vue incertaine
D'étranges habitants dans d'étranges séjours :

Sous les enlacements des goëmons livides
Blanchissent de vieux mâts et des squelettes vides,
Des reptiles glacés circulent alentour;

Mais lui, poussant du pied l'ignoble pourriture,
Sans se tromper poursuit sa sublime aventure,
Prend la perle qui brille, et la rapporte au jour !

MER DESCENDANTE

A MA SŒUR

Malgré moi l'infini me tourmente.

A. DE MUSSET.

Sur les plages de sable où la lune tremblante
Étend le linceul froid de ses blanches clartés,
Tristement les écueils hors de l'écume errante
Allongent leurs dos noirs, comme une troupe lente
De poissons monstrueux par l'orage apportés.

Les chaloupes à sec s'endorment immobiles
Sous leurs longs mâts couchés comme des blés aux vents;
Le dernier feu s'éteint aux pignons bruns des villes;
Un calme immense tombe, et, glissant jusqu'aux iles,
Enveloppe d'un coup la terre des vivants.

Seule, au loin, sous la nuit, la mer qui se retire
Jette une longue plainte aux gouffres ébranlés :
Elle pleure en courant, comme une âme en délire;
Soupirs, cris étouffés, railleurs éclats de rire :
On l'entend qui se heurte aux rochers écroulés!

Pareille au coursier noir qui se cabre et qui rue
Sous l'éperon cruel dont il est déchiré,
Chaque vague, du fond de l'abîme accourue,
Au bord, d'où la repousse une force inconnue,
Se dresse, et lutte avec un cri désespéré;

La vague qui la suit l'a bientôt refoulée,
Et toutes deux s'en vont sur les galets roulants
Traîner en s'enfuyant leur plainte désolée,
Comme le râle sourd au fort de la mêlée
Des blessés disparus sous les carrés sanglants;

Et plus l'heure s'avance, et plus la mer sanglote,
Disputant pied à pied son lit de fucus verts
A l'invisible doigt qui la chasse en despote,
Formidable, et poussant, alors qu'il la garrotte,
Un grand cri de révolte au fond des cieux déserts.

Oh! combien sont venus sur la dune rongée
Chercher l'oubli profond, à défaut de la mort,
Qui partiront demain l'âme plus affligée
Aux lamentations de la vague insurgée,
Moins patiente qu'eux et plus lasse du sort!

Combien se sont assis sur la pâle falaise,
Sentinelle debout au seuil captif des mers,
Demandant au flot lent, qui par instants la baise
Comme un enfant soumis qu'une caresse apaise,
L'art de se résigner à leurs destins amers,

A qui ces pleurs sans fin et ce vague murmure
Ont fait plus tristement, dans le cœur révolté,
Rentrer le souvenir dont le poids les torture,
Augmentant des douleurs de toute la nature
Les fatales douleurs de leur humanité !

Car la nature est triste, et rien ne la console.
Fût-ce à l'heure trompeuse où sur le flot chanteur
Les goëlands neigeux sèment leur troupe folle,
Quand la brise fraichit, quand au ciel bleu s'envole
La voix du flux joyeux et qui se croit vainqueur;

Fût-ce à l'heure où l'abime, apaisant sa souffrance,
Aux doux regards des nuits s'assoupit et s'endort,
Et dans son sein rêveur berce avec indolence,
Comme des fleurs de feu qui pleuvent en silence,
Les reflets scintillants tombés des astres d'or,

D'un sourire menteur dissimulant sa peine,
La mer s'efforce en vain de conseiller la paix;
Sa lassitude seule a fait taire sa haine :
Je sens, je sens couver sous sa face sereine
Un orage profond qu'on ne calme jamais.

Si parfois on l'entend qui chante et qui tressaille,
C'est que l'orgueil la prend avec des espoirs fous
De gagner à la fin son antique bataille,
Et d'écraser d'un bond l'ennemi qui la raille,
La rive gigantesque insensible à ses coups;

Alors on voit sans bruit, sur les grèves luisantes,
Glisser au grand soleil et chuchoter tout bas
Les vagues secouant leurs crêtes blanchissantes,
Comme des rangs serrés au pied des tours puissantes
De soldats bondissants accourus aux combats.

Elles vont! elles vont! agiles et joyeuses;
Le continent muet se dresse et les attend :
Un seul de ses regards brise les orgueilleuses,
Et la déroute immense aux clameurs douloureuses
Vers ses gouffres lointains reflue en sanglotant.

Ainsi, vieil Océan, depuis six mille années
Tu n'as pas su te faire à la soumission,
Le temps n'a pas dompté tes haines obstinées,
Et dans ton lit encor tes vagues acharnées
Gémissent comme au jour de la création!

Tu n'as pas oublié ces angoisses profondes
Qui te prirent quand Dieu, planant sur le chaos,
Fit jaillir de ses doigts les astres et les mondes,
Et dans l'étroit espace emprisonnant tes ondes
Te défendit la terre où chantaient ses oiseaux!

Tu ne crois pas encore à des lois immortelles
Accablant l'univers de leur éternité ;
Mais ta voix, ameutant les éléments rebelles,
Entonne chaque jour sous les cieux infidèles
L'hymne de la révolte et de la liberté !

Tout souffre donc ici ? Sous la main souveraine
Toute force s'agite et lutte vainement :
La source se grossit pour inonder la plaine :
La bise repoussée hurle autour du vieux chêne
Dont les longs bras tordus cherchent le firmament.

Dans l'immensité morne où son Dieu la promène,
Sur son axe de feu la terre aussi se plaint,
Et, comme un lion fort, indocile à sa chaîne,
Par instants se secoue, et dans sa course entraîne
Les débris des cités tachés de sang humain.

Ployée au lourd fardeau de cette longue attente,
La nature se tord sous ses voiles de deuil :
Des désirs insensés fouettent la mer tonnante,
Des désirs immortels fouettent l'âme pleurante
Des hommes passagers penchés vers le cercueil.

Puisque c'est le destin, grondez donc, mers sauvages,
Grondez, sans vous lasser et sans désespérer.
Hurlez dans la nuit sombre, ébranlez vos rivages,
Et lancez jusqu'aux cieux l'orgueil de vos orages
Avec les frêles nefs qui s'écoutent sombrer :

Un jour, un jour, aux coups des dernières rafales,
Ces hauts rochers, ces bois, ces villes crouleront,
Et parmi leurs débris vos lames triomphales,
Comme un troupeau lâché d'écumantes cavales,
Dans la libre étendue, en chantant, bondiront.

Puisque c'est le destin, souffre, pauvre âme humaine,
Dans le corps froid et dur qui te tient en prison ;
Souffre, mais souviens-toi, mais garde bien ta haine,
Et fais marcher toujours ceux que ton souffle mène,
L'orgueil au front, les yeux levés sur l'horizon.

Comme ces flots vaincus qui battent sans relâche
La rive déchirée où tombe leur effort,
Ferme en tes vœux hautains, obstinée à la tâche,
Assiège malgré tout, sans lassitude lâche,
Les hautes vérités qui t'échappent encor.

Dieu n'a pu mettre en toi l'indomptable espérance
Comme un jouet railleur à faire ton tourment :
L'espérance est sa voix, c'est ta seule science;
Une promesse parle au fond de la souffrance :
L'infini te tourmente et l'infini t'attend !

TEMPS DE PLUIE

Ciel éteint, larges nuées,
Les bois pâlis sont muets,
Les roses se sont fermées
Sur les cirons inquiets.

Je suis seul : elle est partie,
Il brume aussi dans mon cœur,
Et ma gaîté s'est blottie
Je ne sais où, tout en peur.

Plus de feuilles éclairées
Chantant le long des sentiers ;
Mes chansons décolorées
Se brisent aux églantiers.

Les gouttes larges et lentes
Pleurent, pleurent sans repos
Sur les branches gémissantes
Qui défendent leurs oiseaux.

Dans ma mémoire avec elles
J'entends pleuvoir tristement
Les souvenirs infidèles
De notre passé charmant.

Un par un, à mon oreille,
S'en reviennent les doux mots
Qu'elle soupirait la veille,
Tous ses pas, tous ses sanglots,

Ses vifs baisers de colombe,
Et je marche et je frémis
A chaque goutte qui tombe
Comme les œufs dans les nids.

Pas un rayon sous la nue
Qui me réchauffe le cœur;
Pour me dorer l'étendue,
Pas un rêve de bonheur!

Oh! qu'on tiendrait peu sur terre,
Si vous restiez tous les jours,
Toi, pauvre ciel, sans lumière,
Toi, pauvre cœur, sans amours!

CAUCHEMAR

Dans les sommeils épais qu'on endure à Paris
M'épouvante parfois la douleur de mes rêves :
Tantôt je vois, bien loin, sur l'écueil nu des grèves,
Tomber des cargaisons sanglantes de proscrits ;

Tantôt sous les canons gisants dans les ornières
Hurle la chair mourante au déclin du soleil ;
Le brutal incendie emporte les chaumières
Avec les berceaux pleins qui n'ont pas de réveil ;

Et je regarde en paix ces hideuses misères
Qui dans l'éternité font sangloter les mères,
Comme un boucher qui rit au bruit du coutelas,

Les pleurs ne viennent plus que je devais attendre,
Ma main sur ma poitrine ose à peine descendre :
J'y cherche mon cœur d'homme, et ne l'y trouve pas !

JE SAIS...

Je sais une fraîche retraite
Où, si l'on voulait être heureux,
On bâtirait sa maisonnette,
Blanche au détour du sentier creux.

Sans peine on planterait derrière
Lilas penchés, amandiers blancs
Qui jetteraient sur la chaumière
Ombre à l'été, neige au printemps;

Autour bourdonnent les abeilles,
Des ramiers roucoulent dans l'air,
Étourdiment sur le pré clair
Caquettent les poules vermeilles.

On aurait en petits jupons
Une ménagère proprette
Qui toujours tourne, et toujours jette
Des baisers avec des chansons,

De la lumière dans sa treille,
Un vieux fusil aux clous rouillés,
Et sur ses genoux, à la veille,
Des rires d'enfants barbouillés.

Longue vie au bourgeois honnête,
Longue vie au bon laboureur
Dont cette colline discrète
Saura bien cacher le bonheur !

Ni maison, ni bambins, ni femme,
Ne salueront là mon retour;
Je n'ai plus la clarté de l'âme
Qu'il faut à la clarté du jour.

Vers la Liberté, vers la Gloire
Trop matin j'ai voulu marcher,
J'ai vendu mon bonheur de croire
Pour l'orgueil viril de chercher;

Je n'en ai ni remords, ni peine,
Je ne sais pas me retourner;
Viennent la misère ou la haine,
Debout, j'attends sans m'étonner.

Jeunes soldats de la pensée,
A l'œuvre, à l'œuvre, et serrons-nous!
Si la lutte est bien commencée,
Nous donnerons les derniers coups.

Gloire à qui meurt sous la mitraille!
Pas de lâchetés, ô mon cœur,
Dieu nous sourit dans la bataille...
Longue vie au bon laboureur!

ERREUR

TREMBLANTE à mes côtés comme une clématite,
Je sentais sous ma main sa main se refermer;
Quand la fraîcheur se lève un baiser vient si vite!
J'ai cru l'aimer.

L'écho nous renvoyait les chansons de la dune;
Nos rameurs assoupis oubliaient de ramer;
Les étoiles dormaient, tu dormais, blanche lune!
J'ai cru l'aimer.

Dans ma voix par malheur fleurissaient des paroles
Qu'elle cueillait dans l'ombre en se laissant charmer;
Les hommes sont bavards, et les femmes sont folles :
J'ai cru l'aimer.

Tous mes rêves d'enfant me frôlaient de leurs ailes :
« Un serment ! » me dit-elle, et je la vis pâmer ;
Les vagues écoutaient, les vagues éternelles...
J'ai cru l'aimer.

Sur son front, sur son sein ma jeunesse étourdie
Respirait ce printemps qui sait tout embaumer ;
Je pleurais, je riais, je bénissais la vie,
J'ai cru l'aimer.

Tout ce bonheur est mort quand mourut la semaine,
Comme un feu de roseaux qu'on ne peut rallumer :
J'en aurais dû souffrir, et je me plains à peine,
J'ai cru l'aimer.

Va, cherche un autre rêve et demande qu'on t'aime !
L'oses-tu, lâche cœur que je voudrais fermer ?
A qui croiras-tu donc, comédien de toi-même ?...
J'ai cru l'aimer.

TRAHISON

IMITÉ D'AL. KAUFFMANN

Le nénufar blanc murmura tout bas :
« La dernière nuit j'ai vu quelque chose,
La dernière nuit : il faut que j'en cause !
C'était de l'amour, ne le redis pas.

« Cousine et cousin suivaient l'eau tranquille
Dans le bateau lourd plein de vieux parents,
Côte à côte assis chacun immobile
Gardait son silence et ses airs décents.

« L'air pesant brûlait, sa main était sèche,
Dans l'onde chanteuse elle mit sa main ;
Il advint aussi que le beau cousin
Voulut s'assurer si l'onde était fraiche.

« Sous l'eau par hasard, sous l'eau bien souvent
Se sont rencontrés les dix doigts fidèles,
Toujours se perdant et se retrouvant,
Et je n'ai pas vu finir leurs querelles.

« Les maigres mamans, les papas bavards
N'ont rien deviné de la comédie,
Mais au gouffre noir les blancs nénufars
Ont de très bons yeux ! Que l'on s'en défie ! »

AU LUXEMBOURG

Voici les buissons en fête
Qui, délivrés du sommeil,
Couronnent gaîment leur tête
De bourgeons verts au soleil !

Des lambeaux de bleu s'enlacent
Dans les branches, noirs réseaux,
Où sautillent et s'agacent
Des ailes folles d'oiseaux !

Voici les Vénus de marbres
Qui tremblent de volupté,
En sentant l'ombre des arbres
Caresser leur nudité !

Voici les fraîches ombrelles
Tournoyant dans les doigts blancs
Des pudiques demoiselles
Que suit leur bonne à pas lents!

Tout le long des balustrades
Murmure un flot de satins.
Les convalescents maussades
Se traînent aux bancs lointains:

Un doux gazouillis s'élève
De jets d'eaux au rire clair,
De merles traversant l'air,
De marmots jasant sans trêve;

Tandis que des romans bleus,
Jaunes, verts, froissent leurs pages
Au loin, sous les jolis yeux
Des institutrices sages.

Chacun est leste, et, content
Du grand réveil de la terre,
Sent sur sa lèvre, en trottant,
Rire un chant involontaire.

SONNET

Dans les grands soirs d'hiver, quand la veille est finie,
Près des tisons blanchis qui croulent doucement,
Arrive bientôt l'heure où la pâle bougie
Se met à vaciller dans le flambeau fumant.

Rien n'est triste aux yeux las comme cette agonie
Qui combat sans espoir, et jette par moment
D'inutiles éclairs qui ne sont plus la vie,
Et que l'ombre glacée étouffe lourdement.

L'amour aussi s'en va, que je crus éternelle,
Comme un oiseau blessé qui bat encor de l'aile
Pour remonter au jour et pour ne pas mourir.

Tout mon cœur se remplit d'une angoisse cruelle :
Rien n'en rallumera la dernière étincelle :
Je sens la solitude et la nuit me couvrir !

BALLADE

Quand les moineaux dans la rosée
Babillent au soleil levant,
Elle chantait à sa croisée,
Elle chantait, vive et rosée,
Le soir, quand l'eau se plaint au vent!

Sautillante au long de la rive
Quand Jacque un soir la rencontra :
« Écoute-moi, ma fleur d'olive,
Je me meurs, veux-tu que je vive? »
Elle fit : « Tra de ri de ra! »

Tout pâle, il talonnait la belle,
Penché vers son beau cou neigeux,
Il le baisa : « Voleur! » fit-elle;
Et, sans se tourner, d'un coup d'aile,
Son rire jaillit jusqu'aux cieux...

Carillon, cloche et sonnerie
Se mirent en branle un matin :
« Aujourd'hui qui donc se marie ? —
Ne sais-tu pas ? Jacque et Marie,
Bons bras, beaux yeux, et coffre plein. »

L'enfant frémit tout étonnée
Comme une perdrix prise aux froids :
« Bon voyage à leur hyménée ! »
Tout le reste de la journée
Elle chante à briser sa voix.

La fièvre s'abattit sur elle
Comme un grand orage d'été ;
Trois jours après la sauterelle
Jasait sur la pierre nouvelle
Dans le cimetière écarté.

Savez-vous le chemin qui mène
Des pleurs aux chants, du rire aux pleurs ?
Tra de ri da ! Pauvre âme humaine,
De toi-même es-tu bien certaine ?
Tra de ri da, chansons et fleurs !

SONNET

Le poète ressemble à ces dompteurs de bête
Qui, battant du tambour autour des lampions,
Ameutent bruyamment les villages en fête
Devant la cage étroite où tournent les lions.

Sur ses tréteaux branlants la foule qui s'arrête
Rit d'écouter rugir d'énormes passions
S'allongeant sur la chaîne et balançant la tête,
Vengeance, amours cruels, fauves ambitions.

Lui, badinant et fat, sur les monstres s'appuie,
Sifflote, et d'un bâton les cingle et les châtie :
« Qu'en dites-vous, messieurs ? Doux comme des enfants ! »

Tout à coup un grand cri renverse l'auditoire :
Les captifs qu'on insulte ont rouvert la mâchoire,
Un crâne défoncé craque en leurs crocs sanglants.

RÉSOLUTION

Non, je n'apprendrai pas, ombre sèche et glacée,
A vivre ainsi qu'on fait, sans douter ni souffrir;
Comme un fardeau hideux dont mon âme est blessée
Je secoûrai ce corps qui n'est bon qu'à pourrir.

Je n'accoutumerai mes yeux, ni ma pensée
Au spectacle des maux qu'on ne sait pas guérir,
Tant que l'air gonflera ma poitrine oppressée
J'aimerai comme j'aime et je saurai haïr.

Je marcherai debout dans la grande bataille,
En attendant mon tour serrant sous la mitraille
La main des compagnons engloutis par la mort,

Je n'attends rien du monde et vais à la lumière :
Nous saurons bien un jour qui le Maître préfère,
Du mutilé qui lutte ou du lâche qui dort !

EXTASE

A SULLY PRUDHOMME

Comme un fourmillement de femmes bien parées
Marchant un jour de fête au milieu d'un pré clair,
Les étoiles, ce soir, les étoiles dorées
Penchent en s'éveillant leurs beaux yeux sur la mer :

Et leur regard sans fond m'enveloppe et m'attire
Comme un fleuve indomptable où l'on glisse emporté :
Pourquoi me faire signe, et pourquoi me sourire ?
Je vais, je vais à vous, filles du ciel d'été !

Me donnerez-vous bien, pâles enchanteresses,
L'éblouissant trésor que vous m'avez promis
Quand j'implorais tout bas les furtives caresses
Que vous jetez au front des chênes endormis ?

Derrière ces rayons frémissant dans les nues
Cachez-vous les splendeurs qu'il faut à mon désir,
Ces pays lumineux, pleins de voix inconnues,
Où mon âme, où mes yeux se pourront assouvir ?

Qui sait ? La terre aussi, cette larme de fange,
Tombée un jour de deuil au travers des longs cieux,
Fait flamboyer de loin sa couronne d'archange
Dans la procession des astres orgueilleux ;

Elle aussi sait farder d'un voile de lumière
Ses forêts sans abri, ses océans sans port,
Et ses villes de crime, où la peste et la guerre
Servent incessamment sa pâture à la mort.

Ainsi que moi pourtant, sur le bord des planètes,
Les yeux dressés vers elle, et s'essuyant des pleurs,
En la voyant passer, de crédules poètes
N'y rêvent que chansons, amours, danses et fleurs !

Vous brillez, vous tournez, mentiriez-vous comme elle ?
L'homme fut si trompé qu'il devient méfiant.
Peut-être n'êtes-vous qu'une insulte nouvelle,
Qu'une ironie errante au bord du firmament !

Peut-être n'êtes-vous qu'un amas plus infâme
De générations plus hideuses que nous,
Qu'un théâtre plus grand des tortures de l'âme,
Mieux rempli de bourreaux, de lâches et de fous !

J'y veux voir, j'y verrai ! Quel qu'en soit le mystère,
Je sens d'amers plaisirs à le vouloir lever;
L'heure de la poursuite est l'heure où l'on espère ;
Tant que l'ombre résiste, on y peut tout rêver.

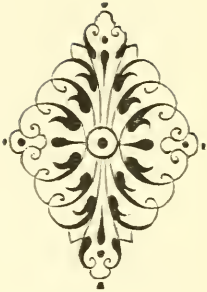
Quand l'enfant a grandi sous sa robe étouffante,
Il en pousse du pied les lambeaux odieux :
Je hais tout le connu, tout l'inconnu me tente.
J'abandonne ce monde, et je vais trouver mieux !

Si vous m'avez trompé, si la haine et le doute,
Comme nos murs de boue, hantent vos palais d'or,
Sans surprise et sans peur je reprendrai ma route :
Dans l'insondable azur on peut monter encor !

L'esprit humain ressemble au bon cheval de guerre
Qui marche devant lui sans mesurer ses pas :
Il peut broncher demain comme il broncha naguère,
L'obstacle le retarde et ne l'arrête pas.

Par delà vos clartés, fleurs de la nuit splendide,
Dans ces gouffres de brume à mes yeux entr'ouverts,
Je jetterai sans fin mon espérance avide
Au travers des secrets du vivant univers;

Jusqu'à l'heure bénie où, reposant ma tête
Dans la sérénité de mon premier séjour,
Je m'assiérai, joyeux, à l'éternelle fête
De la vérité pure et de l'unique amour !



PASQUETTA

PASQUETTA

POÈME

A MADAME SABATIER-UNGHER

CHANT PREMIER

I

PRINTEMPS ! printemps ! l'Arno, soulevé dans ses rives,
Vers la mer à grand bruit porte l'eau des glaçons ;
On sent monter partout des verdures craintives
Comme un désir aux yeux des timides garçons,
Et les cimes d'azur que l'Apennin déplie,
D'un long voile abritant la Toscane endormie,
Au bruit des vents grondeurs ferment ses horizons.

II

Les ceps aux bras lascifs, semés de perles blanches,
Grimpent en se tordant jusqu'aux plus hautes branches
Où la lumière chaude enivre les oiseaux;
L'olivier rude et gris agite son front pâle
Comme un vieillard qui fuit le penser de ses maux,
Et, dans l'atelier sombre où forge la cigale,
Les seigles pour l'été tissent de blonds manteaux.

III

Printemps! printemps! printemps! la nature immortelle
Rougit, après trois mois, de sa stérilité,
Et le soleil viril à sa grande mamelle
Porte le lait joyeux de la maternité:
Humanité, debout! à l'œuvre, chêne et rose!
Croissez, pensez, vivez, malheur à qui repose!
Le squelette a frémi dans sa bière agité.

IV

Combien, sur l'herbe humide, au penchant des ravines,
S'ouvriront de bluets, et combien d'aubépines?
Les nids s'empliront-ils dans la paix des buissons?
Ainsi qu'un long essaim de mouches inquiètes
S'échappe de la gerbe à la fin des moissons,
Autour du front blanchi des tranquilles poètes
Combien volera-t-il de nouvelles chansons?

V

Le sculpteur verra-t-il son imposant cortège
De fils obéissants joindre leurs mains de neige
Sur la tour formidable à l'ombre d'une croix ?
Combien entendra-t-on de baisers sous les treilles ?
Combien de nouveau-nés, mordant leurs petits doigts,
Les bruns marins, penchés sur leurs femmes vermeilles,
Berceront-ils du pied devant leurs seuils étroits ?

VI

De tout ce qui naîtra Dieu seul saura le nombre ;
Enfants, bourgeons, épis, rêves de joie ou d'ombre,
Lui seul verra monter tous ces germes heureux !
Comme des ouvriers qui reçoivent leur tâche,
Sans savoir pour quelle œuvre, hommes, forêts et cieux,
Chacun de leur côté, travaillent sans relâche :
Le maître qui les paye a su penser pour eux !

VII

Printemps ! printemps ! printemps ! Oh ! la fille charmante !
Ses yeux, doux et mutins, riaient dans ses cheveux,
Comme au travers des joncs frétille une eau courante
Où se noie en passant le frelon curieux.
On l'appelait Pasqua : sa mère, une pauvresse,
Au prône, un jour de Pâque, en chuchotant sa messe,
L'avait laissé tomber dans l'encens des saints lieux.

VIII

Dans le vert Mugello cheminait avec elle
Un garçon maigre et brun, le fils de Bondoné;
Chacun d'eux ignorant comme une sauterelle
Depuis quelle semaille il pouvait être né :
Peut-être pensaient-ils qu'au delà des montagnes
Tourne un autre soleil sur d'étranges campagnes.....
L'oranger de quinze ans paraissait leur aîné.

IX

Si vous avez aimé, vous en savez l'histoire,
Si vous avez aimé sans remords et sans gloire,
Quand votre âme éclatait comme un bourgeon au vent !
Plus tard l'homme sait trop ce que son cœur désire :
Ce cœur souillé se ferme, et, sur son front souffrant,
Il cloue un masque lourd fardé d'un faux sourire
Que l'âcre passion ne lève qu'en pleurant.

X

Les nids s'effarouchaient de leurs éclats de rire!
Criant à tout propos, puis, sautant sans rien dire,
Ils suivaient le hasard du sentier incertain :
Au moindre gué qui jase, au murmure d'un tremble,
Pour un méchant caillou tombé dans le chemin,
Comme des tiges sœurs qu'une haleine rassemble,
Ils se prenaient bien vite et se gardaient la main.

XI

Derrière eux, au doux bruit des saisons disparues,
Les vieillards, accoudés sur les rudes charrues,
Pensifs, séchaient leurs fronts du revers de leur bras;
Les femmes, à pas lents, tirant leurs quenouillées,
Sous leurs chapeaux flottants se souriaient tout bas,
Et, rougissant un peu, cherchaient dans les feuillées
Ces chastes étourdis qui ne se tournaient pas.

XII

C'étaient de longs combats à coups de primevères,
Des fuites sous les bois, de farouches colères
Qu'apaise une rançon de baisers bien sonnants,
Puis des repos subits où le couple timide,
A l'ombre, dans les yeux se regardait longtemps,
Comme un passant qui voit, courbé sur l'herbe humide,
S'éclaircir son image en des flots transparents.

XIII

On faisait des projets, l'éternelle folie
Qu'on commet si bien seul, et mieux encore à deux,
Projets qu'une heure apporte et que l'autre heure oublie
Comme la mer qui joue avec l'éclair des cieux :
Quand on serait plus grand, on aurait, sous l'église,
Entre deux citronniers une chaumière grise,
Un gros chien pour garder les nourrissons peureux,

XIV

Quatre brebis à soi, se traînant dans la plaine,
Des brebis du bon Dieu, qui de lait et de laine
Fourniraient à foison tous les pays connus...
Le haut soleil pourtant, monté sur les collines,
De son sourire ardent couvait les ingénus,
Le sable blond, criblé de lueurs argentines,
Pétillant et joyeux, chauffait leurs beaux pieds nus;

XV

Et l'alouette, errant au travers des nuées,
Le vert lézard, frôlant les feuilles remuées,
Le grillon, sautillant sous la bruyère en pleur,
Le chêne qui s'égoutte, et la jeune prairie,
A la fois saluant l'amour et le bonheur,
Mêlaient, dans une sainte et charmante harmonie,
Les gaîtés de la terre aux gaîtés de leur cœur!

XVI

Leurs chèvres, autour d'eux, promenant des clochettes,
Couraient, sautaient, mêlaient leurs barbes inquiètes,
Frottaient leur corne usée aux buissons, et broutaient;
Les boucs, graves et lents, dressant leur tête armée,
En paladins courtois sur le pré se heurtaient,
Et les agneaux gourmands dans l'orge clair-semée,
Tant que dure un baiser, en fraude s'écartaient.

XVII

Tout à coup Pasquetta s'arrête, cherche et crie :
« Carina! Carina! que devient l'étourdie?
Quelque jour, tu verras, nous perdrons le troupeau! »
Au vent le bouquet rose, au vent la blanche cape!
Un tintement s'agite au fond du Mugello :
Dans les sillons croulants la fillette s'échappe
Comme un caillou lancé qui rebondit sur l'eau.

XVIII

« Dans les blés, sans pudeur! je vous lierai, princesse,
Si votre pied cornu vous égare sans cesse;
Je vous lierai bien court comme un chien de deux mois,
Aujourd'hui, savez-vous? on vous peint votre image;
Traînez moins cette robe aux épines du bois :
Allons, le nez en l'air, l'œil vif et bon visage!
Regarde, mon Giotto, je la tiens, cette fois. »

XIX

Le pâtre était muet. Ses yeux, pleins de lumière,
Traversaient le vallon, les grands monts, la rivière,
L'inconnu sommeillant dans sa sérénité;
Dans ce torrent de bruits, d'ombres et d'étincelles,
Haletant, curieux, surpris, épouvanté,
Il se sentait au cœur trembler comme des ailes
Pour saisir de son vol l'ardente immensité :

XX

« Giotto, Giotto, dors-tu ? — L'Arno marche avec joie,
L'aigle, chargé d'éclairs, sans s'épuiser tournoie,
Dans l'air bleu le brouillard s'échappe pas à pas :
Où vont-ils ? où vont-ils ? — La méchante demande !
Crois-tu que les bergers s'embrassent mieux là-bas ?
Pour nous tenir tous deux, la vallée est bien grande :
Que t'importe une terre où je ne serais pas ?

XXI

« La blanche Carina d'ailleurs s'impatiente.
Au feu des bûcherons, dans la cendre fumante,
J'ai pris trois gros charbons qui noirciraient l'enfer,
L'ombre à propos descend dans l'herbe qui bourdonne,
Voici nos bons rochers qui tendent leur dos clair :
Mon beau petit saint Luc, implore la madone,
Qui descendra vers toi dans la fraîcheur de l'air !

XXII

— « Un baiser, Pasquetta ? — Non, pasteur de paresse,
Qui dormez tout le jour mieux qu'un maigre olivier ;
Après. — De suite ! — Après. — Je le prendrai, traîtresse !
— Défends-moi, Carina ! » Saisie à son collier,
La bête en vain s'effare et bêle avec furie :
D'un bond charmant l'enfant, derrière elle accroupie,
S'abrite de son front comme d'un bouclier.

XXIII

« Reste, cria Giotto, reste là, je t'en prie. »
Le groupe obéissant frémit sur la prairie;
Les sureaux blanchissants, l'ébénier, les lilas,
Secouaient alentour leurs grappes enchaînées,
Et les yeux de la fille, ouvrant leurs noirs éclats,
Montèrent au-dessus des cornes étonnées,
Comme des raisins mûrs dans les verts échalas.

XXIV

Oui, pauvre adolescent, oui, pâlis et frissonne,
C'est l'âcre amour du beau qui te gonfle le sein,
Vendange aux flots sanglants, bouillonnante à l'automne,
Qui brise sans pitié les amphores d'airain!
Sous ton doigt maladroit le dur charbon s'écrase,
Tous deux, peintre et modèle, errez dans votre extase,
Et vous n'entendez pas monter sur le chemin.

XXV

Vers vous, maigre et pensif, un homme s'achemine,
Longs cheveux étalés sous un bonnet vermeil;
Dans ses plis nonchalants sa robe florentine
Lui roule jusqu'aux pieds la splendeur du soleil.
Au joyeux groupe, à l'œuvre informe qui s'achève,
Ses doux yeux, au travers du voile de leur rêve,
Sourient, comme un ruisseau qui s'éclaire au réveil :

XXVI

« Que fais-tu là? » — Giotto trembla, Pasqua pourprée
Laisse en paix gambader la chèvre délivrée;
La voix de l'étranger lui tombait sur le cœur!
« Pâtre, veux-tu me suivre et venir à Florence?
Je te ferai conduire aux grands arceaux du chœur
De célestes agneaux défilant en silence
Sous les pieds blancs du Christ en robe de couleur.

XXVII

— « Seigneur, Pasquette et moi, nous n'avons qu'une mère,
La sienne. On rentre tard, et la nuit n'est pas claire;
Quelquefois on a peine à tenir le troupeau.
Je vivrai dans le val et j'y mourrai comme elle.
— Enfant, tu reviendras, tu seras riche et beau,
Et tu l'emmèneras, comme une demoiselle.
A son balcon sculpté chanter au bord de l'eau. »

XXVIII

La pauvrette surprise enveloppait son pâtre
De ces regards soumis, pleins d'amour idolâtre,
Que les femmes en pleurs font descendre des cieux :
« Il ment, fit-elle, il ment! Seigneur, tu peux le prendre.
Seul, il voulait déjà suivre l'Arno joyeux :
Je suis grande et bien forte, et je saurai l'attendre,
Pourvu qu'il m'aime encore, et qu'il soit plus heureux. »

XXIX

..... Quand le soleil roula, comme une hydre mourante,
Ses tronçons déchirés sur la plaine sanglante,
Un lourd cheval trottait loin de Vespignano;
En croupe, bondissant à chaque fondrière,
Aux flancs du cavalier serré comme un anneau,
Le chevrier pensif se tournait en arrière
Vers un groupe obscurci debout sur le coteau.

XXX

La nuit calme allumait ses plus tendres lumières;
Comme un groupe incertain qui fuit dans les clairières,
Les nuages muets, penchés avec langueur,
A pas lents défilaient sur les cimes lointaines,
Et le vent, tout chargé de rire et de fraicheur,
Qui berçait dans les bois le sommeil des verveines,
Séchait en murmurant les yeux du voyageur.

XXXI

Oh! qui saura jamais comment la voix des mères,
Les larmes du berceau, les cris des jeux bruyants,
Comment les noirs buissons, les oiseaux, les rivières,
Grossissent les pensers sous le front des enfants?
Comme un bois nouveau-né qui veut croître à la vie,
Et, pour prendre sa sève à la brise et la pluie,
Agite autour de lui ses bras impatients.

XXXII

L'enfant, de tous côtés respirant l'étendue,
Suivait les longs replis de l'horizon serein,
Et les reflets d'en haut sur la nuque tondue
Des moines attardés qui priaient en chemin;
Comme un bonsoir du ciel qui passe et qui console
D'invisibles clochers l'*Ave Maria* s'envole,
Les grillons fatigués endorment leur refrain :

XXXIII

Ces bruits, ces visions, cette immense harmonie,
Sources d'où vient l'amour et d'où vient le génie,
Jaillissant çà et là, se gonflaient en ruisseau,
Et grondaient sourdement sur l'âme fleurissante
Du pâtre échevelé qui sera le Giotto!...
Pasquetta? jusqu'au jour Pasquetta gémissante
Réva seule dans l'ombre où gisait son troupeau.

CHANT DEUXIÈME

I

O puissance fatale! ô génie! ô génie!
D'où viens-tu? qui t'envoie, étonnante folie?
Du sein toujours brûlant d'un Dieu toujours fécond
Au hasard tombes-tu dans les âmes ouvertes
Comme un gland, pris au bec de l'aigle vagabond,
Que les pics étonnés des montagnes désertes
Vont sentir tout à coup verdoyer à leur front?

II

Comme une jeune mère à peine délivrée,
En te reconnaissant, la terre déchirée
Tressaille dans l'espace et jette un cri d'orgueil!
D'où vient qu'en soi chacun t'appelle avec envie,
Mystérieux excès de la joie et du deuil,
Et jetterait au vent tous les jours de sa vie
Pour un lambeau de gloire étoilant son cercueil?

III

Pourquoi t'en vas-tu dire au pâtre de Lydie :
« Debout ! coupe un bâton ; debout, chante et mendie ;
Demande aux bois ta couche et ton vin aux ruisseaux ;
Tu n'auras d'autres yeux que ton âme sonore
Pour voir blanchir la mer et planer les oiseaux ;
Mais ta voix défendra dans vingt siècles encore
Tes grands dieux avant toi pourris dans leurs tombeaux ? »

IV

Pourquoi t'en vas-tu dire à l'enfant qui caresse
Sa chamelle accroupie au pied des dattiers verts :
« La mer, la mer de sang à l'orient s'abaisse,
Arrache-moi ce peuple aux soifs des longs déserts !
Quand tu seras lassé de ses lâches huées,
Sur l'âpre Sinaï tourmenté des nuées
Tu prendras dans la nuit le conseil des éclairs ?

V

« Phidias, au soleil fais enfanter la terre ;
Tout un peuple inconnu sommeille dans la pierre
Dont tes beaux Athéniens seront bientôt jaloux !
Toi, Démosthène, va mesurer sur la grève
Contre le cri des flots ton exorde en courroux !
Toi, Socrate, ô chercheur ! meurs, les yeux dans ton rêve,
Ton grand sourire au front, sans plier les genoux ! »

VI

Pourquoi vas-tu tirer sur le Tibre ou le Gange,
César de son falerne, Attila de sa fange ?
« Du bruit, du feu, du sang ! Glaive au poing, casque au front !
Au flanc des peuples neufs, écumantes montures,
Cavaliers de l'enfer retournant l'éperon,
Sans trêve et sans pitié fauchez les races mûres
Dans la plaine empestée où d'autres sèmeront ! »

VII

Pourquoi ? pourquoi l'été, pourquoi le vent d'automne ?
On n'a pas vu le maître, on fait ce qu'il ordonne :
Tous prêts, tous enivrés se lèvent sur-le-champ,
Tous, voyant devant eux fuir l'horizon immense
Où leur désir sans fin porte leur espérance,
Les uns, pris de fureur, d'autres, avec un chant,
Peinent sous le Destin qui les fouette en marchant.

VIII

La populace en vain les suit d'un œil stupide.
Comme des étrangers dont les enfants ont peur,
Les vieillards épuisés hochent leur tête aride ;
N'ont-ils pas tous raison ? Rien ne vaut le bonheur !
Et les femmes, penchant leurs gorges transparentes,
Pour ralentir le cours de ces âmes errantes,
Y jettent sans compter tous leurs baisers en fleur :

IX

Ces fleuves débordés, sourds aux cris de la plaine,
Engloutissent l'amour comme une épave humaine,
De pleurs et de regrets gonflés à chaque pas,
Et, ne sachant jamais sourire qu'aux étoiles,
Sur un lit écumeux roulent avec fracas
Vers le Grand sans limite, et vers le Beau sans voiles,
Mer de l'éternité qui les attend là-bas!

X

N'eût-il pas mieux valu pour ce beau pâtre rose,
Dont un passant du geste a dirigé le sort,
Qu'il grandît au hasard où son ruisseau l'arrose,
Dans la glèbe où sa vie eût fleuri sans effort?
N'eût-il pas mieux valu qu'il sentît en silence
Tour à tour se poser sur sa longue ignorance
Avec l'été la force, avec l'hiver la mort?

XI

Qu'il mêlât flot à flot son amour tout entière
A ce limpide amour de l'humble chevrière
Qui voulait s'écouler sur le même chemin,
Et qu'au même cadran comptant chaque matin,
A d'autres ignorants il transmît l'existence,
Comme une coupe d'or qu'on passe en confiance,
Après l'avoir goûtée, à son proche voisin?

XII

Non. Il faudra qu'il aille interroger sans cesse
La fleur qui lui sourit, le ciel qui le caresse,
L'ombre qui, sans rien dire, offre un lit au penseur,
Qu'il demande au front pur des vierges printanières
Comment le vol d'un rêve en trouble la pâleur,
Au froc déguenillé de l'ermite en prières
Comment ses grands plis lourds déploient tant de ferveur !

XIII

De ses secrets puissants la nature est avare :
Comme un voleur armé qui viole un coffre-fort,
Lentement, sans haleine, il faudra qu'il s'empare
Des formes, des couleurs qu'enferme son trésor,
Pour jeter à son tour sous la grande lumière
Des fantômes humains, plus vivants que leur père,
Dont l'immobilité méprisera la mort !

XIV

O montagnes d'azur, dormant sur l'étendue,
Gigantesques sapins, qui poussez dans la nue
Le roulis d'une mer suspendue à vos bras,
Quand Pasquetta s'en vient, amaigrie et souffrante,
Demander à la route un écho de ses pas,
Devant ses yeux gonflés, devant sa longue attente,
Arbres, clochers, maisons, ne vous abaissez pas !

XV

Dans le recueillement des muettes ogives
Ne lui laissez pas voir son peintre aux mains pensives
Peupler pieusement l'air du Campo-Santo,
Et, sous le vent de Dieu qui pousse en lui la flamme,
Comme un désespéré tordant le froid pinceau,
Jeter aux murs surpris les reflets de son âme,
Qui luiront sur les morts dans la nuit du tombeau!

XVI

Car elle sentirait avec son cœur d'amante,
Ce cœur à qui suffit l'amour pour l'éclairer,
Comme un rayon d'étoile à l'herbe transparente,
Quel amas de rivaux elle va rencontrer:
Tous ces spectres, hélas! ces ombres immortelles
Ont un regard si tendre et des robes si belles,
Qu'elle-même, en pleurant, les voudrait adorer!

XVII

Car elle comprendrait que ces pâles ascètes,
Dont il déchire encor la poitrine en haillons,
L'entraînent jusqu'au fond de leurs maigres retraites
Qu'un crâne décharné peuple de ses rayons;
Que ces martyrs, roulés dans l'arène sanglante,
Partagent avec lui cette ivresse effrayante
Qui chante à pleine voix sous la dent des lions;

XVIII

Que ces blonds chérubins, que ces anges timides,
Qui l'ont à leur festin comme un frère accueilli,
Dans le frémissement de leurs ailes candides
Emportent sa mémoire et le bercent d'oubli!
Quel soupir, Pasquetta, quelle voix d'amoureuse
Lui pourront rappeler l'extase merveilleuse
Que leurs violes d'or ont fait pleuvoir sur lui?

XIX

Qui lui rendra surtout ces fièvres d'espérance
Que la madone, ouvrant pour lui seul ses grands yeux,
Tout un long jour d'été lui jetait en silence
Aux chastes rendez-vous qu'ils prolongent tous deux?
La rose fraîche est laide auprès de ce sourire;
Après la voix de Dieu, qui lui pourra rien dire?
La terre est trop petite à qui peut vivre aux cieux!

XX

Trop petite, et pourtant il y faut redescendre!
La chute en est plus lourde à qui planait plus haut,
Et la réalité, quand on la fait attendre,
Arrache à sa victime un plus rude sanglot.
Le meilleur des aiglons connaît la lassitude;
La douleur grandissante avec la solitude
Ont bien des fois mouillé les yeux du grand Giotto;

XXI

Bien des fois il a pris son cheval à la bride,
Sentant venir à lui dans le vent du matin
Les reproches soumis de la fille timide
Et l'appel suppliant de son bonheur lointain :
O grandes lâchetés dont l'âme se compose!
L'avenir hypocrite, étendant sa main close,
Lui conseillait toujours d'attendre au lendemain.

XXII

Comme un bateau perdu, rebelle à son pilote,
Que le gouffre obstiné ressaisit et ballotte,
Il n'a pu s'arracher au divin tourbillon :
A chaque effort nouveau soulevant ses pensées,
Sans pitié l'a repris l'aveugle passion
Pour l'enivrer du bruit des œuvres commencées
Dans l'âcre volupté de la création!

XXIII

Ce soir, ce soir encor, que fait-il ? Les ténèbres
Depuis longtemps déjà, sur les dalles funèbres,
Ont effacé l'orgueil des blasons insolents;
Sous son front tourmenté le jour résiste encore,
Et, comme un amoureux dont les baisers tremblants
Vingt fois se vont reprendre aux lèvres qu'il adore,
Vers sa fresque vingt fois il retourne à pas lents.

XXIV

A peine a-t-il senti le frôler en silence
Deux ombres qui longeaient les paisibles arceaux :
Ce murmure pourtant lui rend la conscience,
L'aile d'un roitelet ride parfois les eaux.
Lentement, son regard retombé dans la vie,
Sous un rayon furtif de la lune éclaircie,
Poursuit, sans y penser, ces amants des tombeaux.

XXV

Dans ces lieux effrayants, qui s'égare à cette heure ?
La nuit bonne, ô Giotto! la nuit, ne sais-tu pas ?
Plus que celui qui rêve aime celui qui pleure;
C'est aux grandes douleurs qu'elle ouvre ses grands bras.
Cette ombre est l'orpheline, et cette ombre est la veuve :
Leur genou tressaillant heurte une pierre neuve
Qui porte, au lieu d'un nom, une empreinte de pas,

XXVI

Le pas mystérieux d'un voyageur céleste
Que la terre d'exil n'a retenu qu'un jour,
Plus qu'il n'en faut sans doute à l'affligé qui reste
Pour connaitre la route et la prendre à son tour.
L'enfant, aux durs éclats des sanglots de la mère,
Comme un espoir lointain mêle un bruit de prière
Dans l'encens des jasmins qu'elle effeuille alentour.

XXVII

Si tu ne connais pas ce deuil ni cette femme,
Pourquoi trembler, Giotto? Sous son cercueil mouillé
Pourquoi réveilles-tu, des yeux jaloux de l'âme,
Ce mort que, par hasard, on n'a pas oublié?
Tu sais bien qu'au matin chaque soleil essuie
Plus de pleurs ici-bas que de gouttes de pluie,
Et qu'à voir tous nos maux on mourrait de pitié!

XXVIII

Ne fallait-il donc plus, dans ta poitrine lasse,
Qu'un soupir d'inconnus, une plainte qui passe,
Pour faire déborder ton fleuve de douleurs?
Les voilà, les longs jeux de l'enfance envolée,
Les rires de Pasqua, les serments de bonheurs
Qui cherchent à la fois ta mémoire accablée,
Et c'est sur toi, Giotto, que tu répands ces pleurs!

XXIX

Car elle vient toujours, cette heure inattendue
Où l'ambitieux pâle et l'artiste inconstant
Voient tout à coup s'ouvrir, sous leur marche éperdue,
Le gouffre empoisonné de leur isolement;
Heure de désespoir, de remords, d'agonie,
Où l'on rendrait à Dieu son reste de génie
Pour un baiser de femme et pour un cri d'enfant!

XXX

On a dit à son cœur de se taire et d'attendre;
Mais quand sa voix se lève, il la faut bien entendre :
Un sanglot dans la nuit venge l'humanité.
Quels que soient ici-bas les biens qu'on abandonne,
L'argent, le doux repos, sa joie ou sa santé,
Il reste un bien meilleur que n'a vendu personne :
Le besoin éternel d'aimer et d'être aimé.

XXXI

Mais le bonheur humain n'est qu'un oiseau volage
Qui s'amuse un matin à chanter sur nos toits,
Et si l'on n'a pas su le surprendre au passage,
Rien ne promet qu'il vienne une seconde fois.
Qui n'a rêvé pourtant, sur le bord des années,
A remonter le cours de ces eaux déchaînées?
Qui n'a cru voir le Temps reculer à sa voix?

XXXII

Le grand homme à genoux baise dans la poussière
Les pieds endoloris du blanc crucifié :
« Seigneur, à te servir, j'ai mis ma force entière;
Je succombe, Seigneur, et j'implore pitié!
Laisse ton serviteur, après ta moisson faite,
S'il en est temps encor, prendre sa part de fête
A ce repas d'exil où tu l'as convié.

XXXIII

« Un ange abandonné là-bas meurt à m'attendre ;
Tu ne fus jamais seul, toi qui fus homme un jour,
Et tu sentais, au bruit de ta parole tendre,
Marthe, Marie ou Jean tressaillir tour à tour.
Pour ne pas succomber aux plaisirs de la terre,
N'avais-tu pas besoin de regarder ton Père ?
Je ne suis pas un dieu, pour vivre sans amour !

XXXIV

« Oui, ce mort est heureux qui reçoit dans sa bière
Les larmes d'une femme et les fleurs de l'été ;
Après l'avoir quittée il aime encor la terre,
Il sait pour qui prier dans ton éternité...
Seigneur, préserve-moi de la douleur cruelle,
Éloigne de ton fils cette honte éternelle
D'avoir pu laisser tout sans être regretté ! »

CHANT TROISIÈME

I

Comme autrefois, quand vient la blanche matinée,
Un murmure vivant s'éveille au long du bois,
La source aux bonds joyeux ne s'est pas détournée,
Dans l'écho du sentier on suit encor sa voix,
Et les taureaux cornus, qu'elle abreuve en leur route,
Tranquilles, balançant leur naseau qui s'égoutte,
Vers le ciel rajeuni beuglent comme autrefois.

II

Dans le vert Mugello rien n'a changé de place :
La même vieille vigne aux vieux piliers s'enlace
Sous le cloître désert qu'on traverse en montant,
La chapelle a gardé sa couronne de pierres,
Et du même côté le soleil, qu'on attend,
Comme un ami qui heurte aux vitres coutumières,
Appelle à coups discrets le hameau chuchotant.

III

Voici le gros cyprès, étalant son ombrage
Où le troupeau repu s'assoupissait en chœur,
L'oranger du voisin, dépassant le treillage,
Comme un long bras qui tend ses fruits au voyageur,
L'escalier caillouteux qu'ils gravissaient ensemble...
Giotto passe près d'eux, les cherche encore, et tremble :
Avant de le charmer son passé lui fait peur.

IV

Le vague souvenir, étendu par l'absence,
Qu'il avait emporté dans son âme d'enfance,
Pour l'humble paysage est devenu trop grand :
Déserteurs du foyer, qui rentrez l'âme lasse,
Trouverez-vous toujours, pour le dernier tourment,
Votre champ rétréci, votre maison plus basse,
Comme un nain qu'on rencontre où l'on cherche un géant ?

V

Il lui semble qu'un autre, un enfant maigre et pâle,
Qu'il a connu jadis et qui lui ressemblait,
Venait, semant au vent sa chanson matinale,
Paître ici des chevreaux brouteurs de serpolet ;
Qu'un autre accompagnait, des baisers à la bouche,
Une petite fille, avisée et farouche,
Qui battait les grands bœufs et qu'un merle troublait.

VI

Mais entre l'homme ardent qui travaille et qui souffre,
Et ce pâtre étourdi, ce fantôme étranger,
Tout un obscur passé s'entr'ouvre comme un gouffre
Qu'il ne peut plus franchir et n'ose interroger...
O nature! ô despote! en tes métamorphoses
Du cœur aux longs pensers, de l'arbre aux bourgeons roses,
De la brute ou de nous, qui sais-tu mieux changer?

VII

Le vent ronge la plaine et laboure la grève :
Leur rendra-t-il jamais tout ce qu'il leur enlève?
Nos lambeaux à nos pieds saignent sur le chemin.
Dans un seul de ces corps qui croient vivre et pourrissent,
Auberges de hasard qui crouleront demain,
Combien peut-il passer d'êtres qui se trahissent,
Héritiers ennemis d'un unique destin?

VIII

Que reste-t-il de vous, bambins toujours candides,
Chevaucheurs éternels du bâton de l'aïeul,
Dans ce tribun sanglant, dans ces chefs intrépides
Qui, vivant sans maison, dormiront sans linceul?
Cheveux noirs, cheveux blancs, âme forte, âme folle,
Où l'homme s'emportait, le vieillard se désole :
Sur le seuil ruiné l'écriteau reste seul!

IX

Oui, pense à toi, Giotto, pense à ton sort malade,
Tandis que le bouvier, sifflant et court vêtu,
Te frôle, sans chercher son pauvre camarade
Dans ce manteau de pourpre et ce front abattu;
Va, tu peux retrouver, sous la treille fleurie,
Ta madone à sa place et Pasquette embellie :
Ton cœur, ton cœur d'enfant, le retrouveras-tu ?

X

Où prendras-tu la joie, et ces clartés du rire,
Langue chère aux amants dès qu'ils ont trop à dire,
Pâle désespéré qui ne sais plus aimer ?
Crains-tu pas qu'à son tour, devant ce doux visage,
Où tu cherches encore un rêve à rallumer,
Comme tes yeux déçus devant l'humble village,
Ton âme avec terreur ne se sente fermer ?

XI

A grands pas, cependant, le voyageur se presse
Comme un lutteur en fièvre, altéré d'en finir,
Qui veut d'un coup descendre au fond de sa détresse,
Et déchirer le masque au stupide avenir!...
La cabane, ô Jésus! la cabane est ouverte :
Il entend haleter, sous la tonnelle verte,
La mère de Pasquette, et son rouet gémir.

XII

« Nanna ! » cria Giotto. — « Giotto ! » cria la vieille ;
Et pâle, et trébuchant vers la voix qui l'éveille,
Elle agite, à tâtons, ses deux bras étendus :
« C'est donc toi, mon enfant, j'ai l'oreille encor bonne.
Dieu saint ! moi qui croyais tous nos cierges perdus !
Donne-moi tes deux mains pour que je te pardonne,
Laisse-moi te toucher, car je ne te vois plus.

XIII

— « Pauvre mère !... Et Pasqua ? — Pasqua t'attend, fit-elle ;
Quand mes yeux m'ont quittée, ils la trouvaient bien belle,
Voici deux ans. Depuis, je connais la saison
A la fraîcheur de l'aube et l'odeur du gazon.
On s'accoutume au mal, mais aujourd'hui j'en pleure :
Tu dois être si grand, si charmant, à cette heure,
Et si joyeux !... — Ta fille ? — Elle est dans la maison. »

XIV

Et l'aveugle, en tremblant, de ses mains décharnées
Le retient : « Elle dort, elle dort, marche bas.
Elle est allée, hélas ! pendant bien des années,
T'appeler chaque soir sous les vieux acacias ;
Moi, je branlais mon front, sachant la vie amère,
Mais elle me disait : « Tu l'insultes, ma mère !... »
Ces enfants ont des cœurs qui ne leur mentent pas !

XV

« Parfois on murmurait pourtant, à la veillée,
Qu'elle semblait malade et prête à se flétrir,
Et depuis vingt longs jours, dans mes bras effrayée,
Sur son lit, sanglotante, elle espérait mourir.
Ce matin, tout à coup, j'entends ses cris de joie :
« Il vient, je l'avais dit, la Vierge me l'envoie ! »
Elle s'est rendormie, et tu vas la guérir ! »

XVI

Elle dort ! Sombre nuit, couvre la vieille mère,
Prends au moins le chagrin, si tu prends la lumière,
Cache-lui la langueur qui maigrit son enfant !
Elle dort ! On croirait une image de cire,
Si son âme à son front n'envoyait par instant
S'éteindre le reflet d'un rapide sourire,
Comme une lueur blême au cierge vacillant.

XVII

Oh ! comme la douleur grandit dans le silence !
Quand un geste, un soupir, une étreinte s'élance,
Les pleurs en leur chemin sont prompts à s'arrêter,
Mais devant ce lit blême où ne te voit personne,
Un par un, tes remords, sens-les, sens-les monter,
Tel qu'un malade écoute, en sa nuit monotone,
Goutte à goutte l'orage à sa vitre tinter ;

XVIII

Cherche aux plis de ce front quelle indomptable peine
L'a pu creuser ainsi comme une jeune plaine
Où les torrents d'hiver sont trop tôt descendus;
Compte tous les soupirs, les sanglots d'insomnies
Qui t'ont cherché dans l'air, et qui s'y sont perdus,
Les roses de l'amour que tu n'as pas cueillies,
Les baisers étouffés que tu n'as pas rendus.

XIX

« Pitié! murmure-t-il, ô ma blanche endormie,
Pitié! J'ai vu le fond de ma triste folie,
J'en sortirai de force, et la veux détester.
L'un sur l'autre appuyés, nous reprendrons la route,
Et je t'y conterai, si tu veux m'écouter,
Comme on apprend la vie, et combien il en coûte
Pour retrouver la paix qu'on n'eût pas dû quitter.

XX

« Non, Dieu n'est pas jaloux, dans ses calmes demeures
Où l'éternel soleil ne compte plus les heures,
De voir son œuvre bonne et ses enfants heureux;
L'homme attend le bonheur comme un pré sa verdure;
Rien ne lui défendit de confondre en ses vœux
L'amour du Créateur et de la créature:
Mon âme est assez grande et les tiendra tous deux! »

XXI

Et plus il la contemple, et plus il la voit belle,
Plus il sent remonter sa pensée avec elle
Vers le rayonnement du ciel intérieur :
« Qu'allais-je donc poursuivre en mes veilles perdues,
Quand l'idéal vivant, à mes côtés en pleur,
M'apportait à la fois, dans ses mains étendues,
L'amour et la beauté, la gloire et le bonheur ?

XXII

« Faudrait-il aux élus un plus profond sourire
Pour y puiser la soif de l'immortalité ?
N'es-tu pas la pudeur, n'es-tu pas le martyre,
La résignation et la virginité?
Qui fait trembler ton rêve à tes lèvres pudiques,
Si ce n'est pas l'écho des harpes séraphiques
Qui roule autour de toi comme un parfum d'été ?

XXIII

« Oui, dans mes bras humains tu vas bientôt descendre,
Ton front refleurira sous mes baisers joyeux,
Mais l'ombre du beau corps qui peut tomber en cendre
Siégera par avance au cercle des heureux ;
Si je t'aime, je veux que l'univers t'adore,
Et que les pèlerins, traînant leur pied sonore,
Viennent du bout des mers se courber sous tes yeux! »

XXIV

Et voici qu'à genoux, saisissant ses tablettes,
Comme sous un grand vent, de ses mains inquiètes
Giotto tremblant parcourt le rude parchemin ;
Et lentement, la triste et radieuse image
Au travers de son cœur jette un reflet divin
Comme l'étoile pâle inclinant son sillage
Dans l'océan muet qui l'élargit sans fin.

XXV

Midi, midi splendide autour de la chaumière,
Avec ses cris d'oiseaux, ses parfums, ses rayons,
Éclatait, et la vieille achevait sa prière
Quand le peintre laissa retomber ses crayons :
« Comme elle dort longtemps aujourd'hui ! fit la mère ;
C'est le calme du cœur qui monte à sa paupière,
Et les réveils sont doux quand les sommeils sont longs. »

XXVI

En ce moment, Pasqua, sous la lumière vive,
Frémit comme un rosier surpris par le matin,
Sans chercher à rouvrir ses grands yeux, attentive
A l'invisible appel de son rêve lointain,
Se souleva, sembla suivre un bruit de l'oreille,
Puis pâlit ; la voilà, la voilà qui s'éveille :
Impatient, Giotto saisit la maigre main.

XXVII

Un soupir répondit, doux comme une volée
De colombes dans l'air, ou comme un dernier bruit
De fruit mûr qui descend de sa tige ébranlée,
Un soupir, et l'enfant retomba sur son lit :
« Pasqua, réveille-toi ; je fus mauvais, sois bonne ;
Le coupable à son tour attend qu'on lui pardonne.
C'est Beppo qui revient, qui t'aime et te le dit ! »

XXVIII

Et sur le blanc visage où dort son espérance,
Pour trouver un baiser, une plainte, un seul mot,
L'amant blême jeta ses lèvres en silence...
Mais il n'en retira qu'un horrible sanglot :
La bouche de Pasqua n'avait rien pu lui rendre,
Et, dans ce doux roseau fatigué de l'attendre,
L'Amour, trompé sur terre, était monté plus haut !...

. . . . . .
. . . . . .

XXIX

Quand la sévère nuit d'un voile de silence
Étouffe par degrés les rires de Florence,
Devant Santa-Maria parfois viennent s'asseoir
Deux hommes en grand deuil, inclinés sous leurs rêves,
Que les derniers passants ne cherchent pas à voir,
Comme ces hauts sapins sanglotant sur les grèves
Dont le pêcheur troublé se détourne le soir.

XXX

Tous deux, l'un près de l'autre, accoudés sur la pierre,
Longtemps montent des yeux vers ces mers de lumière
Où naviguent en paix les mondes voyageurs,
Et l'immensité calme, ouvrant ses profondeurs,
Semble suffire à peine à leurs longues pensées,
Dans l'espace immobile et dans le temps chassées
Par l'ouragan brutal des humaines douleurs.

XXXI

Tous deux, les insensés, tous deux, pris dans la vie,
Ont voulu, pour combler leur âme inassouvie,
Saisir la gloire ensemble et la félicité;
Mais sous leurs doigts ingrats l'amour tombe en poussière,
Et, tout meurtris des coups de la réalité,
Trop petits pour le ciel et trop grands pour la terre,
Leur vol infatigable entre eux reste arrêté.

XXXII

Deux fantômes au loin, sur la pénible voie,
Qui n'ont pris ici-bas que la douceur d'un nom,
Deux femmes, l'œil en pleurs et le front dans la joie,
Devant eux cependant promènent le pardon,
Et leurs cœurs étonnés montent vers ce sourire
Comme les gouttes d'eau que le soleil attire
Dans le scintillement d'un paisible rayon.

XXXIII

L'une est Pasqua riante, et l'autre est Béatrice
Qui parfois, en pitié prenant ce long supplice,
Descendent, jusqu'à l'aube, escorter leurs amants;
Et leur bouche de miel, sonnant comme une lyre,
D'un récit angélique amuse leurs tourments,
Tandis qu'en leurs grands yeux par instants revient luire
L'effroyable splendeur des douze firmaments!

XXXIV

Peintre et poète alors dans leur tête profonde
Entendent en sursaut se lever tout un monde:
Sous les rimes d'airain s'écrasent les pécheurs,
L'Éternité s'entr'ouvre à la voûte éclatante;
Et le peuple étonné qui s'écarte avec peurs
Du blanc Giotto qui passe au bras du maigre Dante
Boit l'ivresse divine aux larmes de leurs cœurs!

Florence, 1862.

IDYLLES ET CHANSONS

(1874)

HYMNE

Je porte en moi l'âme du monde,
Du monde entier, du riche et mobile univers,
Ame agitée, âme féconde
Où des printemps hardis chassent les durs hivers!

La terre en qui je bois ma force
Me mêle à ses gaîtés autant qu'à ses douleurs,
Comme l'arbuste à frêle écorce
Qui vit de sa rosée et porte ses couleurs.

O misère! La froide brume
Appesantit mon rêve en inclinant les bois!
O splendeur! L'aube qui s'allume
Dans tous les plis du cœur m'illumine à la fois!

Hors de moi s'enfuit quelque chose
Sur le cours d'eau, sur l'aile errante des ramiers;
Elle s'ouvre en moi, blanche et rose,
La floraison d'avril qui rit dans les pommiers;

Avec les cimes balancées
Des sapins ténébreux qui gémissent en chœurs,
Se vont lamentant mes pensées,
Qui se dressent aussi vers d'étranges hauteurs;

Et le mot, le seul mot d'espace
Ouvre en mon crâne étroit de si vastes déserts,
Que l'hirondelle, bientôt lasse,
Regrette, à les franchir, l'immensité des mers!

En toi, par toi, Monde admirable,
Je vis, mêlant ma force à ton activité,
Suivant ta course infatigable
Sans peur, comme l'enfant par sa mère emporté.

Marchons! Quelqu'un doit nous attendre,
Je ne sais où. Marchons par l'espace et le temps,
Hélas! sans jamais rien comprendre
Au sublime labeur qui nous tient haletants!

I

LA CLEF DES CHAMPS

RÉVEIL

Debout, Poète, aux champs ! Aux champs, songeur inerte !
Fils du désespoir lâche et du lâche sommeil,
L'été laborieux chauffe la plaine verte :
Avec les paysans marche sous le soleil.

La Terre te dira, la Terre au bon conseil,
Sous quels efforts cruels de la charrue alerte
Une longue blessure en son flanc s'est ouverte,
D'où jaillira le blé murmurant et vermeil.

Regarde le faucheur haleter sous la gerbe,
La sarcleuse à genoux user ses mains dans l'herbe,
Toi qui veux travailler, toi qui croyais souffrir.

Des champs, pleins de rumeurs, des bois, pleins de silence
Si tu ne rentres pas tout chargé d'espérances,
Étends-toi dans ton coin, tu n'es bon qu'à mourir.

VOX MARIS

MER, éternelle Mer, source antique des rêves,
« Où prends-tu cette voix, cette éternelle voix
« Qui, tout un jour, couvrant le bruit des heures brèves,
« Attache nos pieds lents au sable nu des grèves,
« De vie et de repos nous enivre à la fois ?

« Où prends-tu ces soupirs, ces rumeurs étouffées,
« Qui, tout à coup, vers toi, précipitent les cœurs,
« Comme si dans les plis des vagues échauffées,
« Allait bondir encor l'essaim rieur des fées,
« Ou se dresser Vénus, ouvrant ses bras vainqueurs ?

« Qui t'enseigna le cri des passions amères,
« Le désespoir plaintif, le doute sanglotant,
« Comment chante l'enfant, comment pleurent les mères,
« Toi qui, devinant l'homme en toutes ses misères,
« Lui sais parler toujours la langue qu'il entend?

« L'humanité mobile et la terre féconde
« Semblent t'avoir admise en leurs entretiens sourds
« Pour grossir, à l'envi, ta musique profonde :
« Notre âme vit, notre âme ardente et vagabonde,
« Dans tes brusques sursauts de haines et d'amours !

« Le fier soldat n'a pas, sous l'atroce mitraille,
« Connu de hurlements, ni de fracas pareil
« A ceux des flots armés, quand, rangés en bataille,
« Ils chargent au galop l'écumante muraille
« Où leurs glaives aigus se brisent au soleil !

« Jamais, sur un lit d'or, une jeune maîtresse
« D'un baiser si profond n'entoura son amant,
« Qu'il n'en puisse oublier la triomphante ivresse,
« Quand le vent matinal sous sa lente caresse
« Éveille la chanson de l'abîme dormant !

« Et si l'ouragan hurle au travers des ténèbres,
« Comme un grand criminel fouetté par ses remords,
« Le vieillard, blanc d'effroi, sent frémir ses vertèbres,
« En écoutant monter dans ces appels funèbres
« Le râle amoncelé de tous les siècles morts !

« O Mer, n'est-ce pas toi qui nous redis encore
« Les frissons de la plaine et la plainte des bois,
« L'invisible babil des nids, joyeux d'éclore,
« Le grand fracas des chars dans la cité sonore ?...
« Mer, éternelle Mer, qui t'a donné ces voix ? »

*
* *

Comme un berger, le soir, qui rassemble ses bêtes
Et fredonne, en marchant, un refrain calme et doux,
Voici que, d'un grand geste écartant les tempêtes,
La Géante a courbé ses innombrables têtes,
Elle parle, et j'entends sa parole à genoux :

*
* *

« De quoi t'étonnes-tu, fragile créature ?
« Ne te souvient-il plus que le soleil et moi
« T'avons pétrie un jour dans mon écume impure ?
« J'ai porté le chaos dans ma large ceinture ;
« Le monde que j'ai fait s'agite sous ma loi.

« Non, tu ne peux compter, dans ta langue éphémère,
« Tout ce qu'il me fallut de jours laborieux
« Pour mûrir dans mes flancs le germe de la Terre,
« Ni quelle joie auguste emplit mon cœur de mère,
« Quand l'enfant espéré s'élança vers les cieux !

« Les astres qui passaient frémirent de surprise
« Quand, tout à coup, le peuple inconnu des grands monts
« En cercle, lentement, se leva sous la brise,
« Et dans mes flots troublés traînant sa robe grise
« Salua le soleil qui les baisait aux fronts.

« Et les fleurs, et les bois pleins d'odeurs et d'ombrages,
« Avant d'escalader les hardis horizons,
« Se nourrirent longtemps du sel de mes rivages;
« Les murmures qu'on voit courir dans les feuillages
« Ne sont qu'un souvenir de mes vieilles leçons.

« Après l'insecte, après l'aigle altéré de flamme,
« Et les lions vaillants, l'homme naquit enfin,
« Libre, buvant l'espace, et riant à la femme!
« Quand je vis dans ses yeux briller toute mon âme,
« Un vaste orgueil me prit : je refermai mon sein.

« Mais je vis, au milieu de mon œuvre vivante,
« Satisfaite, attentive à son moindre besoin.
« La nue, aux urnes d'or, ma docile servante,
« Chaque jour vient puiser dans ma fraîcheur mouvante
« La vie et la santé qu'elle répand au loin.

« Ma brise l'accompagne et l'aide en ses ouvrages;
« Toutes deux, au retour, me content, le matin,
« Ce qu'elles ont trouvé dans leurs féconds voyages,
« Si ma race prospère, et ce qu'il faut d'orages
« Aux sillons altérés où doit fleurir le pain.

« Les fleuves agités, les discrètes rivières
« Ne s'endorment jamais dans la paix de mes bras,
« Sans m'avoir répété les rondes familières,
« Et les bruits de travail, et les clameurs guerrières
« Dont leurs échos pensifs se sont chargés là-bas!

« C'est ainsi qu'en mon sein lentement s'amoncelle
« L'admirable trésor des rires et des pleurs;
« Toute âme, entrant chez moi, s'y trouvera chez elle;
« Pour parler aux heureux ma joie est éternelle,
« J'ai des compassions pour toutes les douleurs.

« Seule aussi, je connais la formidable histoire
« Des temps qui ne sont plus et des peuples divers;
« Et le savant, debout sur le haut promontoire,
« Peut lire, en lettres d'or, au fond de ma mémoire,
« Le poème sacré du naissant Univers.

« Pour vous tous, j'ai gardé mon amour maternelle;
« Naissez, vivez, aimez sous le Soleil de feu !
« Devant l'Humanité nous faisons sentinelle,
« Lui, l'invincible époux, moi, l'épouse fidèle,
« Lui, l'œil éblouissant, moi, la bouche de Dieu ! »

LA CITERNE

Le matin limpide a blanchi les dalles.
Du haut des faubourgs, vers l'immense puits,
De loin, on entend traîner à longs bruits
Un cliquetis sec d'agiles sandales.

Les bras nus, les yeux chargés de sommeil,
Sous le tissu frais redressant leurs bustes,
Sur le marbre usé les filles robustes
S'attroupent en rond, buvant le soleil.

Rires pétillants, babils et tapages,
Comme une flambée, éclatent dans l'air,
Tandis qu'à tâtons, dans leurs noirs voyages,
Se choquent les seaux de cuivre et de fer.

Chaque seau remonte, heurte la margelle,
L'eau vive a bondi sur les pavés durs...
Un grand flot de joie à l'instant ruisselle
Sur les cœurs lavés des rêves impurs.

IDYLLE

A ANDRÉ THEURIET

DROITS dans l'air bleu, les pins robustes, à la file,
Ouvrent en paix leur sombre et large parasol
Qui lance au loin, parmi les poussières du sol,
Des archipels d'ombre immobile.

Sous le dôme feuillu chante, la serpe en main,
De ses jarrets hâlés serrant l'écorce dure,
A pleins poumons, comme un marin dans sa mâture,
Chante le bûcheron romain.

Jeune et sans peur, il coupe au flanc des branches rousses
Les pommes aux grains d'or par l'amande entr'ouverts,
Dont la chute pesante écrase les thyms verts
Et les cigales sous les mousses.

D'en bas, le suit de l'œil sa femme assise au frais,
D'un grand œil large et noir comme un œil de génisse ;
Et l'épouse puissante, en chantant, peigne et lisse
Le flot de ses cheveux épais,

Tandis qu'aux plis pourprés de sa jupe de laine
Roule un bel enfant nu qui trébuche, et qui court
Dans les buissons meurtris ramasser le fruit lourd
Qu'il soulève et porte à grand'peine.

Riant, à pas muets, il revient, le mutin,
Jette son grand fardeau sur sa mère, et se sauve.
Deux fois la nonchalante a dressé son cou fauve,
Pour le saisir levé la main.

Enfin elle l'enlace. Il résiste, il trépigne,
Se débat, comme un faon dans les filets étroits :
Les pendeloques d'or déchirent sous ses doigts
L'oreille en feu qu'il égratigne.

Les cheveux dénoués hors du peigne d'émail
Ruissellent, comme l'onde aux racines d'un saule.
Les colliers sont brisés qui tintaient sur l'épaule,
Les triples colliers de corail,

Et, pareils au sang clair qui jaillit sous l'épée,
S'éparpillent les grains d'écarlate joyeux,
Dans les plis de la robe ouverte devant eux
Répandant leur troupe échappée.

Mais l'enfant, de plus belle, avec de grands éclats,
Jusqu'au bout de la course à les suivre s'obstine :
Pour atteindre le fond de la brune poitrine,
Il pousse, il tire des deux bras.

Rubans, lacets et nœuds sautent à l'aventure;
Le corsage à la fin éclate tout entier,
Comme une écorce d'or craque sur le sentier
Révélant sa châtaigne mûre;

Et se dressent soudain, en pleines majestés,
Pareils aux chastes seins de la grande Cybèle,
Deux seins, hardis et forts, dont le marbre étincelle,
Prêts aux longues maternités.

Dans les arbres prochains, sur la branche qui ploie,
Sonne un rire de père et d'époux orgueilleux :
Le silence divin endort les vastes cieux,
Nul écho n'a surpris leur joie.

Seule, en son lit sans ombre, au loin la mer d'azur
Avec un lent soupir par instants se soulève,
Et ramène un flot las qui traînait sur la grève,
Sans agiter le sable impur.

Castel-Fusano.

EMBRASEMENT

Comme la gueule en sang d'une large fournaise
Qui s'ouvre tout à coup dans un noir carrefour
Et crache des torrents de fumée et de braise
Sur les pavés rougis qui craquent alentour,

Brusquement, le Soleil dans l'horizon éclate,
Furieux, et, trouant les montagnes de fer,
Vomit, à grosse écume, une lave écarlate
Qui roule au grand galop dans les rocs, vers la mer.

Les nuages surpris se heurtent pêle-mêle
Sous le fouet des rayons qui jaillissent contre eux,
Et, tels que des manteaux déchirés par la grêle,
Trainent, éparpillés, leurs lambeaux poussiéreux.

Du feu! Du feu! Tout croule en l'incendie immense,
Rocs aigus, îlots plats sous les roseaux nageant,
La ville au loin qui sent dans la flamme en silence
Fondre ses ponts de marbre et ses clochers d'argent.

Comme un cuvier bouillant la lagune étincelle,
Et les longs avirons, éclatant par les airs,
Dans le brasier qui coule aux flancs de la nacelle
S'allument en cadence et pleurent des éclairs.

O splendide, ô vivante, ô divine lumière,
Dans cet embrasement de l'univers joyeux,
Prends l'homme aussi, prends-moi; voici mon âme entière,
Toute, je te la livre, ô Soleil radieux!

Loin, bien loin, aussi loin que tes flèches vibrantes
Brisent la nuit stérile et vont ouvrir des yeux,
Jette-la, trempe-la de tes clartés puissantes
Dans la pourpre des mers et la pourpre des cieux,

Afin que, retombée aux ombres de la vie,
Elle épande à son tour, sans jamais s'épuiser,
Les trésors de chaleur qui l'auront assouvie
Dans la force et l'éclat de ton dernier baiser!

Lagunes de Torcello.

A L'IMPRUNETA

A l'Impruneta les filles sont belles :
Des ailes aux pieds, dans l'œil du soleil,
La tête aux aguets comme les gazelles,
Le sein droit et fier aux rosiers pareil.
A l'Impruneta les filles sont belles!

A l'Impruneta les gars sont hardis :
Chevelure éparse où la brise joue;
Ils seront soldats, pâtres ou bandits;
Une pourpre chaude allume leur joue.
A l'Impruneta les gars sont hardis!

A l'Impruneta l'église est étroite :
Le curé subtil range prudemment
Ses filles à gauche et ses gars à droite :
Il sait que le fer va vite à l'aimant.
A l'Impruneta l'église est étroite!

A l'Impruneta l'office est bien long :
Les filles, les gars, embrouillant les psaumes,
Cherchent de côté, bâillent au plafond ;
Les fleurs à l'encens mêlent leurs aromes.
A l'Impruneta l'office est bien long !

A l'Impruneta la campagne est verte !
Les filles, les gars, aux derniers versets,
Bondissent, par couple, à la porte ouverte ;
Sous les bras pressants craquent les corsets.
A l'Impruneta la campagne est verte !

A l'Impruneta l'amour va bon train
Dans les sentiers creux aux senteurs de fraise ;
Le curé subtil y perd son latin :
On s'aime à quinze ans, on s'épouse à seize.
A l'Impruneta l'amour va bon train !

SERMENT

La nuit d'août d'astres fourmille,
Les prés chauds sont pleins d'odeurs,
Les couples, sous la charmille,
Roucoulent avec ardeurs.

L'amant dit : « Vois donc l'étoile
Qui sourit, fixe, là-haut !
Son feu sûr guide la voile
Du tranquille matelot. »

L'amante dit : « Qu'elle est belle !
Chaque nuit, entre tes bras,
Je veux la voir, sœur fidèle
D'un amour qui ne meurt pas. »

— « Je n'aimerai, je le jure,
Que toi seule! » dit l'amant.
— Et l'amante : « Étoile pure,
Sois témoin de ce serment! »

— Dieu d'amour! L'étoile blanche
Les entend et répond : « Oui, »
Comme un beau lis sur la branche
Tremblant dans l'air ébloui.

Alors le couple s'enlace
Dans un baiser affolé!
Puis, il cherche dans l'espace...
Son étoile avait filé.

SAISON NOUVELLE

Sans bruits, sans bruits, dans les fourrés brûlants,
Vive au travail, la jeune sève
Bondit au corps des sapins, gonfle et crève
L'étroit corset des bouleaux blancs.

Sans bruits, sans bruits, mille roses vermeilles
S'ouvrent dans les buissons naissants;
Le fin babil des bourgeons grandissants
Est trop subtil pour nos oreilles.

Fécond silence où le Printemps se plait!
Seul, parfois, dans la feuille sourde
Craque un bois sec qui, d'une chute lourde,
Écrase l'herbe... puis se tait!

C'est le bruit court, cassant, aux échos graves,
Que le penseur dans son cerveau
Entend gémir, au temps du renouveau,
A travers ses rêves suaves,

Le râle éteint, le lamentable effort
Des vieilles, des hautes pensées
Qui fleurissaient dans nos saisons passées,
Et qui descendent vers la mort!

LA FONTAINE

SONNET

A EMMANUEL LANSYER

Comme un serpent agile effleurant le gazon,
D'un bond la source échappe à sa nuit souterraine,
Vers la mer, vers la mer se lance à perdre haleine,
Folle et babillant d'aise en un libre horizon.

A ce bruit frais qui tinte au pied de leur maison,
Les femmes ont couru sur la dune incertaine,
L'urne au front, vers la cuve où la vive fontaine
Déjà dans le granit retrouve une prison.

Goutte à goutte, l'eau pleure au fond du grès qui penche,
Tandis qu'elles, debout, le bras nu sur la hanche,
Écoutent vaguement ces sanglots ralentis,

L'œil fixé dans le bleu mouvant des hautes lames
Que le vent pousse au large avec leurs jeunes âmes
Vers des cieux inconnus et des marins partis!

Baie de Douarnenez.

VIEUX ÉPOUX

Au fond du ravin sec où, dans les pierres blanches,
Trois blêmes oliviers traînent leurs pieds poudreux,
Sur la pente exposée au vent des avalanches,
Une vieille, un vieillard, près d'une hutte en planches,
Côte à côte, à genoux, seuls, travaillent tous deux!

Ridés, maigris, hâlés par les longues années,
Ils travaillent, muets sous la rude chaleur,
Ils fouillent de leurs mains jaunes et décharnées,
Haletants, sans repos, ces glèbes obstinées
Qui n'ont jamais livré le pain qu'à la douleur.

Couple autrefois superbe après les épousailles!
Comme ils marchaient alors, fiers dans les grands sillons,
Lançant leur chanson fraîche au-dessus des broussailles!
Quels fracas de baisers, quelles folles batailles
Effaraient devant eux les vols noirs d'oisillons!

Quatre enfants se roulaient nus dans l'herbe prochaine,
Quand, s'asseyant à l'ombre étroite du vieux mur,
La jeune mère ouvrait encor sa robe pleine
Au dernier-né si vif et qui, sans prendre haleine,
Buvait, buvait, pendu des deux poings au sein mûr.

Ces enfants, où sont-ils? Quand la grappe est bien blonde,
Le vendangeur la coupe en chantant tra la la!
O Destin matinal, que tu fais bien ta ronde!
Les fils? Ils ont sombré sous la mer vagabonde.
La fille? On l'a volée... Et les vieux restent là!

Mais comme deux ormeaux cramponnés à la crête
D'un cap rasé, devant la formidable mer,
S'enlacent en silence aux coups de la tempête
Et, pliant à la fois, sentent leur vieille tête
S'élaguer de niveau comme au tranchant d'un fer,

Toujours on les a vus, d'une même attitude,
Enchaînés au labeur, enchaînés à l'amour,
Attendre, en se courbant, la lente lassitude
Qui, d'une main égale écrasant leur dos rude,
Les livrait au Destin plus brisés chaque jour.

La terre, devant eux entr'ouverte et vorace,
Par degrés les rappelle entre ses bras jaloux!
Tant qu'ils ont pu, voûtés, mais debout, sur la place
Ils ont lutté. Saisis enfin d'un froid de glace,
Ils sont tombés, tremblants, sur leurs maigres genoux.

Restez ainsi, restez, martyrs! Comme une cendre
Qui croule à bas d'un coup au seul toucher de l'air,
La Mort, la bonne Mort qui se fit bien attendre,
N'aura qu'à vous pousser du doigt pour vous étendre
Sur ce roc qui vous fut si cruel et si cher!

Des voisins ramassant vos pioches ébréchées
Creuseront, sans rien dire, aux fraîcheurs d'un beau soir,
Un grand trou sous le corps des victimes couchées,
Comme on fait au soldat, dans les herbes tachées,
Son lit d'honneur sous l'arbre où le coup l'a fait choir.

Le monde à d'autres saints garde ses chants de gloire.
Qui parlera de vous, quatre jours écoulés,
Sinon ce gros voisin, l'aubergiste aux mains noires,
Qui bavarde là-bas, embrouillant vingt histoires,
La cruche au poing, devant les piétons attablés?

Ah! moi, j'en parlerai! Moi, le fuyard des villes,
Moi, le Parisien pâle en quête de santé,
Las de voir parader des orgueils imbéciles,
Et le sale troupeau des passions stériles
Voler son nom sublime à l'amour insulté!

Car, ainsi qu'une fleur rare, exquise, sauvage,
La fleur du bonheur simple et des fortes amours,
J'ai cueilli sur ma route, en tressaillant, l'image
Du vieux couple penché sur son antique ouvrage,
Sans plainte et sans espoir, sous les soleils trop lourds;

Et la fraîcheur salubre à mon âme enfiévrée
A monté tout à coup, dans un souffle plus pur
Que le vent des glaciers sur la neige empourprée
Dont s'emplit à longs traits la poitrine altérée
Du chasseur de chamois droit, là-bas, dans l'azur !

Mont Saint-Gothard.

ÉTOILES FILANTES

Par milliers, ce soir, les étoiles blanches,
Comme des fruits mûrs détachés sans bruit
Qu'un vent frais secoue au travers des branches,
En larmes d'argent tombent dans la nuit.

Les unes, d'un bond, inertes et lasses,
Plongent lourdement sous l'horizon noir;
D'autres, au hasard, battant les espaces,
Se croisent longtemps avec désespoir.

Quel ennui vous pousse à changer de routes,
Quelle ardente soif de séjours meilleurs?
Dieu, que vous cherchez, vous reçoit-il toutes,
Sœurs de mon angoisse, ô mes chères sœurs?

SÉPULTURE

A ARMAND SILVESTRE

J'AI l'horreur de ces grands, de ces froids cimetières
Plus blancs qu'un dortoir d'hôpital,
Où les morts à l'étroit s'étouffent sous les pierres
Dans un pêle-mêle brutal;

Où les croix de fabrique et les gros mausolées
Écrasent sottement les os,
Dans des murs de prison, loin des maisons peuplées,
Loin des arbres, loin des oiseaux!

Quand je mourrai, je veux, sans pleurs ni litanie,
Qu'on m'enterre vite au soleil,
En plein air, sur la pente où j'aurai, dans ma vie,
Déjà connu le bon sommeil.

Nul marbre n'effraira le passant, à nuit close,
Ni son cheval prêt à hennir.
Ceux qui savaient m'aimer sauront où je repose,
Sans guide ils y pourront venir.

Et la Nature alors, travailleuse éternelle,
Fera son œuvre sans effort;
Après tant de combats je ne veux plus contre elle
Me défendre au sein de la Mort.

Je ne veux pas, cadavre inutile, en ma bière
Lentement pourrir à regrets;
La rosée au matin mouillera ma paupière,
Je suivrai l'aile des vents frais!

Je vivrai! Je vivrai dans les puissantes gerbes
Qui fleuriront, qui nourriront
Les robustes garçons et les filles superbes,
Qui grandiront, qui s'aimeront!

Mon sang ira jaillir en corolles pourprées
Sur le flot joyeux des blés verts,
Les rossignols diront dans les molles soirées
Des chansons qui furent mes vers!

Et s'il passe par là, s'écartant de la fête,
Un couple d'amoureux, la nuit,
Sans effroi, sur ma cendre, et sans tourner la tête,
Ils pourront s'asseoir loin du bruit,

Et, les mains dans les mains, devant la lune claire,
Ivres de la vie, à leur tour,
Défier l'avenir, comme j'aimais à faire,
Dans les extases de l'amour !

J'ai l'horreur de ces grands, de ces froids cimetières
Plus blancs qu'un dortoir d'hôpital,
Où les morts à l'étroit s'étouffent sous les pierres
Dans un pêle-mêle brutal,

Où les croix de fabrique et les gros mausolées
Écrasent sottement les os,
Dans des murs de prison, loin des maisons peuplées,
Loin des arbres, loin des oiseaux !

CHANT DE PÊCHEURS

Eho! Eho! Tous, en mesure,
Courbés sur le câble, et criant,
Par saccade, au long mât pliant,
Les pêcheurs hissent la voilure.
Eho! Eho! Rudes labeurs!
Le ciel rit dans la mer dorée,
Sur le quai blanc bat la marée,
Caressant la barque attirée...
Oh! le chant triste des pêcheurs!

Eho! Eho! Rythme sauvage,
Plein d'angoisse, plein de sanglots,
Rythme appris, au désert des flots,
Des bouches rauques de l'orage.

Eho ! Eho ! Les travailleurs,
Rouges, suant, geignent sans trêve ;...
Une brise agile se lève,
Balaie, en chuchotant, la grève...
Oh ! le chant triste des pêcheurs !

Eho ! Eho ! Fracas du gouffre
Où sombrent les vaisseaux perdus !
Gémissements des rocs fendus
Par la foudre aux senteurs de soufre !
Eho ! Eho ! Que de douleurs !
L'eau joyeuse, comme une amante,
Enlace la proue écumante,
S'impatiente, se tourmente...
Oh ! le chant triste des pêcheurs !

Eho ! Eho ! Des pleurs, des râles,
Étouffés par l'ombre et la mer ;
On entrevoit, sous un éclair,
Des bras tendus, des têtes pâles !
Eho ! Eho ! Femmes et sœurs,
Portant les enfants sur l'épaule,
Battent des mains, du haut du môle,
Quand la barque fuit vers le pôle...
Oh ! le chant triste des pêcheurs !

RÉPONSE DES FLOTS

Les femmes des matelots
Sont assises sur la dune.
Elles jettent dans les flots
Des galets au clair de lune :

« Mer cruelle, réponds-nous !
Où sont-ils, ceux que tu berces,
Nos bien-aimés, nos époux ?
Mer sombre aux lueurs perverses ! »

Sous les chocs étincelants
Du caillou dur qui la brave,
La Mer tire de ses flancs
Un sanglot profond et grave .

« Pourquoi m'interrogez-vous ?
Bien loin, bien loin, pauvres femmes,
Vos bien-aimés, vos époux
Dorment en paix sous mes lames. »

MER ET CIEL

A AUGUSTE BARBIER

Si longtemps que la Mer, furieuse et déserte,
Puisse, à travers l'effroi de l'immensité verte,
Pousser la course des grands mâts,
Je sais qu'elle est bornée, et qu'un pied dans les fleuves,
Là-bas, mille cités, ceignant leurs robes neuves,
Aux matelots tendent les bras.

Les savants ont pesé la masse de ses ondes;
Aujourd'hui le pilote y peut perdre ses sondes,
Demain il touchera le fond.
Partout le roc est dur. Partout l'algue livide
Roulera les vaincus de l'orage homicide
Dans un linceul sûr et profond.

La mer n'étonne plus le vol de nos pensées;
J'entreprends en chantant les longues traversées
Comme l'oiseau qui voit le bord.
Le gouffre mugissant n'a rien qui me confonde,
Puisque aux deux bouts la Terre, immobile et féconde,
Fleurit dans la paix, et s'endort.

Peuples des jours anciens, ô races ignorantes,
Quand vous tombiez, le cœur déchiré d'épouvantes,
A genoux devant les flots bleus,
Oui, l'espace était beau, car il était sans bornes;
Vos terreurs, pour combler ces solitudes mornes,
Accumulaient en vain les dieux!

L'homme a grandi! Ses bras étreignent la Nature.
La vierge formidable a perdu sa ceinture :
Ils s'aiment sans honte et sans peurs.
Et Colomb, se penchant sur sa rame obstinée,
Et Newton, rappelant la marée étonnée,
Ont chassé nos rêves ailleurs.

La Mer, la grande Mer, désormais trop petite,
Ne peut plus contenir l'âme ardente qu'irrite
Tout obstacle et toute prison;
Le vent joyeux et fort qui déploira nos ailes
Monte; il ne souffle plus qu'aux plaines éternelles
Des firmaments sans horizon.

En haut ! En haut ! Les cieux restent libres encore.
Nul n'a trempé sa lèvre aux sources de l'aurore;
Les astres, semés d'océans,
Ne sont qu'une poussière en désordre amassée
Sur la route éclatante où la libre pensée
S'enfonce par essors géants.

L'Espérance est partie au fond des blanches nues;
L'extase et la terreur des choses inconnues
N'habitent plus dans notre jour ;
Mais d'étoile en étoile on peut toujours poursuivre
Ces spectres fugitifs dont l'attente fait vivre,
Le Bonheur, la Vertu, l'Amour.

En haut ! En haut ! Là dort cette sainte planète
Où les dieux fatigués que la terre rejette
Trouvent un exil respecté,
Où les beaux Immortels, nourriciers de l'Hellade,
Embrassent les vieux Saints, dont l'œil doux et malade
Leur enseigne la charité.

Océan, Océan, à ces pays sublimes
Oses-tu comparer tes risibles abîmes
Qu'en jouant fendent nos vaisseaux ?
Roi captif, pleure en paix dans ta prison glacée;
L'effroi de l'infini, la divine pensée,
Ont déserté tes belles eaux.

Mes yeux inassouvis par l'éclat de tes grèves
Dans un trou de mon toit voient flotter plus de rêves
Qu'en ton étroite immensité :
Le Ciel universel enveloppe le monde,
Et le Ciel ouvre à l'âme une route féconde
Vers l'insondable Éternité !

ORGUEIL

TERRE au sang généreux, mère des moissons mûres,
Quel homme, déchirant tes flancs épouvantés,
Ira compter du doigt dans leurs prisons obscures
Les germes endormis des récoltes futures
Que le Soleil réserve à nos Postérités?

Quel plongeur a percé tes gouffres d'épouvantes,
Océan inquiet, redouté des oiseaux?
Nul n'a vécu parmi tes peuplades mouvantes
Qui, dans leur firmament de vagues transparentes,
Comme des astres noirs voient courir nos vaisseaux.

Quel hardi pèlerin. Ciel aux clartés profondes,
A dépassé ton seuil? Quels regards ont pu voir
Jusqu'où le laboureur de tes plaines fécondes
Ensemença son champ d'étoiles et de mondes
Dont les épis luisants tremblent au vent du soir?

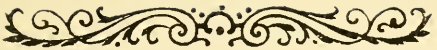
Nul n'a sondé non plus l'abîme de ton âme,
O vieille Humanité que rajeunit le temps;
Ce qu'il s'agite en toi de sublime ou d'infâme,
Je l'ignore; et nos mains n'ont pu toucher la flamme
Qui passe, sans s'user, des pères aux enfants!

En haut, en bas, partout le mystère est immense.
Celui qui vit en moi vaut le tien, ô Ciel clair!
La Terre a moins de fleurs que je n'ai d'espérance,
Et le doute orageux, et la rude souffrance,
Roulent des flots plus lourds et plus noirs que la Mer.

Va donc, autour de moi, l'homme chétif et blême,
Magnifique Univers, suis ton cours triomphal!
Tu ne m'écrases pas. Dès qu'il pense et qu'il aime,
Fier d'écouter aussi vivre un monde en lui-même,
L'atome te regarde et se sent ton égal!

II

L'AME EN FÊTE



DÉPART

Comme l'enfant bercé, sous les étoiles,
De chants guerriers par les vieux matelots
Sent, un matin, partir avec les voiles
Son cœur gonflé dans le sillon des flots;

Du fond du port aux odeurs somnolentes
Quand le jeune homme a longtemps écouté
Sur l'océan des passions hurlantes
Rouler au loin la forte Humanité,

L'amer dégoût du calme et de la grève
D'un bond l'arrache aux bras qui l'ont nourri;
Vers l'ouragan son désir le soulève,
Et ses aînés tremblent à son grand cri :

« Place! A mon tour, aventuriers sublimes!
L'immense vie est à moi comme à vous;
Plus d'une terre, au-dessus des abîmes,
Encore vierge, attend un mâle époux.

« Convive à jeun, je veux ma part de fête;
O mer bruyante, ouvre ton palais bleu,
Et verse-moi ce vin de la tempête
Qui fait le corps de fer, l'âme de feu!

« Je sonderai le fond des espérances,
D'un pied hardi j'aborderai la peur,
Et j'apprendrai ce qu'il faut de souffrance
Pour étonner la fierté d'un grand cœur.

« En mer! en mer! La douleur inconnue
Est un secret que je n'accepte pas;
La Mort sera l'amante bienvenue,
Si je l'embrasse en habits de combats! »

Il crie, il saute au fond de la chaloupe
Qui roule au flot sur sa quille de fer;
L'écume blanche a chanté sur la poupe,
La chaîne tombe : il part, pris par la mer.

Là-bas, luisant dans l'ombre comme un phare,
Là-bas se dresse un guide à son chemin :
La Liberté, qui sonne sa fanfare,
La Vérité, l'Art, sa lyre à la main.

Soufflent les vents! Esclave de sa tâche,
Qu'il trouve un port, qu'il meure ensanglanté,
Il a vécu! Son nom n'est plus d'un lâche.
Gloire sur terre et dans l'éternité!

LANGAGE D'OISEAUX

Sous le bosquet touffu que la lumière éveille,
Tout un camp de bouvreuils, fauvettes et pinsons,
Pillards, bavards, voleurs de grains, coureurs de treille,
Du bec et du gosier s'escrimant à merveille,
S'est abattu, lâchant d'insolentes chansons.

Vers eux, dans le gazon, d'une allure indécise,
S'en vient le beau cousin, sa cousine à son bras;
Au pied d'un vieux Bacchus, dans sa bergère assise,
Sur son rosaire usé penchant sa tête grise,
S'endort la bonne aïeule en marmottant tout bas.

Et la bande étourdie avec de grands coups d'aile
Jacasse à qui mieux mieux, flairant là des amours;
On ricane, on se moque, on siffle, on les appelle :
« Par ici, cher mignon; venez, ma toute belle!
Chez nous on est discret, car on aime toujours. »

Ils y vont, enivrés de leur jeune sourire,
A petits pas, glissant sous les lauriers discrets,
Rouges, main dans la main, ne sachant plus que dire;
Les orangers brûlants sucrent l'air qu'on respire,
Les deux cœurs en battant se sont sentis bien près.

Comme des écoliers blottis dans leur cachette
Étouffent dans leurs doigts des rires argentins,
Chaque oisillon retient sa faconde indiscrète.
Par tous les soupiraux de la feuille inquiète,
Vite, mille espions ouvrent leurs yeux mutins :

« Silence! dit le merle. — Ah! juste ciel! chuchote
La fauvette aux aguets, que lui va-t-il conter?
— Je connais la jeunesse, allez, fit la linotte;
Tous les violons neufs donnent la même note;
Sur leur bouche, à deux pas, vous l'entendrez tinter. »

A deux pas, en effet, sonna la note claire,
Note d'or qui prélude aux duos amoureux,
Le rire de la source avant d'être rivière...
Et le bois étouffa dans son chaste mystère
Le long frémissement du baiser savoureux.

Un baiser qu'on surprend, c'est un bon vin qu'on goûte.
Un verre bu, la fiole y passe jusqu'au fond.
Lestement nos cousins trottaient sur cette route,
Lorsqu'un vacarme horrible et des cris de déroute
Éclatent de nouveau sous le berceau profond.

On sifflait, on volait, on coupait la feuillée :
« Parbleu, dit le cousin, tous ces oiseaux sont fous.
— Mais pas trop, murmura la fillette effrayée,
Écoute ! » En cet instant la maman réveillée
Criait par le jardin : « Enfants, que faites-vous ? »

SOUVENIR ANTIQUE

A PUVIS DE CHAVANNES

Quand sur l'Ida fleuri, lente, la gorge nue,
De frissons amoureux troublant l'air virginal,
Cypris quittait, au bruit du ruisseau matinal,
Son char tout emperlé des larmes de la nue,
Parfois, devant le seuil de l'antre calme et frais
Où, sa cithare au flanc, sommeillait son Anchise,
Dans le gazon moelleux perdant ses pieds distraits,
La mère du sourire hésitait, indécise,
Et, regardant en paix son amant sommeiller,
L'admirait, l'adorait, n'osait pas l'éveiller.
La lumière glissante enflammait le visage
Du beau pâtre allongé sur la peau des grands ours;
Tel qu'un hêtre puissant baigné par son feuillage,
Son front mâle éclatait parmi ses cheveux lourds;

Tandis qu'elle, sentant sa gorge impatiente
Se gonfler comme un fruit brûlant qui veut mûrir,
Jetait en chauds baisers l'amour qui la tourmente
Aux roses des buissons prêtes à s'entr'ouvrir.
Et les fleurs, dans leur rêve en sursaut éveillées,
Frémissantes, riaient sur les tiges mouillées,
Aspiraient longuement ces désirs embrasés,
Et tour à tour, offrant leurs bouches purpurines,
Rendaient, rendaient cent fois à ces lèvres divines
L'ivresse et les parfums des immortels baisers!

IVRESSE

Quand tu fixes sur moi, lentement, longuement,
Tes yeux profonds, remplis de vivante lumière,
Vers eux, d'un trait soudain, monte ma vie entière,
Et je marche en un rêve effroyable et charmant :

En pays inconnu, dans la campagne immense,
J'erre au hasard, pleurant, seul! C'est la nuit, l'été!
Le ciel religieux, fraîchissant en silence,
M'enveloppe aux longs plis de sa sérénité.

Tout à coup, dans l'air pâle, au plus haut de l'abîme,
Une étoile sourit, marche, et regarde en bas,
Et je me sens saisi par le rayon sublime
Comme l'enfant tombé vers qui l'on tend les bras!

Sans plus voir, plus entendre, attiré par l'espace,
A travers l'inconnu je suis la main de feu;
Les mondes éternels s'inclinent quand je passe,
Mon âme, ivre d'amour, pressent l'âme de Dieu!

INSOMNIE

La nuit, sous ma lampe muette,
Le cœur plein de mon grand amour,
D'un doigt fiévreux j'ouvre et feuillette
Mes plus chers livres tour à tour,

Tous des poètes, belles âmes
Qu'agita la soif de souffrir,
Qu'on vit, sous l'œil puissant des femmes,
Chanter, trembler, parfois mourir!

Pétrarque, au frais d'une fontaine,
Dans un sonnet plein jusqu'au bord,
Me verse l'ivresse hautaine
Qui le ravit jusqu'à la mort;

D'un pied rude écartant la terre
Où son rêve n'a pas fleuri,
Michel-Ange, dans la lumière,
M'emporte auprès d'Alighieri;

Du ciel les cohortes pressées
Font sonner harpes et clairons
Quand leurs tardives fiancées
Baisent enfin ces larges fronts.

Bientôt, sur le bras de Tibulle,
Je redescends, au jour naissant,
Vers le lac d'azur où Catulle
Crie en voyant couler son sang.

A deux pas, criblés de blessures,
Heine et Musset, fils des grands dieux,
Liés à des ombres impures,
Râlent un rire douloureux.

Voici Hugo, soleil et joie,
Le désir libre en plein midi,
Les seins nus battant dans la soie!
Je pleure avec Leopardi.

L'un me rend ces espoirs immenses
Qui resplendissent dans tes yeux,
L'autre a souffert de nos souffrances
Comme en souffriront nos neveux.

Tous ont aimé. Sévère ou folle,
Dans un temple ou dans les bois sourds,
Aux pieds d'une vivante idole,
Tous ont effeuillé leurs beaux jours.

Pour eux la nature fut bonne,
Qui, dans leurs bouches d'amoureux,
Mit encor la voix qui résonne
Dans l'écho des temps oublieux.

Je n'ai pas leur lyre sacrée,
Nos baisers mourront avec nous;
Mais si l'amour fut ignorée,
Le secret n'en fut pas moins doux.

Il n'est pas besoin de génie
Pour connaître le prix des pleurs;
Nous sommes frères par la vie,
Nous sommes égaux par les cœurs;

Et quand d'une étreinte profonde,
Enfant, tu m'attires vers toi,
Je sens, je sais que nul au monde
N'a jamais aimé plus que moi!

LE POÈTE

Comme un jeune oiseleur qui, dès l'aube, en voyage,
Ses filets sur l'épaule et dans la main sa cage,
Alerte, enjambe les buissons,
Chaque jour le poète, en quête d'aventure,
S'embusque en quelque coin de la vieille nature
Pour tendre son piège aux chansons.

Tous les temps lui sont beaux, verglas, soleil ou grêle.
Car son gibier foisonne en tous lieux, gros ou frêle.
A moins d'être bien maladroit,
Il peuple, avant midi, sa solide volière
D'hôtes effarouchés qui ne s'attendaient guère
A nicher sous le même toit :

Rêves bleus, rêves blancs, oiseaux de tous plumages,
Drames noirs enfermés sous leurs ailes sauvages,
Comme l'aiglon sevré d'azur,
Églogue gazouillante, inquiète Élégie,
Ode aux yeux clairs, Satire à la griffe rougie
Tourmentant le grillage dur!

Ce chasseur poursuit tout d'un cœur toujours avide,
Dans l'étang pacifique ou sur la dune aride,
Pensers de jour, pensers de nuit;
Que d'alcyons conquis sur tes eaux, mer féconde!
Que de bouvreuils bavards pris sous la tresse blonde
D'une fillette qui s'enfuit!

Et dans la prison d'or cette troupe bizarre
Siffle, gémit, croasse, et voltige et se pare
Dans un poudroiment radieux.
Pêle-mêle charmant, incroyables tapages,
Plaintes, baisers, soupirs, cantiques, bavardages,
Bruits de la terre et voix des cieux!

Un rire aigu jaillit parmi des cris d'insulte;
Joie et pleurs, c'est la vie immense en son tumulte
Qui brille et qui parle dans tout,
Depuis l'amour furtif, doux ramier des alcôves,
Jusqu'aux ambitions, vautours muets et chauves,
Qui dans le sang dorment debout.

Pensif, le front aux mains, leur geôlier les écoute ;
De l'oreille et des yeux il les compare, il doute :
Lequel prendra bientôt son cœur ?
Lequel, au grand marché des foules ennuyées,
Saura mieux attirer les âmes égayées
Par sa faconde et sa couleur ?

Par degrés cependant cette musique étrange
L'enivre et l'étourdit comme après la vendange
La chaude vapeur du pressoir.
Un sourire se fixe à sa lèvre légère :
Il glisse et, nonchalant de sa vieille misère,
S'endort dans l'herbe jusqu'au soir.

BAISER PERDU

Sur l'autre bord de la rivière alerte
Qui court et chante au pied de ma maison,
Vint, à midi, s'asseoir dans l'herbe verte
La blonde enfant qui m'a pris ma raison.

Et, l'amour tendre ouvrant sa lèvre rose,
Elle jeta, dans le vent embrasé,
A travers l'eau, vers ma fenêtre close,
Un jeune, un vif, un clair, un long baiser.

Nulle réponse. Au logis rien ne bouge :
L'amant sommeille, il n'a pas entendu.
Elle se fâche et devient toute rouge :
« Allons ! tant pis, c'est un baiser perdu ! »

— « Perdu ! Non pas. Volé, volé, ma blonde ! »
Cria du fond d'un canot embourbé
Qu'abandonnait le fil maigre de l'onde
Un vieux pêcheur sur ses filets courbé.

« Si l'oisillon n'a pas trouvé la cage
Où vos beaux doigts l'envoyaient voltiger,
Un vagabond l'a surpris au passage :
Mon cœur désert est là pour l'héberger.

« De ce doux bruit depuis bien des années
J'avais perdu jusqu'au lent souvenir !
O mes vingt ans, ô mes amours fanées,
Tous à la fois, je vous sens revenir !

« Adieu, merci. Vous avez ri, la folle !
Contez la chose à votre prétendu :
Il apprendra qu'un baiser qui s'envole
En aucun temps ne fut jamais perdu. »

L'INCONSOLABLE

Aux antres profonds de la Crète
Quand Zeus sur le sein inquiet
De Néda, la nymphe discrète,
Tout à coup pleurait et criait,

Les Curètes, les Corybantes,
Afin d'étouffer ces sanglots,
Heurtaient de leurs mains éclatantes
Les boucliers aux javelots.

Et moi, quand j'entends dans mon âme
Se réveiller mon triste amour,
Je saisis ma lyre à mon tour,
Ma lyre et son archet de flamme;

Comme la ronde aux bonds sans frein,
Je m'agite, je tourne et danse,
Des pieds et des poings en cadence
Frappant le sol, frappant l'airain.

De droite et de gauche, mes rimes
Entre-choquent leur vol hardi.
Je ris de mes folles escrimes,
Je tombe ivre, pâle, étourdi.

Mais dans la caverne sonore
Grossit toujours le cri lointain;
Il pleure, il pleure, il pleure encore,
L'enfant stupide au cœur divin!

Mon bras est las, ma voix cassée,
Le bruit ne s'en peut plus couvrir.
Crie, ô passion insensée,
Et meurs bien, si tu dois mourir!

L'AMOUR BLESSÉ

ODELETTE

Le dos en sang, l'aile pendante,
Chaîne à la jambe, chaîne aux doigts,
L'Amour sanglote au fond d'un bois.
A ses pieds la Dryade chante,

La Dryade rude au front d'or
Qui, sans pitié, dans l'herbe assise,
Essuie aux branches d'un cytise
Ses longs ciseaux rouges encor,

Et sourit à voir, dans la cime
Des platanes, s'éparpiller
Comme une neige, et scintiller
Le plumage de sa victime :

« Vraiment, voyez le beau malheur
De n'aller plus, les soirs de lune,
Faire aboyer, courant fortune,
Tous les dogues, comme un voleur!

« Par le Styx, ma bouche était lasse
D'essuyer toujours sur ces yeux
Les sales baisers qu'on ramasse
Dans les carrefours ténébreux.

« Oui! je te tiens, je t'emprisonne,
Je te garrotte entre mes bras.
Je t'aime, enfant, ne pleure pas,
J'étais jalouse, et je pardonne.

« Le Temps, qui meurtrit les humains,
N'effleure pas les Immortelles.
Viens. Les voluptés éternelles
Dorment dans l'ombre de mes seins! »

Et la Déesse au clair sourire,
Dressée à demi, l'œil mi-clos,
D'un bras moelleux comme les flots,
Enveloppe l'enfant, l'attire.

Le prisonnier, lui, ne veut point,
Mais, farouche à sa meurtrière,
Grince des dents, serre le poing.
Il tombe enfin, blanc de colère,

Les yeux retournés, roide et froid.
Sa maîtresse, surprise et pâle,
Sur sa gorge en feu ne reçoit
Qu'un mourant qui s'affaisse et râle :

« Adieu ! folle, vis dans les pleurs !
Je portais mon âme en mes ailes,
Comme les libres hirondelles !
Tu m'as voulu captif : je meurs. »

COLLINES TOSCANES

A MARCELIN DESBOUTIN

Depuis qu'aux belles mains des saisons alternées
La terre, aux flancs profonds, sans compter les années,
Abandonne et reprend son manteau de soleil,
Quand le jeune printemps ranime les verveines,
Combien d'hommes, combien, sur ces pentes sereines
Sont venus avant moi saluer ce réveil?

Là-bas, combien ont vu, tels qu'on les voit encore,
Comme un bouquet de lis qu'effeuille un vent d'aurore,
Pleuvoir les pigeons blancs sur la brique des toits,
Et sur la vasque bleue où tremblent des coquilles,
Pêle-mêle, grimper des enfants en guenilles,
Avec un rire frais qui monte vers les bois?

Vieux oliviers, nourris de paix et de lumière,
Avez-vous, dites-moi, d'une ombre familière
Enveloppé Byron courbé sous sa douleur,
Et dans cette âme altière, et malgré soi charmée,
Aux murmures discrets de la fine ramée,
Rappelé ce qu'un autre eût nommé le bonheur?

A cet azur vibrant qui tuait sa prunelle,
Milton jeune, en passant, déroba l'étincelle
Dont s'alluma plus tard, l'aurore de l'Éden;
Sous ces pommiers, déjà, l'entrainant, blanche et nue,
La curieuse Héva, de sa main ingénue,
Cueillait, en les nommant, tous les fruits du jardin.

Sur ce roc, Galilée écoutait, vieux et morne,
Comme des chars au cirque emportés vers la borne
Les astres haletants craquer sur leurs essieux;
Ces durs cyprès l'ont vu, fier de sa solitude,
A sa bêche de fer appuyant son pied rude,
Ouvrir d'un long regard le long voile des cieux.

Des lauriers étaient là, non moins verts et tranquilles,
Quand le Dante à leurs pieds, las des clameurs serviles,
S'agenouillait devant son Dieu, son seul recours,
Et, tourné tout entier vers l'ingrate Florence,
Sous son crâne d'airain refoulait en silence
Un orage grondant de haines et d'amours.

Ici rêva Pétrarque, et Virgile peut-être,
Virgile en ce ravin s'assoupit sous un hêtre
Aux tintements épars des chevreaux bondissants;
Avant eux, après eux, des hommes que j'ignore,
Qui n'ont pas au temps sourd jeté de nom sonore,
En foule ont piétiné ces routes en tous sens.

Ah! qui que vous soyez, vieux bergers, belles femmes,
Poètes saints, vous tous qui portiez mêmes âmes
Sous la mobilité des langages divers,
Romains vêtus de cuir, Toscans traînant la soie,
Tous, un élan vous prit de grande et saine joie
Quand l'éternel soleil rouvrit les bourgeons verts!

Comme à moi, ce ciel frais vous fit dresser la tête,
L'alouette lança dans votre oreille en fête
Ce trille de cristal qui tinte encor dans l'air,
Et vos douleurs fuyaient déjà comme les miennes,
Vers la mer calme, avec le rire des fontaines
Qui baisent, en courant, leurs roseaux nés d'hier.

Car nul ne connaîtra de passion si forte
Qui n'ait au même lieu, qui n'ait de même sorte,
Avant lui, par milliers, agité des vivants;
Ce qui bondit en moi, ce matin, d'allégresses,
N'est-ce pas le frisson de vos fortes jeunesses,
Races à naître, encore éparses dans les vents?

Des bonheurs d'autrefois goûtés à cette place
Mon bonheur se grossit en moi, l'homme qui passe,
Comme un fleuve gonflé d'innombrables torrents :
Tel, j'ai senti dans l'ombre, aux heures de souffrance,
D'autres pleurs que les miens m'envahir par avance,
Mon âme universelle a gémi dans le temps !

Invisibles amis, ô familles sans nombre
De pâles oubliés qu'a repris la nuit sombre,
D'inconnus, que ses flancs ont peine à retenir,
Germes, débris, roulés dans l'insondable espace,
Par ce beau jour de mai, frères, je vous embrasse,
Au fond du passé vaste, et du vaste avenir !

Villa dell' Ombrellino, 1866.

SONNET

J'AIME et voudrais chanter ! Je ne puis. Mon bonheur
Résiste au joug étroit de la rime pressée,
Le mot vole en éclats, brisé par la pensée,
L'écho ne répond plus au tumulte du cœur.

Tels, quand notre âme en deuil d'une atroce douleur,
Comme un chêne d'un coup de foudre, est traversée,
Longuement nous tremblons, muets, face glacée,
Sans force pour la plainte et sans trouver un pleur.

Pour l'homme, humble et petit, la surprise est la même,
Que le malheur l'étreigne ou la félicité :
Devant le grand mystère il reste épouvanté.

Un mot seul, vague et sourd, monte à sa lèvre blême,
Le mot banal que tous ont dit : « Je souffre, » ou : « J'aime ! »
Mais ce mot tient le monde en son éternité !

SIESTE

L'APRE soleil crible de sa morsure
Le rideau lourd qui traîne au grand balcon.
Tout est bien clos. Par quelque déchirure
Un seul rayon, coupant la chambre obscure,
Pique un trait d'or au ventre d'un flacon.

Le cristal sec à ses fleurs échauffées
Refuse l'eau qu'elles boiraient sans fin :
L'air s'épaissit d'enivrantes bouffées,
Quand, inclinant vos têtes étouffées,
Vous rendez l'âme, ô roses du matin !

Du haut en bas, dans la villa brûlante
Un grand silence endort les grands paliers.
Sous son alcôve Argina languissante
D'un doigt distrait froisse à peine et tourmente
A son col brun les grains de ses colliers.

Cheveux épars, sein nu, la robe ouverte,
Elle frémit sous l'affreuse chaleur;
Elle a laissé tomber, d'un bras inerte,
Sur le pavé de mosaïque verte
Le vieux roman qui fatiguait son cœur.

Et du dehors, caressant à l'oreille,
Glisse vers elle un doux gémissement
Des tourtereaux qu'un écureuil éveille,
Un inquiet bourdonnement d'abeille
Qui se débat au fond d'un lis fumant.

Son œil éteint qui par degrés se ferme,
Vague, se perd aux fresques du plafond,
Près d'une eau bleue où se mire un dieu Terme,
Tandis que Pan enlace d'un bras ferme
Néra, qui lance au ciel un cri profond.

La nymphe pâle aux baisers se refuse.
Le dieu s'obstine et sur sa gorge en sang
Frotte sa barbe et sa face camuse :
Elle s'affaisse, effarée et confuse.
Vénus sourit dans la nue en passant.

« Certe, il est beau de lutter de la sorte, »
Pense Argina, sommeillant à demi,
« Par un temps frais une femme est si forte !
Moi, j'en ai peur; aujourd'hui je suis morte,
Je me rendrais sans lutte à l'ennemi ! »

DESSOUS DE BOIS

Blonds écureuils, dormez sur la branche éveillée !
Merles et geais criards, adoucissez vos voix !
Et vous, tressaillements de la jeune feuillée,
Sans bruit rafraîchissez l'air odorant du bois !

Comme un scintillement d'étoile fugitive
La Nymphe aux pieds d'argent glisse dans les fourrés,
Haletante, muette, et sur sa gorge vive
La lumière s'agite en frissons diaprés.

Dans la clairière fraîche où s'endort l'ombre molle,
Elle s'arrête, écoute, et, comme un flot d'épis,
Dénoue, en souriant, sa chevelure folle
Sans troubler le sommeil des échos assoupis ;

Puis sur le gazon vert elle s'étend, si belle,
Si blanche, avec ses bras alanguis, ses yeux clos,
Qu'on croirait voir frémir assoupi sous son aile
Un grand cygne indolent soulevé par les flots.

Oh ! ne chuchotez plus en pillant la pelouse,
Abeilles ou frelons ! Ruisseaux frais, taisez-vous !
L'amour veut le silence et la Nymphe est jalouse
Quand l'amant attendu s'élance à ses genoux,

Jalouse de vous tous, des ramiers dans les chênes,
Éternels roucouleurs de la même chanson,
Des levreaux étourdis dont les fuites soudaines
Agitent en sursaut le pied noir du buisson,

Du papillon lutin qui fleurit son épaule,
Qu'elle chasse du doigt mais qui revient toujours,
Du roseau qui gémit quand un oiseau le frôle,
Des rainettes plongeant au bord des étangs sourds,

De tout bruit qui pourrait faire lever la tête
Au bel adolescent qu'elle tient enlacé,
Lui voler un baiser de ses lèvres en fête,
Lui ravir un regard de son œil abaissé.

Loin d'elle ces amours fragiles de la terre
Qui ne vivent qu'une heure et meurent d'un soupir !
Heureuse, en se donnant, qui s'est donnée entière ;
Son amour la fait vivre et la fera mourir.

Blonds écureuils, dormez sur la branche éveillée.
Merles et geais criards, adoucissez vos voix !
Tressaillements lointains de la jeune feuillée,
Rafraîchissez sans bruit l'air odorant du bois !

AU SOMMEIL

HYMNE ANTIQUE

A LECONTE DE LISLE

Comme la Mort, ta sœur, je te hais, ô Sommeil,
Je te hais! dieu bâtard, dieu peureux du soleil,
Dieu blême à l'aile diaphane,
Qui de nuit surprends l'homme, et, d'un traître baiser,
Sur son lit impuissant viens l'étendre et briser,
Mieux qu'une lâche courtisane!

Hors d'ici! je veux vivre éveillé jusqu'au bout.
La nuit descend : eh bien! des flambeaux sont debout
Qui braveront le flot de l'ombre.
Je veux marcher, je veux penser, je veux vouloir,
Que le manteau des bois soit vert ou qu'il soit noir,
Que la mer soit luisante ou sombre!

Mieux vaut, certe, un ciel bleu grand ouvert, plein d'oiseaux
La course à pas hardis, au bruit des belles eaux,
Parmi les vastes paysages,
Car le jour sur la lèvre éveille les chansons,
Et le soleil actif, qui mûrit les moissons,
Allume au cœur les grands courages.

La nuit mystérieuse a pourtant ses douceurs;
La femme aux longs baisers s'y livre sans frayeurs
Dans l'ombre indulgente enlacée,
Les livres confiants y parlent de plus près,
C'est l'heure où l'on surprend en ses détours secrets
Le pas fuyant de sa pensée.

Donc, Sommeil, hors d'ici, misérable charmeur!
Voici, pour te chasser, la troupe en belle humeur
De tous mes amis rassemblée,
Qui, la main sur la lyre et ceints de pampres verts,
Te poursuivront, d'un cri viril, jusqu'aux enfers,
Ainsi qu'une larve affolée!

Tous jeunes, tous joyeux, sans trêve, à pleine voix,
Nous chanterons Bacchus et Cypris à la fois,
Et les notes effarouchées
Sur le tambour ronflant et le sistre argentin
Bruiront, comme aux flancs des buissons, le matin,
Moineaux et guêpes dénichées.

Vingt filles de Milet bondiront, les seins nus,
L'œil en flamme, et leurs bras robustes et charnus
Nargueront ta langueur oisive,
Car les mortels sont prêts pour l'immortalité
Quand la muse céleste et la sainte beauté
Enivrent l'heure fugitive.

Non, non, je ne suis las de rien, même des pleurs.
Mieux que la joie encor, les sublimes douleurs
Font vibrer une âme sonore :
La passion qui meurt fleurit en souvenir,
Et sur le présent noir tressaille l'avenir,
Comme aux cimes des flots l'aurore.

Assez d'autres, hélas ! brisés, morts à l'espoir,
Implorent, ô Sommeil, la halte avant le soir :
Ceux-là, couvre-les de ton aile.
Sois de fer pour les sots, et de plomb pour les fous,
A l'œil endolori de la mère à genoux
Sois plus léger que l'hirondelle.

Dans les froids galetas, dans les antres affreux
Va, répands-toi, n'oublie aucun des malheureux
Qu'oublia l'inique Fortune;
Par les libres sentiers du rêve emporte-les,
Dans la musique, au fond des splendides palais
Que leur bâtit le clair de lune.

La besogne est honnête et pourra t'occuper.
Mais quel plaisir honteux sens-tu donc à frapper
Ceux qui dédaignent tes mensonges,
Ceux qui marchent en paix sur la terre, escortés
Par des bonheurs vivants, par des réalités
Plus enivrantes que tes songes ?

Dans leurs élans, pourquoi briser les pieds nerveux
Du mâle adolescent qui, sous ses longs cheveux,
Magnifique, prompt aux caresses,
Rougit avec les fleurs, chante avec les roseaux,
Prodigue ses baisers à la brise, aux oiseaux,
Courriers trop lents de ses tendresses ?

Pitié pour le penseur ! pitié pour les amants !
Épargne la langueur des longs chuchotements
Étouffés aux plis blancs des voiles ;
Respecte l'astronome à son poste, qui suit
De ses désirs pieux au temple de la Nuit
La procession des étoiles ;

Au poète attentif, sur son œuvre penché,
Ne vole pas, brutal, son vers effarouché,
Le mot qu'il guette, qu'il va prendre,
Et laisse à larges flots, sans briser le courant,
Son esprit débordé comme un libre torrent
Vers l'horizon fuir et s'étendre.

Mais que te font, à toi, travail, génie, amours?
Les dieux ne sont-ils pas durs, aveugles et sourds?
N'es-tu pas leur digne complice?
Tout homme, au soir venu, n'est qu'un animal las
Qui sur le sol aride ou le doux matelas,
Riche ou gueux, tombe à ton caprice.

Si haut que soit le cœur, si beau que soit le nom,
Socrate ou Phidias, Périclès ou Zénon,
Sont pareils au stupide ilote;
Sous l'ignoble fatigue on les voit s'affaisser
Lourdement, comme on voit dans le sable enfoncer
L'épave que le vent ballotte.

Tout s'éteint, tout se tait alors sous ces grands fronts,
Séjours accoutumés des pensers vifs et prompts
Et des méditations graves;
Tels ces nobles palais vidés par les exils
Que souillent en passant l'ivrogne et les chiens vils
Sans éveiller un cri d'esclaves.

Rien ne vit plus en eux de ce qui fit vers eux
Monter le cri d'amour des peuples généreux,
Sonner les bouches de la gloire;
A peine la lueur d'un rêve sans raison,
Étincelle furtive aux cendres du tison,
Traverse un instant leur nuit noire.

Vainement le sang roule encor dans leurs vaisseaux :
Son cours brutal ressemble à la chute des eaux
Qui d'un poids lent suivent leur pente ;
Eux ne s'en doutent plus, eux ne l'entendent pas,
Non plus qu'un dur sapin n'écoute dans ses bras
Marcher la sève indifférente.

La Mort est-elle pire, ô perfide Sommeil ?
A l'homme vigoureux qu'importe un court réveil
Chargé d'angoisse et d'épouvante ?
Ce qui fut peut durer. Ce repos hébété
Serait-il le seul bien que l'enfer redouté
Réserve à l'âme impatiente,

Rien qu'un sommeil sans fin, plus long, plus dur, plus noi
L'anéantissement, cette fois sans espoir,
Dans l'immobilité stérile ?
Ah ! Dieux toujours cachés, vous m'auriez donc menti,
Quand je vous saluais, de mon néant sorti,
Vivace et triomphante argile !

Vous m'auriez donc menti quand vous m'avez crié :
« Marche sous le dais bleu par nos mains déplié,
La tête haute, les pieds fermes.
Tout t'appartient, la terre auguste qui nourrit,
Et la mer qui voyage et le feu qui guérit,
Et le vent qui sème les germes.

« Tout t'appartient : l'amour ardent et douloureux,
Par qui l'homme est le frère et le rival des dieux,
Le rêve fécond, sans limite,
Et la noble raison qui juge le hasard,
Qui pèse, sans trembler, de son vaste regard
L'univers bruyant qui s'agite ! »

Oui, vous m'avez menti, s'il est vrai que demain
Mon être tout entier aux poudres du chemin
Doit se mêler et se confondre,
Et si tous mes amours, mes haines, mes douleurs,
Ne servent qu'à nourrir des gazons et des fleurs
Qu'un bétail stupide ira tondre !

Ah ! mieux valaient cent fois tous les feux des enfers,
Ces supplices sans noms, ces crochets et ces fers,
Terreurs du poète en démence !
Si j'ai, sans le savoir, trahi d'antiques lois,
Qu'on me montre mon crime et mon juge à la fois :
J'accepte en homme la sentence ;

Et j'attends le bourreau sans résister, pourvu
Que je vive parmi mon supplice imprévu,
Et que je pleure, et que je souffre !
Ce que je ne veux pas, qui me fait honte et peur,
C'est l'éternel oubli, c'est la morne torpeur
Des rocs gisant au fond du gouffre !

Je ne veux pas, je ne veux pas... O volonté
Frêle et tremblante, hélas! que la fatalité
Écrase comme un feu d'écorce!
Je ne veux pas dormir non plus... Et mes yeux lourds
Malgré moi sont fermés. Sur mon lit, sans secours,
Je tombe, écoutant fuir ma force.

Oui, te voilà mon maître, ô Sommeil, tout à fait!
Oui, d'un seul bond tu peux m'emporter, s'il te plaît,
Aux bras de la Mort inféconde!
Mais ma voix qui s'éteint te poursuivra là-haut!
Si je n'en reviens pas, voici mon dernier mot :
« O dieux qui planez sur le monde,

« Soyez maudits! O dieux qui n'avez su pétrir
Dans le sable éveillé l'homme prompt à souffrir
Que pour lui reprendre vos flammes;
Au nom de tant de pleurs stérilement versés
Par les espoirs déçus et les doutes lassés,
Soyez maudits, ô dieux infâmes! »

CHANSON

Jamais en avril, à Nice, au matin,
Je n'ai respiré sous les bois d'oranges
Les parfums exquis, les fraîcheurs étranges
Qui m'ont attiré dans ce beau jardin.

C'était sur la fin d'un terrible orage;
Sur le sol gisaient par milliers des fleurs;
Longuement sur moi s'égouttaient des pleurs
Lorsque j'écartais du bras le feuillage.

Mais, comme un troupeau bondissant de joie,
Déjà les pics bleus crevaient le brouillard,
Le ciel pur luisait comme un étendard
Dont le satin vierge au vent se déploie.

Et, debout, au fond de l'enclos fatal,
La rose d'amour, à peine sauvée,
Doucement chantait, fraîche et ravivée,
Son chant plus léger qu'un son de cristal :

« Cueille-moi, passant, cueille-moi, dit-elle,
Ton baiser est doux et j'en veux mourir.
— O fleur, tu vivras, car je sais guérir,
Mais dis-moi d'abord, où suis-je ? ô ma belle !

— « Ingrat, répondit la rose embaumée,
Ne connais-tu pas à ces verts débris,
A cette lumière, à ce clair souris,
Le cœur triste et doux de la bien-aimée ? »

CARPE DIEM

La vie a parfois des heures si douces
Que notre âme en pleurs soudain refleurit,
Comme un églantier plein de jeunes pousses,
Dès qu'Avril sourit.

Un rire, un rayon, un bruit la féconde,
Quelque clair de lune arrosant les bois,
Le son d'une flûte, une tresse blonde
Effleurant les doigts.

Et la fleur est vive et sa couleur fière!
Le soleil superbe en serait jaloux.
Son parfum nous grise et de nous peut faire
Des dieux ou des fous.

L'enfant ignorant pourtant la piétine,
La femme légère, au vol et sans soin,
L'arrache, en rougit sa gorge mutine,
Chante, et court plus loin.

Le sage, lui, sait que la fleur est rare!
Comme au pied du lit, à l'aube, un époux
Devant qui la fraîche épouse se pare,
Il tombe à genoux.

Muet, à loisir, de ce frais calice,
De ce sein de pourpre il repaît ses yeux,
Et son cœur bat fort, en un long délice,
Son cœur amoureux.

Puis, quand vient la nuit, la nuit froide et noire,
Il la cueille enfin, il l'abrite au frais,
Aux plis de sa tendre et forte mémoire,
Pour l'hiver mauvais,

Pour l'hiver stérile où, les pieds dans l'âtre,
Le vieillard frileux, de ses maigres doigts,
Range aux longs feuillets de l'herbier jaunâtre
Les fleurs d'autrefois!

III

LA CHUTE DES RÊVES

SUR LES ALPES

Sur la montagne désolée,
Dans la froideur claire des cieux,
La neige reluit, flagellée
Par un souffle silencieux.

Aux rampes du haut précipice,
Suant l'effroi, l'œil dilaté,
Notre mulet renifle et glisse,
Par le traîneau lourd emporté.

Tout à coup, là-bas, dans les glaces
Agitant ses plumes, je vois
Un moineau noir près des crevasses
Se débattre, un moineau des bois!

« Ah! pauvret, qu'es-tu venu faire
Sur ces effroyables sommets
Où l'aigle, écarté de son aire,
Lui-même ne pose jamais ?

« Pensais-tu, de tes faibles ailes,
Monter jusqu'aux fleurs de l'azur,
Ou suivais-tu des hirondelles
Qui t'avaient parlé de Tibur ?

« Le glacier ouvre son suaire.
Avant la nuit tu vas mourir,
Chercheur misérable, ô mon frère,
Et je ne puis te secourir;

« Mais, dans la hauteur froide et vide,
Comme toi frêle et déjà las,
Je poursuis mon rêve splendide,
La terre aux éternels lilas,

« La terre aux musiques suaves
Où s'embrassent dans la clarté
La Beauté vivante, aux pas graves,
Et l'immobile Vérité.

« Sur la cime éclatante et dure,
Combien sont morts, combien mourront!
Sans revoir la jeune verdure
Peut-être mes yeux se cloront;

« Et dans l'humanité hagarde
Que sa pente mène au galop,
Si quelqu'un se tourne et regarde
Où traîne cet humble sanglot,

« Avant qu'il ait plaint ma misère,
Son voisin, de peur morfondu,
Lui crira : « Qu'y voulez-vous faire ?
« Ce n'est qu'un poète perdu ! »

EN MARCHE

Quand je rêve, parfois, j'ai peur de ma pensée.
Comme un aventurier, seul, en pays perdu,
Qu'arrête, épaisse et noire, à l'horizon dressée,
Une forêt géante et sans route percée,
J'hésite, et tout à coup sens mon pied suspendu.

Oiseaux d'or, fruits vermeils, somnolentes clairières,
Courants frais, doux repos, cette fois, est-ce vous ?
Si souvent je n'ai vu que bêtes meurtrières,
Doutes et désespoirs, fossés et fondrières,
Où je glissais la nuit, criant, sur mes genoux !

Je suis las. Je voudrais, sur la lisière verte,
Comme la caravane aux approches du soir,
Faire halte, et du seuil de ma tente entr'ouverte
Suivre nonchalamment des yeux la chute inerte
Du soleil dans ces fonds que je n'irais pas voir.

Je ne puis. Mille voix, terribles ou suaves,
Qui chantent l'inconnu, retentissent là-bas;
Mon âme se redresse au toucher des entraves,
Et des spectres sanglants m'entraînent, ceux des braves
Qui tombèrent sans plainte en de pareils combats.

De haut plane sur moi leur œil rude et sévère :
« Lâche! lâche! » crient-ils. Alors, ivre, à grands pas,
Comme un désespéré, sans regarder derrière,
La hache en main, je plonge au travers du mystère
Dans les fourrés profonds d'où l'on ne revient pas!

FLEURS PARISIENNES

A THÉODORE DE BANVILLE

Quand sur la vieille ville, impure fourmilière,
Le lourd soleil d'hiver daigne entr'ouvrir les yeux,
Et qu'il pend tout à coup des lambeaux de lumière
Aux taudis réchauffés des faubourgs tortueux,
A la file on entend, vite, le long des rues,
Comme des écoliers échappés de prisons,
Portes, volets, châssis, lucarnes vermoulues,
Amoureux de l'air vif et des beaux horizons,
Pour aspirer gaîment les brises revenues,
Du haut en bas crier à toutes les maisons.
Et sur les balcons noirs, aux étroites croisées,
Chétives, en cheveux, passent, les yeux luisants,
S'éclairant d'un sourire en leurs robes usées,
Les filles des logis, fières de leurs quinze ans.

Elles viennent en hâte, à demi réveillées,
Le cœur plein d'inconnu, comme des oisillons
Secouant çà et là leurs têtes effrayées,
Mûrir leur beauté frêle à ces maigres rayons;
Et sur la pierre humide elles rangent, joyeuses,
Dans les débris de planche et les pots chancelants,
Les jasmins maladifs, rosiers et scabieuses,
Tout le jardin du pauvre aux tiges souffreteuses
Qu'on enferme en décembre avec les vieux parents.
Et l'enfant qui fredonne, et l'arbuste qui tremble,
Vers la clarté du ciel se soulèvent ensemble
Pour boire à traits pressés la féconde chaleur,
Comme si tous les deux, tourmentés par la vie,
Las de l'enfance froide et des saisons de pluie,
Allaient faire éclater à l'instant, tout en fleur,
Le printemps contenu qui leur gonfle le cœur!

Vous ne fleurirez pas! En bas, chaude et malsaine,
Sous les pieds des passants et des durs chariots,
Roule et monte vers vous la poussière à longs flots
Qui, dès son doux réveil, tuera la plante humaine
Et salit les bourgeons avant qu'ils soient éclos!

Vous ne fleurirez pas! car ces foules profondes,
Ruisseaux bruyants gonflés par les désirs bourbeux,
D'où jaillissent au loin tant d'écumes immondes,
Empoisonnent la vie et l'amour autour d'eux.
C'est leur joie en chemin d'arracher à la rive,
Pour les rouler au fond de leur gouffre empesté,

Et la chasteté blanche, et l'enfance craintive,
Et l'arbuste odorant de la virginité !
Et cet infâme égout qui traîne leurs eaux sales,
Vomitoire géant des sombres capitales,
Vers l'oubli du vieux fleuve et l'éternelle mort,
Dans cet encombrement d'inutiles scories
Dont le charge à grands coups le bras actif du Sort,
Cadavres épuisés, consciences pourries,
Victimes du génie et victimes d'amour,
Ne comptera jamais ce qu'il roule en un jour
De fleurs qui n'ont pu vivre et de femmes flétries !

DIEUX MOURANTS

SONNET

BATTU des vents, fouetté des eaux, la face ouverte
Par la foudre, voué par l'Église à l'enfer,
Le Men-Hir des Kimris sur la lande déserte,
Comme un géant vaincu, chancelle aux nuits d'hiver.

Seul, maudit comme lui, mais la tête encor verte,
Le chêne des Bretons, tordant ses bras de fer,
D'un mâle enlacement soutient l'idole inerte,
Se tient sur la défense et rugit vers la mer :

« Oui, nous mourrons ! Derniers survivants des grands cultes,
Nos rudes majestés subiront les insultes
De l'homme, toujours lâche avec ses anciens dieux.

« Du moins, tombons ensemble et qu'un seul coup nous tue
O mon frère ! Et périsse, avec nous abattue,
La beauté de la terre où priaient les Aïeux ! »

Finistère.

LES PIGEONS DE SAINT-MARC

Sur le blanc parvis où Venise
Vit Barberousse le païen
Baiser de sa lèvre soumise
Le pied nu d'un moine italien,

Aujourd'hui rendez-vous des filles,
Des portefaix, des désœuvrés,
Des soldats pâles, sans familles,
Qui fument dans un coin serrés,

Comme aux jours de la gloire antique,
Quand midi sonne et qu'ils ont faim,
Les Pigeons de la République
Descendent picorer leur grain.

Gras, luisants dans leur robe bleue,
Comme des reliques d'autels,
Ces mendiants traînent la queue
Avec des dédains d'Immortels.

Ils mangent ! Les palais splendides
Sont là pour abriter leurs nids;
Peu leur importe s'ils sont vides
Et si les maîtres sont bannis.

Ils mangent! Nul joug ne leur pèse.
Sous le bec de l'aigle sanglant
Un pigeon sensé couve à l'aise
Comme aux pieds du lion-volant.

Les gens du Nord, les gens d'Afrique
Font cercle autour du vil repas;
Une lady mélancolique
Soupire, et les suit pas à pas;

Les maigres catins qu'on transplante
Pour réchauffer leurs sens flétris
Prennent la pose roucoulante
En les voyant si bien nourris.

Seul, le gondolier, mâle et rude,
Croise à l'écart ses larges bras;
Le ciel lourd de la servitude
L'écrase. Il les maudit tout bas :

« Ouvrez donc, ouvrez donc ces ailes
Qui se gonflent dans l'air léger,
O parasites infidèles,
Lâches valets de l'étranger !

« Avez-vous peur des grands espaces
Qu'enflamme le soleil d'été,
Ou que les gerbes soient moins grasses
Aux sillons de la liberté ?

« Ah ! la honte monte au visage,
Si ceux qu'un soir peut délivrer
Viennent mendier l'esclavage,
Et s'il ne reste pour pleurer

« Sur cette déplorable terre,
Sans armes, sans pain, sans échos,
Que les fils nus de la Misère,
Cloués par elle à leurs cachots ! »

Venise, 1864.

CHANSON

J'ai connu l'ineffable ivresse
Des longs baisers, du rêve heureux
Au plein midi de la jeunesse,
Sur un beau sein, sous de beaux yeux,
J'ai connu l'ineffable ivresse.

J'ai connu le grand désespoir
Des séparations maudites;
Comme un homme ivre, sans y voir,
Qui chancelle, cherchant des gîtes,
J'ai connu le grand désespoir.

J'ai crié vers la Mort inerte,
Sans force à suivre mon chemin,
Lui montrant ma blessure ouverte
Afin qu'elle y plongeât la main;
J'ai crié vers la Mort inerte.

Il faut vivre avec le passé !
La Mort a fait l'oreille sourde,
Et dans ma douleur m'a laissé.
La mémoire est parfois bien lourde.
Il faut vivre avec le passé.

DOULEURS

Le fils est mort. Son lit est vide. Les marteaux
Ont fini de clouer son corps nu sous les planches.
Noire sous le soleil qui bat les dalles blanches,
Prête à partir, la bière attend, sous les flambeaux.

La chambre, vaste et nue, est pleine de silence.
Des gens en deuil, poussant les portes avec soin,
Entrent, du bout des pieds, sans parler. Dans un coin,
Par instants, comme un bois qu'on brise, un cri s'élance.

A genoux, sur sa bouche écrasant son mouchoir,
La mère, par la fièvre et le jeûne brisée,
Dans sa Bible en lambeaux sous les larmes usée,
En hoquets étranglés répand son désespoir.

Sa fille tient sa main et pleure par derrière;
Et la tante au front gris, veuve faite aux douleurs,
Ne répond elle-même, hélas! que par des pleurs
A l'enfant qui sanglote et qui veut son grand frère.

Seul, debout, droit et blanc comme un cierge, les yeux
Rivés à ce cercueil où gît sa joie entière,
Sans pleurer, sans prier, les bras croisés, le père,
Ainsi qu'un étranger, entend ces bruits affreux.

Il connaît ces départs : au cimetière sombre
Deux pierres l'effrayaient avant qu'il eût quinze ans.
Plus tard, il a mené là-bas trois beaux enfants,
Sa sœur, et tant d'amis qu'il n'en sait plus le nombre.

C'est un homme. A vieillir, on devient calme et fort.
Vous ne monterez plus vers ses yeux immobiles,
Larmes des doux enfants et des femmes fragiles,
Bonnes larmes, par qui toute angoisse s'endort!

Quand l'âme est bien trempée, elle n'a plus d'issue.
Les combats en champ clos s'y livrent corps à corps.
En silence, d'un coup, sans rien perdre au dehors,
Il faut que la douleur y cède ou qu'elle tue!

NOSTALGIE

Quand le lion, doré du reflet des grands sables,
Dans le cachot infect qui roule sur les flots,
A secoué longtemps ses chaînes misérables
Sous l'insulte et le fouet des lâches matelots,

Et qu'il débarque enfin sur l'affreux quai de pierres,
Parmi des portefaix, des tonneaux, du haillon,
Des grouillements chétifs d'enfants nus et de mères
Mendiant, au ciel froid, l'aumône d'un rayon,

Avec terreur flairant l'air glacé qui l'éveille,
En sursaut, de sa queue ébranlant ses barreaux,
Il se dresse, agitant sa crinière vermeille :
La canaille recule au bruit de ses naseaux.

Il marche, il marche en long dans sa cage, il regarde :
Partout des murs fangeux étouffent l'horizon ;
L'aurore sans chaleur, languissante et blafarde,
Fume comme une lampe au clou d'une prison :

C'est l'atroce laideur, la laideur sans lumière.
Le captif a compris la lâcheté du sort,
La révolte impuissante, et que sa force altière
N'a plus qu'à se courber du côté de la mort.

De son mépris royal couvrant cette cohue,
Il bâille alors, il fronce un sourcil irrité,
Et, sans daigner rugir, sur sa patte velue
Pose sa tête lourde avec tranquillité,

Clôt les yeux, puis contemple au fond de sa mémoire,
Avant de s'endormir, ses royaumes perdus,
Au pied des hauts palmiers les chameaux étendus,
La source où les ibis après lui venaient boire,

Et la fraîche caverne où hurlaient ses amours,
Et, dans la liberté de l'horizon immense,
Sur le désert qui brûle, écrasé de silence,
Son fier soleil qui monte et s'élargit toujours !

Quand le destin brutal nous jette sur la vie,
Au lamentable aspect de ses réalités,
Grand lion, qui de nous n'a pas eu cette envie
De clore, ainsi que toi, ses yeux épouvantés ?

Qui de nous, comme toi, s'enfermant dans son rêve,
N'attendrait volontiers dans la paix du sommeil
Que ce drame insensé se transforme ou s'achève?
Va, tu n'es pas le seul à pleurer ton soleil!

Sur ce vieux globe usé par les vents et la pluie,
Squelette mal vêtu de ses bois un jour verts,
Nous aussi, nous traînons notre exil qui s'ennuie
Entre un été furtif et d'éternels hivers;

Altérés, plus que toi, de clartés et d'espace,
L'œil inquiet, le sang fouetté d'âcres ardeurs,
Lourdement, nous tournons dans notre prison basse,
Les pieds pris dans la chaîne et la pensée ailleurs.

Car rien autour de nous n'est fait à la mesure
De ces vastes désirs qui vivent sous nos fronts :
Quel ciel est assez clair, quelle onde est assez pure?
L'amour, sans les remplir, coule en nos cœurs profonds.

Et nous crions sans cesse : « Où donc, où donc est-elle,
Cette patrie, hélas! d'où nous sommes venus,
Nourrissons arrachés trop tôt de la mamelle,
Pêle-mêle jetés sur des rocs inconnus? »

Combien de temps, voguant au milieu des étoiles,
Le navire divin qui portait les captifs
Dans l'azur sans limite a-t-il gonflé ses voiles,
Avant de s'amarrer à ces pauvres récifs?

Le voyage a duré bien des siècles sans doute,
Car l'homme, au débarquer, était devenu vieux,
Et déjà, dans le fond de son âme en déroute,
L'oubli montant couvrait la figure des dieux.

Vainement il s'obstine à fouiller sa mémoire,
Fange épaisse où l'avare a perdu tout son or,
La nuit qui l'enveloppe est chaque jour plus noire,
Rien ne luit à ses yeux de l'antique trésor.

Qu'importe ? Il cherche encore, il cherchera sans trêve
Ce rivage confus qu'il ne peut deviner,
Car toutes ses douleurs s'endorment dans son rêve,
Quand son rêve lui dit qu'on y peut retourner.

DISPERSION

Comme le corps qui va revivre
Dans l'eau courante et les blés verts,
L'âme aussi, que la mort délivre,
Se mêle-t-elle à l'univers?

Pour moi, c'est fait. Ma vagabonde,
Mon âme, hélas! depuis longtemps
S'éparpille à travers le monde
En mille atomes palpitants.

Combien de ses vives parcelles
Tournent, ô goëlands plaintifs,
Avec la neige de vos ailes,
En Bretagne, au flanc des récifs!

Dans les églises d'Italie,
Combien de ses lambeaux épars
Dorment sur la lèvre pâlie
Des madones aux longs regards!

N'a-t-elle pas, cette pauvre âme,
Comme tant d'autres dans Paris,
Vu s'éteindre sa jeune flamme
Sous la cendre des sots mépris?

Les poètes aux doux langages
M'ont pris un peu d'elle souvent;
J'en ai, sur les Alpes sauvages,
Beaucoup jeté dans le grand vent,

Ah! qu'il m'en restait peu de chose
Le soir où, voulant y puiser,
Une femme triste, au front rose,
Me la but toute d'un baiser!

SURVIVANTS

D'un rude paysan mort hier à la peine,
Mort sur sa vigne, au coup de quatre-vingt-dix ans,
Le convoi, lent et noir, vers l'église lointaine
Serpente, au grand soleil, par les guérets luisants.

Quatre gars en sueur sont ployés sous la bière;
Pêle-mêle, à pas lourds, suivent les vignerons.
A la file, on entend s'égrener le rosaire
Des femmes, haletant sous leurs longs capuchons.

Pas un arbre dans l'interminable poussière
D'où s'étende un lambeau d'ombre sur les piétons.
Deux vieillards essoufflés, qui traînent en arrière,
Trébuchent; leurs doigts chauds glissent sur leurs bâtons.

Ils tirent sans pitié, tirent leurs jambes mortes :
Va-t-on dans l'affreux trou jeter, sans leurs adieux,
Le dernier compagnon de leurs jeunesses fortes,
Mâle et triste débris du grand siècle, comme eux ?

Car ils furent tous trois de vaillants camarades,
Aux bataillons du Rhin, sous Kléber ! Tous les trois,
Ivres de République et fous de canonnades,
De bonne heure ont mené gaiment la chasse aux rois.

Du Zuyderzée au Tibre, à fières enjambées,
Vaux et monts, ils ont tout franchi plus d'une fois,
Et quand Moscou flambait, dans les poutres tombées,
L'arme au bras, les derniers, ils ont passé, tous trois !

Le noir cortège va, va par la longue plaine,
Se perd sous le taillis à l'église adossé...
Les vieux n'en peuvent plus, ils tombent hors d'haleine,
Demi-morts, au revers brûlant du blanc fossé !

Côte à côte étendus, chacun, l'œil sur la trace,
Croit entendre son glas qui sonnera demain,
Et songe que, cloué sans force à sa paillasse,
L'autre ne suivra plus son corps à mi-chemin,

Tandis qu'au loin, là-bas, dans les fermes d'Alsace,
Les Prussiens attablés ricanent, triomphants,
Et boivent à la fin d'une trop vieille race
Où les hommes lassés n'engendrent plus d'enfants !

CHUT !

A LOUIS RATISBONNE

Quand on revient au gîte après un long voyage,
Poudreux, l'âme changée autant que le visage,
Après les pleurs, les cris, les baisers éclatants
Que la bouche altérée attendit si longtemps,
Autour du vieux foyer tout bourré de bruyère,
Où crépite en riant la flamme familière,
Escabeaux et fauteuils, en rond, vont assiéger
Le déserteur chéri qu'on veut interroger.
Les marmots, dans les bras enchaînés à grand'peine,
Rêvant de pantins d'or et de bijoux de reine,
Se plaignent à mi-voix que l'on n'entr'ouvre pas
Les ballots trop discrets qui vont geler en bas.

Les vieillards sérieux et les femmes muettes,
Lui reprenant les mains dans leurs mains inquiètes,
S'assurent que c'est lui, bien lui, le revenant;
Et vont chercher d'avance en cet œil rayonnant
Les mirages pensifs des savanes désertes,
La blancheur des glaciers, l'ombre des palmes vertes,
Les reflets inconnus du merveilleux soleil
Qui mûrit mieux l'amour et le citron vermeil,
Et le regard troublant des belles étrangères,
Et l'épouvantement des vagues mensongères
Où la proue essoufflée enfonce en écumant,
Comme un cheval lancé dans le sable fumant.
Lui, pourtant, dans le cercle, en silence, regarde.
Tel qu'après l'ouragan, le vigneron hasarde
Vite un pied dans son clos et tâte avec terreur
Sous les pampres blessés chaque bourgeon en fleur,
Lui, compte lentement ces têtes qu'ont fanées
Les tempêtes de l'âme et les lourdes années,
Et sur les fronts rangés recueille tour à tour
Le rire épanoui qui fête son retour :
« Où donc, dit-il, où donc ma nourrice Thérèse,
Qui, la quenouille au bras, ses deux pieds dans la braise,
Pâlissait, en contant, derrière les verrous,
Sa terrible rencontre avec les loups-garous ?
— Vers son clocher, là-bas, nous l'avons remmenée :
Elle a voulu mourir où sa fille était née :
— Et Jean le magister talonne-t-il toujours
Ses troupeaux d'écoliers heurtant leurs sabots lourds ?
— Oui, certe, et le dimanche au fond du chœur, dans l'ombre,

Son psaume chevrotant traîne une voix plus sombre.
— Bien. Alors parlez-moi de Marc, le beau garçon,
Dont les bœufs blancs ouvraient à la jeune moisson
Une route si nette au travers de la plaine.
Que de fois, à la chasse, il m'a fait perdre haleine!
Sans doute, maintenant, quelque femme aux grands yeux
D'un rire matinal emplit son chaume heureux,
D'un époux mâle et fort épouse belle et forte.
Combien voit-on d'enfants jouer devant leur porte? »
Nul ne répond, mais comme en juillet un éclair
Étouffe tout à coup la chanson du flot clair,
Et, poussant vers les nids les ailes effrayées,
D'une angoisse muette a blanchi les feuillées,
Tels d'une brusque horreur tous sont pris à la fois.
Le plus vieux se décide enfin, baissant la voix :
« Mon fils, la mort l'a pris. Il dort au cimetière. »
Et le dur voyageur qui traversa la terre
Subitement pâlit et n'ose plus parler.
Les mères alentour commencent à trembler,
Et couvrant leurs enfants de confuses caresses,
Ramassent sur leurs seins ces vivantes richesses,
Comme si des voleurs s'allaient jeter sur eux.
Et nul ne bouge, et nul n'ose lever les yeux.
Vers la croisée obscure où le vent monotone
Traîne, comme une main d'aveugle qui tâtonne,
Le sourd chuchotement de la neige d'hiver,
Elle entend de si loin, la Mort au bras de fer!
Dans son repos léger malheur à qui l'éveille!
Son nom seul y suffit, coulé bas dans l'oreille.

La chambre s'affadit d'une odeur de cercueil;
On écoute... O terreur! au dehors, vers le seuil,
Sur le verglas cassant chemine un talon ferme,
Déjà la porte en bas sur quelqu'un se referme...
Les degrés, un par un, craquent dans l'escalier...
Un pas rapide et sec traverse le palier,
Et chacun la croit voir, la passante funeste,
Entrer, l'œil flamboyant, dans le cercle, et, d'un geste
Brusque et dur, empoignant l'enfant qui veut crier,
L'étendre, froid cadavre, au-devant du foyer!

TOMBÉE DE NUIT

Comme un pêcheur, dans sa nacelle,
Courbé, tire à lui d'un bras fort
Le filet épars qui ruisselle
Sur l'abîme noir dont il sort;

Pas à pas, le Soleil ramène,
En reculant sous les pics bleus,
Son manteau de pourpre qui traîne
A grands plis dans la plaine en feux.

La forêt tiède qu'il dépouille
Frissonne, et dans ses longs réseaux,
Avant que le frais ne les mouille,
A recueilli tous ses oiseaux,

Tandis qu'au grand ciel pâle, en face,
Comme un blé qui lève en avril,
Pointe la floraison vivace
Des étoiles dans l'air subtil.

La terre, sans cri, sans secousse,
Glisse au sein calme de la nuit,
Comme l'enfant qu'une main douce,
Sans l'éveiller, pose en son lit;

Devant la paisible agonie
Du jour qui tombe en sa beauté,
L'homme las, brûlé par la vie,
S'entr'ouvre à la sérénité,

Et sur son âme inassouvie
Roule, avec l'ombre qui l'endort,
Une lente, une longue envie
De descendre ainsi dans la mort.

L'ÉBAUCHE

SUR UNE STATUE INACHEVÉE DE MICHEL-ANGE

A CHARLES BLANC

Comme un agonisant caché, les lèvres blanches,
Sous des draps en sueur dont ses bras et ses hanches
Soulèvent par endroits les grands plis distendus,
Au fond du bloc taillé brusquement comme un arbre,
On devine, râlant sous le manteau de marbre,
Le géant qu'il écrase et ses membres tordus.

Impuissance ou dégoût, le ciseau du vieux maître
N'a pas à son captif donné le temps de naître;
A l'âme impatiente il a nié son corps!
Et, depuis trois cents ans, l'informe créature,
Nuits et jours, pour briser son enveloppe obscure,
Du coude et du genou fait d'horribles efforts.

Sous le grand ciel brûlant, près des noirs térébinthes,
Dans les fraîches villas et les coupoles peintes,
L'appellent, vainement, ses aînés glorieux!
Comme un jardin fermé dont la senteur l'enivre,
Le maudit voit la vie, il s'élance, il veut vivre...
Arrière! Où sont tes pieds, pour t'en aller vers eux?

Va, je plains, je comprends, je connais ta torture.
Nul ouvrier n'est rude autant que la Nature;
Nul sculpteur ne la vaut, en ses jeux souverains,
Pour encombrer le sol d'inutiles ébauches
Qu'on voit se démener, lourdes, plates et gauches,
En des destins manqués qui leur brisent les reins.

Elle aussi, dès l'aurore, elle chante et se lève,
Pour pétrir au soleil les formes de son rêve,
Avec ses bras vaillants, dans l'argile des morts;
Puis, tout d'un coup, lâchant sa besogne, en colère,
Pêle-mêle, en un coin, les jette à la poussière,
Avec des moitiés d'âme et des moitiés de corps.

Nul ne les comptera, ces victimes étranges,
Risibles avortons trébuchant dans leurs langes,
Qui tâtent le vent chaud de leurs yeux endormis,
Monstres mal copiés sur de trop beaux modèles
Qui, de leur cœur fragile et de leurs membres grêles,
S'efforcent au bonheur qu'on leur avait promis!

Vastes foules d'humains flagellés par les fièvres!
Ceux-là, tous les fruits mûrs leur échappent des lèvres.
La marâtre brutale en finit-elle un seul?
Non. Chez tous le désir est plus grand que la force;
Comme l'arbre, au printemps, déchire son écorce,
Chacun, pour en jaillir, s'agite en son linceul.

Qu'en dis-tu, lamentable et sublime statue?
Ta force, à ce combat, doit-elle être abattue?
As-tu soif, à la fin, de ce muet néant
Où nous dormions si bien dans les roches inertes,
Avant qu'on nous montrât les portes entr'ouvertes
De l'ironique Éden qu'un glaive nous défend?

Oui, nous sommes bien pris dans la matière infâme :
Je n'allongerai pas les chaînes de mon âme,
Tu ne sortiras pas de ton cachot épais!
Quand l'artiste, homme ou dieu, lassé de sa pensée,
Abandonne au hasard une œuvre commencée,
Son bras indifférent n'y retourne jamais.

Pour nous le mieux serait d'attendre et de nous taire
Dans le moule borné qu'il lui plut de nous faire,
Sans force et sans beauté, sans parole et sans yeux.
Mais non! le résigné ressemble trop au lâche,
Et tous deux vers le ciel nous crirons sans relâche,
Maudissant Michel-Ange, et réclamant des dieux!

Florence, 1865.

LA RETRAITE

Dans mon cerveau bruyant, plein de tumulte,
Babel étrange, où se heurte et s'insulte
Le long troupeau des doutes douloureux,
Dort à l'écart, enfoui sous les roses,
Hors du fracas, dans des grilles bien closes,
Un coin de rêve où je puis être heureux.

Comme un marchand assourdi par la ville,
Au jour tombant, d'un pas léger, enfile
La sente verte au détour des maisons,
Humant l'air libre, et sourit quand l'accueille,
Avec l'odeur fine du chèvrefeuille,
Un cri d'enfants roulés dans les gazons;

Le soir, quand j'ai bien sué sous ma tâche,
Le dos fouetté par la pauvreté lâche,
Dans ce jardin je m'enferme à trois tours.
Seul je connais ton enceinte sacrée,
Verte retraite à jamais vénérée,
Dernier débris de mes jeunes amours!

Celle qui m'ouvre est toujours pâle et douce;
Sa robe chante en caressant la mousse,
Ses yeux sont las, elle a pleuré souvent;
Et, sous l'éclair pensif d'un grand sourire,
Je vois son front s'assombrir et reluire,
Comme la mer qui tremble sous le vent.

Elle me prend les mains toujours de même,
S'assied à l'ombre, et je lui dis : « Je t'aime. »
Dans les lauriers pétille un ciel charmant;
Toujours de même, entre ses bras posée,
Ma tête lasse aspire la rosée
Des baisers frais qui pleuvent lentement.

Rien n'est changé ni pour moi ni pour elle.
Sur le roc pur de cette âme fidèle,
Pour le laver, a coulé la douleur;
Comme autrefois cet œil voilé m'enivre,
Comme autrefois la belle soif de vivre
Épanouit vers Dieu mon âme en fleur!

Et vous glissez, ô pesantes années,
Comme d'un toit les neiges étonnées
Par le soleil, vous glissez de mon front!
Et j'ai vingt ans, et j'entends à ma porte,
Sans s'arrêter, passer la noire escorte
Des désespoirs qui vers d'autres iront.

O cher amour! ô silence adorable,
De l'ombre molle envahissant le sable!
Délicieux parfums du soir doré,
Frémissement profond des mains étreintes!
Vagues langueurs des prunelles éteintes!
O cher amour dont je suis enivré!

A cet enclos de l'extase éphémère,
Un hôte seul, un hôte qu'on espère,
Pourrait frapper, la nuit, d'un pied heureux!
O vrai gardien des amours éternelles,
O chaste Mort qui rouvriras nos ailes,
Nous t'attendions; viens nous prendre tous deux!

FANFARE

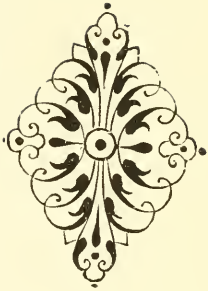
Triste est l'arbre sur le rocher
Qui se voit en mai dessécher
Sans jeter de floraisons roses,
Triste est la femme sans époux
Qui n'endort pas sur ses genoux
De nourrisson aux lèvres closes.

Triste est la source dans l'étang
Qui ne peut jaillir en chantant,
Heurter des ponts, froisser des herbes;
Plus triste est sous le ciel d'été
Le vieux laboureur alité
Qu'appelle en vain l'odeur des gerbes!

Toute chose est triste, ici-bas,
Qui ne vit pas, qui n'agit pas,
Stérile dans son calme inerte :
Bateaux à sec, essieux rouillés,
Viveurs flétris, bois dépouillés,
Cerveau vidé, maison déserte !

O poètes, battus des vents,
Chers compagnons, restons vivants,
Notre cœur fût-il en ruine !
Soldats de Dieu, narguons la mort,
Et, d'un front mâle et d'un bras fort,
Tenons haut la lyre argentine !

Car c'est honte égale aux chanteurs
De se taire ou de mettre en pleurs
L'âme humaine aisément ravie ;
Sonnez encor, sonnez toujours,
Vaillants Espoirs, fermes Amours,
Sonnez la marche de la vie !



TABLE

LES ESPÉRANCES

Au Lecteur 3

La Cigale 5
Dans les Blés. 9
Sonnet. *S'il est des cœurs étroits*. 11
Baiser lointain 13
Pétrarque. 17
Les Violettes 19
La Ruine. 24
Femmes et Soleil 30
Si... 34

Memoria 37
Le Vent de Mars 39
Ballade antique 41
Nous n'irons plus au bois... 43
Silentia Lunæ. 47
Reflet 53
Pourquoi ? 56
Les Passereaux 59
Chanteur des rues 63
Saules et Cyprès. 65
Sonnet. *Comme une caravane* 67
Paysage. 69
Les Sapins 72
Folie. 74
Retour de Chasse. 76
La Dormeuse 78
Gaîté. 83
Attente. 85
Billet doux. 87
Le Plongeur 90
Mer descendante. 92
Temps de pluie 98
Cauchemar 100
Je sais... 102
Erreur 105
Trahison 107
Au Luxembourg. 109
Sonnet. *Dans les grands soirs d'hiver* 111
Ballade. 113
Sonnet. *Le poete ressemble*... 115
Résolution 117
Extase 119

PASQUETTA

Chant premier. 125
Chant deuxième 137
Chant troisième 149

IDYLLES ET CHANSONS

Hymne. 163

I. La Clef des Champs

Réveil 167
Vox Maris 169
La Citerne 174
Idylle 176
Embrasement 179
A l'Impruneta. 181
Serment 183
Saison nouvelle 185
La Fontaine. 187
Vieux époux 189
Étoiles filantes. 193
Sépulture. 194

Chant de pêcheurs 197
Réponse des Flots 199
Mer et Ciel 201
Orgueil 205

II. L'Ame en fête

Départ 209
Langage d'oiseaux 212
Souvenir antique 215
Ivresse 217
Insomnie 219
Le Poète 222
Baiser perdu 225
L'Inconsolable 227
L'Amour blessé 229
Collines Toscanes 232
Sonnet *J'aime et voudrais chanter!* 236
Sieste 238
Dessous de bois 240
Au Sommeil 243
Chanson. *Jamais en Avril...* 251
Carpe Diem 253

III. La Chute des Rêves

Sur les Alpes 257
En marche 260
Fleurs parisiennes 262

Dieux mourants 265
Les Pigeons de Saint-Marc 267
Chanson. *J'ai connu*... 270
Douleurs. 272
Nostalgie 274
Dispersion 278
Survivants 280
Chut ! 282
Tombée de nuit. 286
L'Ébauche. 288
La Retraite. 291
Fanfare. 294

Achevé d'imprimer

le huit décembre mil huit cent quatre-vingt-huit

PAR

ALPHONSE LEMERRE

(Bancel, *conducteur*)

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

Volumes petit in-12 (format des Elzévirs)
imprimés sur papier vélin teinté
Chaque volume : 5 francs ou 6 francs

Chaque œuvre est ornée d'un portrait gravé à l'eau-forte

PAUL-LOUIS COURIER. *Pamphlets et Lettres politiques*, avec notice et notes par M. FR. DE CAUSSADE. 1 vol. . . . . 6 fr
FERDINAND FABRE. *L'Abbé Tigrane*. . . . . 6 fr
ALBERT GLATIGNY. Poésies complètes. *Les Vignes folles. — Les Flèches d'or. — Gilles et Pasquins.* 6 fr
EDMOND ET JULES DE GONCOURT. *Sœur Philomène*. . 6 fr
— — *Germinie Lacerteux*. 6 fr
EDMOND DE GONCOURT. *La Faustin*. 1 vol. . . . . 6 fr
— — *Chérie*. 1 vol. . . . . 6 fr
LÉON GOZLAN. *Aristide Froissard*. 1 vol. . . . . 6 fr
— *Polydore Marasquin*, etc. 1 vol. . . . 6 fr
— *Nouvelles*. 1 vol. . . . . 6 fr
VICTOR HUGO. Poésies. 16 vol. Chaque vol. . . . 6 fr
— Théâtre. 4 vol. Chaque vol. . . . 6 fr
— *Notre-Dame de Paris*. 2 vol. . . . . 12 fr
G. LAFENESTRE. Poésies (1864-1874). 1 vol. . . . . 6 fr
A. DE LAMARTINE. Poésies. 6 vol. Chaque vol. . . 6 fr
— Poésies inédites. 1 vol. . . . . 6 fr
— *Les Confidences. — Graziella*. 1 vol 6 fr
— *Voyage en Orient*, 2 vol. . . . . 12 f.
— *Le Tailleur de pierres*. 1 vol. . . 6 f.
— *Raphaël*. 1 vol. . . . . 6 f
— Tirage sur papier vergé à 500 exemplaires. Chaque vol . . . 6 fr
ANDRÉ LEMOYNE. Poésies (1855-1870). *Les Charmeuses. — Les Roses d'Antan.* 1 vol. . . . . 6 f.
— — Poésies (1871-1883). *Légendes des Bois et Chansons marines. — Paysages de Mer et Fleurs des Prés. — Soirs d'Hiver et de Printemps*. 1 vol. . . . . 6 f
— — *Une Idylle normande. — Le moulin des Prés. Pensées d'un paysagiste*. 1 vol. . 6 f

PARIS. — Imp. A. LEMERRE 25, rue des Grands-Augustin

PQ
2323
L6A17
1889

Lafenestre, Georges Édouar
Oeuvres [ou] Poesies,
1864-1874

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY